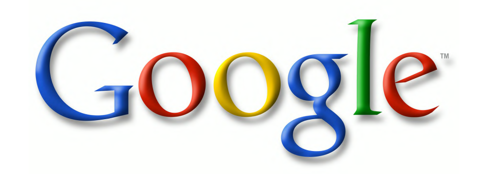








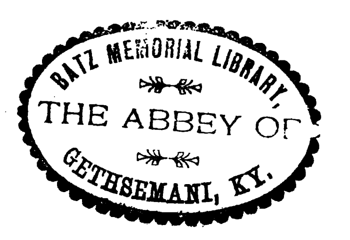




PLANS DE DISCOURS

SUR

LES VÉRITÉS DE LA RELIGION.



PLANS DE DISCOURS,

OU

PROJETS D'INSTRUCTIONS

ET DE CONFÉRENCES

SUR LES VÉRITÉS DE LA RELIGION.

PAR M. L'ABBÉ LACOSTE,

ANCIEN CURÉ DE GENÈVE, THÉOLOGAL ET VICAIRE GÉNÉRAL
DU DIOCÈSE DE DIJON.

DÉDIÉ A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE DIJON.

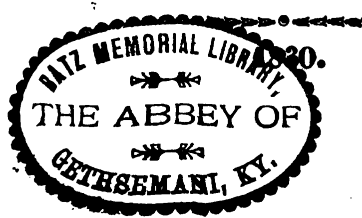
SECONDE ÉDITION,
revue et considérablement augmentée par l'auteur.


Tome troisième.



DIJON,
VICTOR LAGIER, LIBRAIRE, RUE RAMEAU.

1820.



PLANS DE DISCOURS

SUR LES VÉRITÉS

DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

DOMINICALES.

SIXIÈME PARTIE DU COURS ANALYTIQUE DE RELIGION.

DISCOURS SUR LA RELIGION.

PREMIER DISCOURS.

INFLUENCE DE LA RELIGION SUR L'ORDRE PUBLIC.

(PRONONCÉ EN 1803.)

Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis.

Il n'a pas fait ainsi à toutes les nations; il ne leur a pas manifesté comme à nous ses jugemens et ses ordonnances. (*Ps.* CXLVII.)

Moïse disait aux enfans d'Israël (*Deuter.* IV, 7, 8) : « Il n'y a point de peuple, quelque « puissant qu'il soit, dont les Dieux se soient

« rapprochés de lui autant que le seul Dieu « véritable se rapproche de vous : il n'y a point « de peuple qui ait une loi semblable à celle « que je vais vous exposer. » Pénétré d'un même sentiment religieux, David se récriait : Non, le Seigneur n'a pas fait ainsi à aucune des autres nations ; il ne leur a pas manifesté comme à nous ses témoignages et ses ordonnances. *Non fecit taliter omni nationi.......* (Ps. CXLVII.)

Faisons une application plus juste de ces deux textes. Et en effet, s'il existait une religion qui affermît l'ordre social en consolidant le pouvoir, en resserrant les liens des familles, en établissant un système de bienveillance universelle qui pourvût à tous les besoins, voilà pour l'utilité publique ; s'il existait une religion qui détournât tout homme du mal par un frein puissant ; et remontant à la source même du mal, qui le portât au bien par les plus sublimes motifs, qui lui donnât dans son déclin ou dans ses peines les consolations les plus puissantes, voilà pour l'utilité particulière : cette religion, mes frères, il faudrait l'accueillir avec empressement, l'aimer avec tendresse et la conserver sans doute dans toute sa force et son intégrité. Chrétiens ! elle existe ; et je vais développer ses bienfaits.

Et par un étrange contraste, l'irréligion

ébranlerait l'ordre social, diviserait les familles, éteindrait les institutions généreuses, n'encouragerait que le crime et jetterait le coupable et l'infortuné dans le plûs horrible désespoir......... Je vous prie de vous rendre attentifs......

Ire PARTIE. Dieu, créateur de la première famille : Dieu, fondateur de la société : Dieu, protecteur de l'ordre. Ecoutez la théorie des idées religieuses : « Que toute ame soit sou-« mise aux puissances élevées : le pouvoir vient « d'en haut ; et résister au pouvoir, c'est « contredire les desseins de la Providence. « *Qui resistit potestati, Dei ordinationi re-« sistit.* Le prince est le représentant de la « Divinité : il lui sert de ministre ; et ce n'est « pas en vain que le glaive lui est confié. Delà « nos devoirs : l'honneur à qui est dû l'hon-« neur ; le tribut à qui est dû le tribut. » (*Rom.* XIII, 1-7.) Rendons à César ce qui est à César. (*Marc.* XII, 17.)

Ils étaient pénétrés de cette doctrine si propre à raffermir les États, ces valeureux guerriers qui formaient la légion Thébéenne. « Prince, dirent-ils à l'empereur, nous som-« mes vos soldats, mais nous sommes aussi « les serviteurs de Dieu ; nous vous devons le « service ; nous devons à Dieu l'innocence. « Voici nos armes : faites-nous ce qu'il vous

« plaira : nous nous déclarons Chrétiens. » (*Eucher. ap. Ruin. p.* 292.) Au moment où on les décimait, ils ne résistèrent pas : ils firent mieux ; ils moururent. L'empire romain était en proie à d'horribles convulsions: toujours les Chrétiens reconnurent leurs maîtres jusque dans leurs persécuteurs et leurs tyrans. Nous, mes frères, qui que nous soyons, voguons dans le vaisseau de l'État et n'en troublons jamais la manœuvre. Pour nous l'obéissance est un devoir.

Le juste exercice de l'autorité en est un autre. Ennemi de la rebellion, l'Evangile l'est aussi du despotisme. Dieu, dans les principes évangéliques, est le maître des maîtres....... (*Apoc.* XVII, 14.) Le commandement est une servitude. (*Luc.* XXII, 26.) Le bien général doit être son objet...... Il faut protéger le faible à proportion de son dénuement et de sa faiblesse...... Tout ce qu'on accorde à la faveur est un larcin fait à la vertu. Voici un terrible oracle : « Les puissans, s'ils abu« sent, seront puissamment tourmentés. » (*Sap.* VI, 7.)

Les liens des familles resserrés. Les familles sont de petits Etats. Le père en est le chef... Le mariage institué dans le Paradis terrestre. C'est une compagne que Dieu donne à Adam pour être la mère des vivans, pour partager ses plaisirs, ses peines et embellir son séjour.

(*Gen.* II.) *Adæ verò non inveniebatur adjutor similis ejus.* (Ibid. 19.)—Des hommes mis au monde; des citoyens donnés à l'État; des élus au ciel. — Le mariage, symbole de l'union de J.-C. et de son Eglise. Devoirs que l'Apôtre trace aux maris et aux épouses. « Que « les femmes soient soumises à leurs maris. « Et *que les* maris chérissent leurs épouses « comme leur propre chair et comme J.-C. « a chéri son Eglise. » (*Eph.* v, 22, 28, 29.) —Un père vit dans ses enfans : Dieu les prête; C'est à lui qu'ils appartiennent. Soumission que doivent avoir les enfans. (*Eph.* VI, 1-3.) Dieu, source de toute autorité : les parens sont une divinité sensible. Juste mélange de *douceur* et d'autorité dans leur conduite. — Il y a des familles adoptives. Belles leçons de l'Apôtre au sujet des domestiques, et aux domestiques eux-mêmes. (*Eph.* VI, 5-9.)

Étendons davantage nos idées et voyons la *société entière.* « Un même père, une même « famille, dit l'Apôtre, un même corps; une « même table; un même pain. » (1 *Cor.* x, 17.) Chaîne qui nous assemble tous. Eglise de Jérusalem où l'on ne voyait point de pauvres et où l'on mettait ses biens en commun. Le voilà donc réalisé, ce vœu d'un sage de la Grèce.... Mais où vous admirerez davantage l'influence évangélique, c'est au sein d'une nation neuve; c'est au Paraguay. Là on com-

mandait par amour et l'on obéissait par amour.... La conscience était le frein le plus puissant. Là vous aviez un peuple d'amis, un peuple de frères. La jalousie et la malveillance firent bientôt disparaître ce type de la meilleure organisation sociale.

Donnons dans cette importante matière de nouveaux détails. La Religion pourvoit à tous les besoins et opère tous les genres de biens...

Il y a des malheureux assiégés de maladies, des restes d'hommes, dit saint Grégoire de Nazianze.... (*Or. de amore paup.*) Sous les auspices de notre sainte Religion, il se fondera des hôpitaux. Athènes et Rome n'en eurent jamais. On s'honorera parmi nous de servir les malades. Des filles délicates sacrifieront leur jeunesse et leur beauté.... Saint Louis de ses royales mains remuera le lit des douleurs. Sainte Élizabeth remplira son palais d'indigens et d'infortunés. Elle est reine ! Elle est plus encore : elle est la mère et l'humble servante des pauvres.

Il y a des ignorans. Ce sera une élévation, une jouissance que de les instruire. Des corporations savantes de l'un et de l'autre sexe que nous ne regretterons jamais assez, balbutiaient avec l'enfance, l'envisageaient avec un respect profond, et faisaient pour J.-C. présent dans les enfans un travail dont J.-C.

seul était la récompense. (*Matth.* XVIII, 5; XXV, 40.)

Il y a des peuples Barbares. Allez, hommes apostoliques; partez avec Xavier. Portez avec le flambeau du divin Evangile, portez la civilisation et les mœurs. Vous purifierez les mariages; vous soulagerez les esclaves du poids de leurs chaînes. Qu'entends-je? Des cris, des acclamations féroces viennent de retentir. Le missionnaire s'élance. Ah! malheureux, que faites-vous? Ce captif que vous allez immoler à votre voracité, c'est l'image du Dieu qui vous a faits et que je vous prêche; c'est le prix du sang du Dieu qui vous a rachetés; c'est votre semblable, votre frère, un autre vous-même. L'homme de Dieu a dit. Les liens se rompent, et la victime se délivre.

Il y a sous nos yeux une multitude grossière qui sillonne nos arides campagnes. Cette multitude sera un objet bien cher à notre tendresse. Ce Dieu, qui s'est fait pauvre pour l'homme, nous envoie évangéliser les pauvres. (*Luc.* IV, 18.) Des missions, des pasteurs, des cérémonies, des fêtes et des chants religieux vont prévenir l'abrutissement de l'homme agreste que courbe le travail hebdomadaire.

Mais par un contraste frappant, si l'im-

piété (la chose est possible), si l'impiété obtenait un succès seulement de quelques années dans un de nos royaumes, tout pouvoir, on le foulerait aux pieds; l'autorité deviendrait une proie; on l'exercerait avec barbarie; un plus barbare vous l'enleverait bientôt : pour un homme sans principe et sans Dieu, la patrie, c'est soi; le serment, un mot, un parjure; on immole tout à la cupidité du moment.

Si l'impiété venait à prévaloir, plus de police : on se soutiendrait à peine par une civilisation antique. L'anarchie leverait une tête hideuse; elle pénétrerait de l'État dans les familles. Vous avez ôté le ciment de l'édifice : tout se désassemble. Le père me dirait de son enfant : Il ne m'obéit plus. La mère me confierait ses longues douleurs....... Les maîtres me diraient qu'il n'y a plus de fidélité, ni de mœurs parmi les domestiques; les domestiques, à leur tour, accuseraient la dureté des entrailles des maîtres.

L'impiété ruine ce qu'elle touche : elle se plaît à détruire. Plus d'hôpitaux; plus d'écoles : la charité, qui seule peut en être l'ame, n'est point à vendre... Plus de flambeau des arts et des lettres. La science, s'il en reste, est hostile; l'éloquence est bouffissurre... Les monumens se dégradent ou se renversent. Ce ne sont par-tout que de tristes décombres...

Chaque pierre dispersée que je pousse du pied, me dit en son langage : Ici l'irréligion, ici une fausse philosophie a régné.—On s'attaque aux saints autels, on dénature nos temples ; on s'efforce de surpasser les profanations antiques ; je ne vois plus que des vierges éplorées, des prêtres bannis. Allez, généreuses victimes de vos devoirs ; portez, puisqu'il le *faut*, portez vos malheurs et vos vertus dans des plages lointaines. Nos bénédictions vous suivent ! Des temps plus prospères vous ramèneront peut-être au milieu de nous.

Je ne sais quel crêpe funèbre se répand sur la société tout entière. Est-ce que les affections seraient éteintes? Chacun sous le règne *de l'impiété* devient stupide ou féroce ; chacun, comme l'animal démuselé, ne sent plus sa liberté qu'autant qu'il mord et qu'il déchire. Tout est sujet de guerre entre l'homme et l'homme, dès que les passions se déchaînent sans obstacle comme sans remords, et qu'elles troublent tout. La défiance naît de toutes parts, et les vexations s'accroissent. C'est un crime de parler, un crime de se taire : on calomnie jusqu'à nos larmes.

Voilà les calamités qui attendent les peuples irréligieux. O Dieu ! tel fut en particulier le sort de la malheureuse Afrique, lorsque les Vandales l'inondèrent et qu'elle vint à

perdre ses évêques, ses conciles et son culte.

Je me résume. La Religion, mes frères, consolide le pouvoir, en règle l'usage; elle est le lien des familles; elle verse sur nous tous les bienfaits. L'impiété au contraire travestit la liberté en licence et le pouvoir en tyrannie; elle divise et démoralise toutes les classes; elle précipite les sociétés dans un abyme de maux et d'angoisses. Je me tiens à ce premier exposé et je vous livre à vos réflexions. Dimanche prochain je considérerai la Religion et l'impiété dans leur influence sur nos habitudes et mœurs domestiques.

SECOND DISCOURS.

INFLUENCE DE LA RELIGION SUR LES HABITUDES ET MOEURS DOMESTIQUES.

Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis.

Il n'a pas fait ainsi à toutes les nations; il ne leur a pas manifesté comme à nous ses jugemens et ses ordonnances. (*Ps.* CXLVII.)

La Religion veut le bien de l'homme. Il faut à l'homme, à chaque particulier, pour son bien, une triple influence. Une influence de

répression qui l'éloigne du mal ; une influence d'encouragement qui le porte à tout ce qui est bon et honnête ; une influence de consolation qui adoucisse pour lui le fardeau de la vie et de toutes ses misères. Je trouve cette triple influence au sein de la morale religieuse ; mais l'impiété produit des effets contraires : elle entraîne au mal ; elle éloigne du bien ; elle *ouvre l*'abyme du désespoir. Développons ces vérités.

1° *Influence de répression*..... Les lois sont sans force, s'il n'y a pas de mœurs ; et jamais il n'y eut de mœurs sans religion : *Vanæ quid proficient leges sine moribus?* (Hor.) Les lois n'atteignent pas tous les crimes : le mensonge et l'ingratitude leur échappent. Les lois n'enveloppent souvent que l'homme pauvre ou sans crédit : le puissant et le riche rompront ce faible réseau. Les lois ne sévissent que contre des actions éclatantes, matérielles et grossières.... Mais la Religion tonne pour tous ; *elle tonne* contre les pensées les plus secrètes et les désirs les plus subtils. La volonté est réputée pour le fait. Non seulement vous ne débaucherez point la femme de votre prochain, mais vous ne convoiterez point. La première brèche se fait à ce précepte : *Non concupisces*..... (Rom. XIII, 9.) Ah ! si le désir se forme et que l'on y consente (*Matth.* V, 28), le mal est grand... Et comment? di-

rez-vous; un désir, une faute, une faiblesse, est-ce donc si condamnable?... Quel langage, Chrétiens! Le péché, selon les enseignemens lumineux de notre sainte Religion, le péché offense Dieu, crucifie J.-C., chasse l'Esprit divin..... Il nous dépouille du ciel; il creuse l'enfer sous nôs pas. Pécheur! vous avez un Dieu pour témoin, pour vengeur et pour juge! Quelle barrière et quel frein!

Maintenant prenez conseil de l'irréligion. A l'entendre, vice, vertu, tout est politique, préjugés, chimère... Dans une nuit orageuse et mauvaise, on songea l'enfer et les Démons. Où mène cette doctrine?... On respectera l'ordre social, me répondrez-vous. L'honneur et l'éducation nous contiennent. Votre honneur est un orgueil splendide : il lui faut un théâtre et des témoins. Mais si je ne suis pas vu! Si nous sommes dans un désert, vous ne me laissez d'autres ressources que votre inconséquence. Votre éducation est une forme, un vernis : tiendra-t-elle contre la fougue de passions violentes et presque irrésistibles? Fruits de la dissémination des principes irréligieux. L'enfance commet le mal avant de le savoir; on se familiarise avec les désordres les plus crians; on leur ôte tout caractère d'ignominie. Aussi un crime dont le nom seul fait frémir, un crime qui détruit le pacte des familles, qui trompe les générations dans leur

source, un crime autrefois puni de mort, l'adultère, est galanterie au sein d'un monde irréligieux; et la dépravation est coutume : *Corrumpere et corrumpi, seculum vocatur.* (Tac.)

2° *Influence d'encouragement*... Le croyant évite le mal : et quel bien ne fait-il pas! Il n'est au monde que pour cela. C'est une dette. Son divin maître passait en faisant le bien. (*Act.* x, 38.) Et nous aussi, soupirons de la perte d'un seul jour qui se serait écoulé sans bienfaits. Le chrétien fait le bien parce qu'il y trouve un plaisir pur et renaissant.... Il le fait parce qu'il voit J.-C. dans ses semblables : il le visite dans le malade; il l'habille *dans le* pauvre nu; il lui donne un verre d'eau dans celui qui a soif..... (*Matth.* x, 42.) Ses trésors ne périssent pas avec lui : il les a placés dans le ciel. (*Matth.* vi, 10.)

Écoutez l'incrédule : il n'existe que pour *lui; et* pourquoi s'incommoderait-il pour les autres? Mangeons; buvons; nous mourrons demain. (*Isaï.* xxii, 13.) Je n'aime point, poursuit-il, ces êtres plaintifs et pleureurs.... Le pauvre n'est qu'un fainéant, une vermine qui s'attache à la société..... Ah! ne l'outragez pas : c'est assez, c'est trop de ne pas le secourir..... L'incrédulité, mes frères, c'est le desséchement des cœurs; c'est le génie des ruines; c'est le froid de la mort et du tom-

beau. Aussi dès que l'incrédulité l'emporte, l'indigent n'a plus de ressources : il se plaint hélas! qu'on l'abandonne.

3.° *Influence de consolation.* C'est ici le triomphe et le chef-d'œuvre de notre sainte Religion ; c'est ici que j'insisterai davantage.

Que d'infortunés sur cette terre! Le vieillard, celui qui souffre, celui dont la fortune se renverse, celui qui perd une épouse chérie et des enfans vertueux, celui qui meurt..... Appelez alors à votre secours la philosophie du siècle : elle vous montre l'enchaînement des causes, la nécessité fatale... Elle vous dit : Hé! qu'est-ce qu'un insecte, un atome, un peu de poussière de plus ou de moins?... Le grand Être (s'il existe) s'en embarrasserait-il? Votre chaîne vous pèse : rompez-la. Vous vous plaignez d'être trop malheureux! Hé! vous avez tant de moyens de cesser de l'être : un poignard, une rivière, le poison ; vient la tombe qui vous recouvre ; et le néant est votre éternel partage. Je ne puis vous entendre plus long-temps : retirez-vous, barbares ; fuyez, vous et vos livres. Je souffrais, il est vrai ; mais j'avais l'espoir dans l'ame : vous me l'arrachez! vous comblez mes maux!

Ah! mes frères, si je suis appelé, moi, ministre des saints autels, je tiens un tout autre langage. Je dis au vieillard que, si la piété ne le ravive, il va succomber au dégoût et à

l'ennui... ; que le monde est loin ; mais que Dieu se rapproche, cet ami de tous les temps... Je montre au vieillard la fin des maux et le commencement des biens.

Je dis à celui qu'on dépouille : Vos biens ne sont plus ; le témoignage de la conscience et la vertu vous restent. Des bieus impérissables vous attendent.

*É*poux vertueux ! vous pleurez une tendre et fidèle compagne qui faisait le bonheur de votre vie : votre douleur est juste. Vous ne l'avez pas perdue : vous l'avez rendue....

Mère affligée ! le souvenir de ce fils vous plaît et vous déchire. Dieu l'a couronné avant le combat. Que ne promettait-il point ! Comme il eût *répondu* à vos soins et à votre tendresse ! mais vous ne l'avez pas perdu ; vous l'avez rendu. Vous serez un jour heureuse avec lui et peut-être par lui.

Si un malade est prêt à consommer son *sacrifice, je* repose ma tête sur le chevet de ses douleurs, et je lui dis : Vous souffrez ! — Qui êtes-vous ? — Un ministre des saints autels qui vient vous visiter au nom de Dieu, qui vient vous consoler..... — Dieu ! je l'ai tant oublié, tant offensé ! — Il vous aime, mon cher frère : il vous offre sa grâce et le pardon. Les maux que vous endurez acquittent vos dettes : ils vous purifient.... Conformez-vous à votre divin modèle. Adorez-le souffrant sur

une croix. Voici son image....— Homme de Dieu, ne me trompez-vous pas! Puis-je espérer encore que le Seigneur me reçoive un jour dans le sein de sa miséricorde?...—Ah! sans doute, mon cher frère, la grâce parle à votre cœur. Confessez vos fautes; proclamez votre repentir; et donnez à Dieu ce qui vous reste de vie. — Ce cœur si long-temps coupable se soulage de ses peines et s'ouvre à toutes les impressions de la piété. Prêt à finir, le mourant me serre la main et me remercie. — Ah! qu'il me soit permis de vous remercier vous-même, mon très cher frère. Quelle douce satisfaction pour moi! Mon ministère n'a pas été sans fruit. Consolez-vous, ame chrétienne; ..... l'achèvement de la réconciliation va se faire. Portes éternelles, ouvrez-vous; et recevez ce nouveau juste.

Je me retirais, le cœur partagé entre la joie et la douleur: la joie d'une conversion, et la douleur de laisser une famille estimable plongée dans la tristesse et l'accablement, lorsque mon ministère m'appelle tout-à-coup au fond d'un cachot.

J'entre et je descends dans une sombre profondeur. Je partage le peu de paille qu'on donne à un infortuné : quel siège honorable pour un ministre de la Religion! Le coupable secoue ses chaînes, frémit et se désespère. « Calmez-vous, lui dis-je, calmez-vous; et

« ne vous refusez pas aux consolations que je « vous apporte. Des magistrats vertueux, im« passibles comme la loi dont ils sont les di« gnes organes, ont, il est vrai, prononcé « votre arrêt. Dès-lors, mon cher frère, vous « appartenez tout entier à l'humanité, tout « entier au malheur. Si la société vous re« tranche, Dieu vous tend encore les bras; « et la société immortelle des Saints et des « Anges ne refuse point de vous admettre. »

J'obtiens de l'attention ; et quelquefois, ô prodige de la puissance de mon Dieu qui n'a pas égard à la faiblesse de l'instrument! quelquefois le loup se change en agneau, et l'être féroce en chrétien paisible et soumis.

Je poursuis : « Vous voilà absous des fautes « dont vous avez fait l'aveu. Soutenez votre « courage, mon cher frère ; finissez avec ré« signation, puisqu'il faut finir; unissez votre « sacrifice à celui de la grande Victime. Vous « allez être lavé dans votre sang; ou plutôt « vous ne pouvez l'être que dans le sang du « nouvel Abel répandu pour tous, répandu « pour vous en particulier, ce sang précieux « qui crie à son Père : Grâce, pardon et mi« séricorde. »

Vous paraissez attendris, mes chers frères; je me trouble moi-même et j'ai peine à poursuivre. Ah! sans doute, méditant ici sur l'influence d'une Religion qui seule adoucit toutes

les douleurs et qui ferme toutes les plaies, je devrais me recueillir quelques instans, puis m'écrier : « Taisez-vous, mes discours. Parlez « maintenant, ô mon silence ! Parlez, mes « larmes. »

Faisons effort et concluons. Ceux qui s'élèvent contre la Religion, sont des ingrats ; ils sont ennemis de l'ordre public et d'eux-mêmes. Cependant, ô contradiction de l'esprit humain ! cette sainte et salutaire Religion, ils la souhaitent parfois, les pères à leurs enfans, les enfans à leurs pères, les maris à leurs épouses... Mais en la souhaitant aux autres, conservons-la pour nous-mêmes. Elle est utile, vous l'avez vu, à l'ordre public et au bonheur individuel ; utile dans la vie, utile à la mort ; utile dans le siècle présent et dans le siècle à venir. Ainsi soit-il.

TROISIÈME DISCOURS.

NÉCESSITÉ ET EXISTENCE DE LA RELIGION POUR TOUS.

(PRONONCÉ EN 1803.)

Quis non timebit te, ô Rex gentium.

Qui ne vous craindrait, ô Roi des nations? (*Jérém.* c. x, v. 7.)

Lorsque nous avons rouvert nos temples et rétabli nos pieuses cérémonies, nous nous flattions, mes chers frères, qu'instruits par l'expérience des malheurs passés, les fidèles viendraient en foule profiter des bienfaits ineffables de notre sainte Religion: nos espérances n'ont pas toutes été remplies.

Lorsque dans les chaires évangéliques, j'ai comparé l'influence du Christianisme à l'influence de l'esprit philosophique dans l'ordre du bonheur public et du bonheur particulier, des voix multipliées se sont fait entendre; elles ont retenti sur-tout au milieu des hommes avantagés du côté de l'éducation et d'une certaine aisance; elles ont dit: *Il faut une*

religion au peuple. Je conviens que par ces mots couverts vous rendez une sorte d'hommage au culte. Mais pourquoi dites-vous? *au peuple.* Je crains un piège. Si votre langage équivaut à celui-ci: Le peuple étant niais et stupide, ce que je n'avoue point, il lui faut une religion, des prêtres;... mais nous, les idées libérales nous suffisent: je soutiens alors que votre proposition est absurdement fausse et éminemment dangereuse. C'est le partage de ce discours.

Ire PARTIE. *Il faut une religion au peuple :* proposition absurdement fausse dans le sens que vous paraissez lui donner.

Voici en effet trois vérités qui me frappent: l'Évangile est pour tous; J.-C. et les Apôtres ont instruit tous les états; et avant nos malheureux jours, les ordres de la société les plus distingués, et les hommes les plus savans se faisaient honneur d'être chrétiens.

1° Lorsque Dieu sort de son secret, il exige que nos esprits soient attentifs; lorsqu'il parle, il veut être cru. Et quelles preuves éclatantes ne nous a-t-il pas données de sa révélation, de son intervention au milieu de nous? « Allez; « dites ce que vous avez vu et entendu : les « aveugles voient; les boiteux marchent;... « et les morts ressuscitent..... » (*Matth.* XI, 5.)—Outre les miracles, le voile qui couvre

l'avenir se lève... La religion chrétienne s'établit sans aucun moyen; et la croix qui surmonte tous les obstacles, la croix est impérissable. Ajoutez pour les hommes instruits la sainteté, la majesté des Ecritures et les caractères qui distinguent le Christianisme. Ajoutez pour tous le peuple Juif qui est debout sur les ruines de l'univers et qui porte en toute contrée la prédiction et l'accomplissement de son exil. Ou niez ces preuves : (Alors il ne faut point abuser le peuple par des mensonges; l'honnêteté humaine y répugne): ou convenez des preuves; et dès-lors, pourquoi vous qui n'êtes pas peuple, ne croyez-vous pas, et ne pratiquez-vous pas? Vous n'avez aucune excuse, dit J.-C. La vérité est irréfragable; elle est une; elle est exclusive. « Celui qui ne croira pas, sera condamné. » (*Marc.* XVI, 16.) Dieu serait-il indifférent à notre culte et à nos outrages? Quoi! on pourrait ici l'adorer comme un Dieu, le détester dans une synagogue, le prendre pour un simple homme dans une mosquée, et le traiter d'imposteur dans un cercle! Idée prétendue philosophique du dix-huitième siècle, qui fait frémir le sens et la raison!

2° Aussi la doctrine sainte a-t-elle été annoncée à tous; et il n'y a, il ne doit y avoir aucun coin de l'univers où la parole évangélique ne retentisse. (*Marc.* XIII, 10.) Le

tiens, parce que leurs ames étaient fortement trempées ; et nous, au contraire, c'est la vigueur, c'est l'énergie qui nous manque. Ils eurent du génie ; nous, des bluettes et quelque esprit... Ils approfondissaient les connaissances humaines ; nous effleurons les objets. Ils étaient graves et réfléchis ; nous vaniteux et légers. Leur siècle fut celui des lumières ; le nôtre celui des systêmes. Un esprit droit est chrétien ; un cœur magnanime est chrétien ; et par une raison inverse, un esprit faux et un cœur corrompu tournent à l'impiété.

Récapitulons. Dieu donne sa religion à tous. Tous entendent ou entendront la parole évangélique... Et tous ont cru, quand on avait l'esprit assez bon et les mœurs assez pures pour croire.

IIe PARTIE. Dans le sens où vous dites qu'il *faut une religion au peuple*, vous l'accusez par là même d'une ineptie et d'une corruption presque irremédiable. Dès-lors vous l'aigrissez et le révoltez par cette injustice : premier danger. Vous faites si bien que la religion lui paraît ridicule à lui-même, et qu'il se la renvoie de classe en classe : second danger. Cette proposition entraîne des conséquences blasphématoires, destructives de toute vérité, et par là même funestes à l'ordre social : troisième danger.

1° Votre proposition est dangereuse parce qu'elle est injuste et révoltante. L'égalité sociale, je le sais, est une chimère : les uns commandent, et les autres ne peuvent qu'obéir. Mais il y a une égalité de nature et de droits religieux... Nous naissons également ignorans, également corrompus ; et je ne sais si le *monde* ne l'est pas encore plus que le *peuple*.... J'admire le sens juste et profond des têtes blanchies et patriarcales de nos hameaux.... L'artisan et l'ouvrière ont leur manège et leurs petites intrigues ; ils se montrent parfois habiles et déliés pour contester une dette ou ne la payer pas. Quant à la corruption, elle est grossière chez le peuple ; *mais elle* est plus dans les sens que dans l'esprit et le cœur. Ce n'est pas le peuple qui commet les plus grands crimes, qui tue les principes, étouffe les remords et s'interdit les ressources... Je repousse cette imputation *spéciale* d'ignorance et de vice que l'on fait au peuple. Ah! s'il pouvait parler à son tour, il dirait : Vous qui nous injuriez, que savez-vous? Que valez-vous? Que faites-vous? S'il faut une religion à la multitude, n'en faut-il pas une à ce praticien fourbe qui fait tomber dans les filets de la chicane les fortunes les mieux affermies ; une à ce financier épais, ennemi de toute pudicité ; une à ce négociant cupide, qui spécule sur tous les malheurs?...

Croyez-moi, ne méprisons pas le peuple : honorons-le, estimons-le, et sachons le rendre meilleur par nos exemples ; sinon estropiant la philosophie à sa manière et à son tour, il en viendrait peut-être à des excès que nos regrets et nos larmes ne pourraient réparer.

2° Voici un second danger de cette proposition : *Il faut une religion au peuple.* Vous faites de la religion l'apanage de l'imbécillité humaine : or personne ne veut être imbécille. Vous en faites un instrument pour arriver à vos fins : or personne ne veut arriver aux fins des autres, mais au contraire rapporter les autres à soi. Le percepteur principal, sorti de la dernière classe et devenu opulent, dit à ses subalternes : Il faut une religion, une conscience. Il craint que l'or ne s'obstrue dans quelques canaux, et il veut qu'il aille à lui comme le fleuve qui porte ses ondes de la source à l'embouchure. Il faut une religion, une conscience, répètent les commis au cultivateur actif qui voudrait frauder quelque chose des charges qu'il acquitte. Ce cultivateur fermier, qui souvent partage avant de partager, tient le même langage à sa fille lorsqu'il l'envoie vendre les denrées à la ville. Cette jeune personne, pleine de dissipation et de désirs, au moment où la danse tumultueuse d'une fête patronale l'appelle, menace

de Dieu sa plus petite sœur qui a les défauts de l'âge, et veut qu'il y ait une religion pour les enfans. Voilà où la religion s'arrête : cette fois-ci, il faut qu'on la garde.

Si vous me parlez de la religion de nos pères, et que vous ne la pratiquiez pas, on en appelle à votre conduite. Votre fils croit que vous lui donnez un second maillot : il veut *être homme*, c'est-à-dire jeter ses heures et ne plus *aller à confesse*. Votre épouse élargira comme vous le cercle de ses affections... Votre domestique se rit tout bas à votre exemple des vains scrupules. Qui sait si vous ne serez pas un jour habilement et *philosophiquement* volé? Mes frères, pour inspirer de la religion aux autres, il faut en avoir soi-même.

3° Trois conséquences naissent de cette malheureuse maxime : *Il faut une religion au peuple.*

Première conséquence. J'ai lu, j'ai entendu : *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.*

Quelle supposition! quel blasphème enveloppé! Celui que notre bouche n'est pas assez pure pour nommer, vous ne le considérez que comme l'épouvantail du méchant et du sot, comme le lieutenant-général d'une police sévère... Pardon, grand Dieu! pardon. Pour moi, je vous aime et vous révère comme un créateur souverain, principe de tout être,

comme un bienfaiteur, un père, source de toute bonté.

Seconde conséquence. Il faut ménager les prêtres et les soutenir un peu, comme officiers de morale : c'est la magistrature qu'il faut au peuple.

Je vous entends. Nous sommes la palissade de votre champ, et un objet, je ne dis pas de vénération pour vous, mais de calcul.... Quoi! vous nous travestissez en discoureurs vagues et insipides, payés pour aider à la conscription, aux impôts et diminuer le vol... Nous ne sommes pas cela. Je révère et j'honore dans mes collègues en sacerdoce les représentans de la Divinité, ses ministres, les dispensateurs des mystères de Dieu (1 *Cor.* IV, 1), et les juges de toutes les consciences.

Troisième conséquence. Dans les chaires insistez sur la morale, nous dit-on : c'est ce qu'on ne peut trop enseigner *au peuple*. Laissez le dogme. Le temps est passé où les hommes se battaient pour des opinions.

Arrêtez, je vous prie. Apprenez et sachez que l'alliance entre le dogme et la morale est étroite, que l'un et l'autre sont inséparables. Apprenez et sachez que la même bouche divine s'est ouverte pour le dogme et la morale. Prenez donc tout, ou laissez tout. Les oracles de l'éternelle vérité, vous les appelez des opinions! Ce langage est le chef-

d'œuvre de l'impiété ou de l'ignorance. Le dogme est le fondement ou l'assise de la morale. On ne bâtit point dans les airs. Un Dieu qui naît en nous et pour nous, bel encouragement à l'aimer. On ne pratiquera plus les différens devoirs, si vous retranchez les dogmes qui vous déplaisent davantage, celui d'un jugement dernier et solennel, celui des peines et des récompenses qui nous suivent au-delà du tombeau...

Grand Dieu! daignez attacher quelque bénédiction à mes discours. Je ne suis qu'une voix, qu'un airain sonnant. (1 *Cor.* XIII, 1.) Cet airain peut par l'effet de votre grâce sonner vos propres victoires. Vous aviez donné à Paul les ames de ses compagnons de voyage. (*Act.* XXVII, 24.) Qui sait si vous n'en accorderez pas ici quelques-unes aux prières de vos plus fervens ministres, et à quelques justes d'élite qui vous font une sainte violence?.... Ah! si je pouvais affermir dans la foi ceux qui la professent, détromper ceux qui s'en écartent, et préserver des fausses doctrines une jeunesse imprudente, Seigneur, je ne serais donc pas sur cette terre un inutile fardeau; je goûterais la consolation la plus douce, celle d'amener les ames à vous et de contribuer à leur éternelle félicité.

QUATRIÈME DISCOURS.

SUR LES AVANTAGES DE LA VERTU CHRÉTIENNE.

Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ.

La piété est utile à tout, ayant la promesse de la vie présente et de la vie future. (1 *Tim.* c. IV.)

La loi de la vertu est la loi du bonheur, je ne dis pas seulement pour le monde à venir, mais ici-bas même, autant qu'il peut être permis à des voyageurs et à des étrangers d'être heureux... Nous avons un corps, un esprit, une ame. La vertu est une source de santé et de prospérité pour le corps, une source de lumières pour l'esprit, une source de paix et de joie dans l'ame.

1° *La vertu, source de prospérité et de santé dans le corps.*

Ce n'est pas en vain que les livres sapientiaux ont dit qu'il y avait longueur de jours à la droite de la sagesse; qu'elle est un arbre de vie pour ceux qui l'embrassent; que quiconque la trouve, trouve la vie, et que ceux

qui la haïssent, aiment la mort... (*Prov.* III.) Ce sont nos passions qui causent nos chagrins; ce sont nos vices qui, semblables à une fièvre dévorante, à un venin pestilentiel, allument notre sang, ravagent, épuisent nos facultés et nous consument. Mais lorsque nous avons un empire presqu'absolu sur nous-mêmes, lorsqu'il existe, un calme profond dans tous nos sens, alors nous jouissons, si je puis parler ainsi, d'une température heureuse et d'un bien-être habituel et presqu'inaltérable; alors nous avons des principes de conservation, d'équilibre et de sérénité; nous n'en avons point de langueur, de tristesse et de destruction.

Interrogeons en effet les annales du passé et du présent. Qui sont ceux qui ont vécu, ou qui vivent le plus longuement et le plus heureusement?... Les Paul, les Antoine, les Pacôme qui, fuyant la corruption des villes, animaient et sanctifiaient les déserts;... les cultivateurs sobres et laborieux, que rien ne trouble et n'agite, et dont le lendemain ressemble encore à la veille.

Toute doctrine a ses limitations, je le sais. Il y a des constitutions frêles; les maladies souvent nous éprouvent : on succombe parfois dans un âge mûr à l'accablement de la sollicitude et des affaires, au sentiment vif et profond que nous laissent les injustices socia-

les, puis la malveillance et la perfidie de quelques-uns de nos semblables. Les exceptions ne détruisent point la règle. C'est un principe avoué, applicable sur-tout aux jeunes gens qui n'ont point encore bu dans la coupe amère des peines de la vie; c'est, dis-je, un principe avoué, que la vertu est un élément de santé et de forces, et que nous ne périssons guères que d'intempérance ou d'orgueil.

Le visage, vous le dites tous les jours, est le miroir de l'ame. Etudiez la physionomie de l'homme de bien : elle est douce, ouverte; elle a une expression de paix et de dignité : la satisfaction intérieure s'y montre. Contemplez ensuite le terrestre esclave de l'ambition, de l'envie et de la volupté : ses traits sont discordans, forcés et livides. Je le vois : son corps et son ame sont malades.

2° *La vertu est pour l'esprit une source de lumières.*

Il est dit dans le Psaume CXVIII : « J'ai eu « plus d'intelligence que ceux qui ont été mes « maîtres, parce que vos témoignages font « l'objet de ma méditation... J'en ai su plus « que les anciens, parce que vous m'avez fait « garder vos préceptes... Oui, Seigneur, je « suis devenu habile et intelligent à la faveur « de vos commandemens : *A mandatis tuis* « *intellexi.* » (Ps. CXVIII, 99, 100, 104.) Nous lisons dans un autre cantique sacré

(*Ps.* XVIII, 7, 8): « La loi du Seigneur (quand « on la pratique) rend les yeux clairvoyans; « elle donne de l'intelligence aux simples. »

A l'autorité des livres saints joignons l'observation. L'expérience journalière nous montre que les passions charnelles et déréglées couvrent de taches épaisses le flambeau de la raison, et laissent glisser les ténèbres dans notre jugement, cette noble faculté par laquelle nous devrions discerner toutes choses. L'homme faible et mondain qui a rendu les armes au vice, je le trouve bassement collé à la terre, plein de préjugés funestes, incapable de diriger ses conceptions vers le ciel et de penser à fond aux choses les plus nobles et les plus dignes de nous occuper. Au contraire ce *que la clarté* est à l'œil, la pureté l'est à l'esprit... Oui, oui, la vertu raffine, pour ainsi dire, nos esprits. Elle dissipe les brouillards et les nuages; nous découvrons et nous perçons mieux les objets. Nous devenons plus *propres à* exercer les actes parfaits de l'entendement et de la raison : notre [illegible] est plus ferme... Qui sont en effet [illegible] [illegible]uissent le plus du bie[illegible] [illegible]ait de la pens[illegible] ? Les hommes de bien. Qui sont les esprits distraits, superficiels et faux? Les hommes sensuels, avares et terrestres.

3° *Enfin nous devons à la vertu la paix intérieure*, cette douce et aimable paix, *quæ*

exsuperat omnem sensum. (Philip. IV, 7.) Nous lui devons d'ineffables délices, toujours renaissantes. Qui est-ce qui ignore qu'en se livrant à ses passions, on a au dedans de soi tout ce qui fatigue et tourmente ; que l'ame quitte alors sa situation et tombe de son trône ; que le trouble, l'angoisse et la douleur l'obsèdent et la tyrannisent sans aucun relâche ? Souvenons-nous de cet oracle des livres saints : « Les « méchans sont comme une mer agitée qui « ne saurait s'apaiser, et dont les eaux jet« tent de la bourbe et du limon. Il n'y a « point de paix pour le méchant, dit le Sei« gneur. » (*Isaï.* LVII, 20.)

Mais le juste exempt de crimes, l'est donc de remords. Que craindrait-il en ce monde et en l'autre ? Ici-bas il a Dieu pour protecteur et pour ami. Rien n'arrive sans son ordre : et c'est toujours la volonté de Dieu que l'homme de bien accomplit. Il envisage dans le monde à venir le terme de son exil et l'entrée dans une patrie qui lui est chère.

Qu'ajouterai-je ? L'homme de bien s'unissant à Dieu, s'efforçant de contribuer au salut et au bonheur de ses frères, demeure dans la charité ; il est en Dieu. (1 *Joan.* IV.) Il puise à la source : il anticipe le ciel. Saint Étienne s'écrie qu'il voit Jésus et les cieux qui s'ouvrent : *Video cœlos apertos, et Jesum* (Act. VI, 55) ; et il demeure insensible aux pierres

dont les Juifs l'accablent. C'est dans l'ame du juste une fête continuelle... (*Prov.* xv, 15.) Et il n'y a pas jusqu'aux disgraces qui ne lui tournent en joie, et que Dieu ne convertisse en mérites.

Récapitulons. Chrétiens, voulez-vous une conservation, une longévité heureuse? Soyez vertueux. Voulez-vous que vos lumières croissent et s'étendent? Soyez vertueux. Chérissez-vous la paix et la joie de l'ame? Soyez donc fidèles à la vertu. Elle seule assurera votre bonheur dans le temps et l'éternité.

CINQUIÈME DISCOURS.

CARACTÈRES DE LA VRAIE PIÉTÉ.

Quis sapiens et disciplinatus inter vos? Ostendat ex bonâ conversatione operationem suam in mansuetudine sapientiæ.

Y a-t-il quelqu'un qui passe pour sage et pour savant entre vous? Qu'il fasse paraître ses œuvres dans la suite d'une bonne vie, avec une sagesse pleine de douceur. (*S. Jacq.* c. III, v. 13.)

Rien au monde n'est plus consolant et plus désirable que la piété; rien n'importe plus à l'ordre public et au bonheur des familles.

Mais hélas! qu'y a-t-il dont on abuse davantage? Et qu'il est rare que la piété ait en nous les caractères qu'elle doit avoir!

Entr'autres caractères je distingue ceux-ci: piété entière, c'est-à-dire qui satisfasse aux devoirs d'état; piété désintéressée, c'est-à-dire qui nous détache de nous-mêmes; et piété intérieure, c'est-à-dire qui règne au fond du cœur. Si l'une de ces trois qualités nous manque, nous ne sommes plus que des dévots vulgaires et des profanateurs de la vertu.

Premier caractère. *Piété entière qui ne néglige point nos obligations personnelles.* Saint Jean paraît-il sur les bords du Jourdain? Il instruit les soldats, il instruit les collecteurs d'impôts et le peuple; il ne les oblige point à quitter leur condition, mais à en remplir les devoirs. (*Matth.* III.) Saint Paul veut que les fidèles restent dans l'état où le Christianisme les a trouvés (1 *Cor.* VII, 20), et qu'ils s'y sanctifient en rendant ce qu'ils doivent à Dieu, au prochain et à eux-mêmes. *Sobriè, justè et piè vivamus in hoc seculo.* (Tit. II.) Mais hélas! que les illusions sont communes en ce genre! On embrasse des œuvres qui nous sont étrangères; et ce que Dieu demande de nous, on le néglige. Telle personne du sexe voudrait convertir la Chine et les Indes, qui abandonne le soin de son ménage et se rend insupportable à son mari

et à ses enfans. « Qu'une femme, dit l'Apôtre, « apprenne d'abord à bien gouverner sa mai- « son : *Mulier discat primùm domum suam* « *regere ;* sinon elle est pire qu'un infidèle. » (1 *Tim.* v, 4.) On a des listes de tous les pauvres du quartier ; on court continuellement chez des infirmes... Mais l'on conserve un caractère opiniâtre et bizarre ; l'on ne *dompte* point son humeur. Dès-lors à quoi sert tout le reste ? Cet oracle de l'Evangile ne subsiste pas moins : Il était louable de faire ce que vous avez fait ; mais il ne fallait pas omettre ce que vous avez omis. *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* (Luc. xi, 42.) C'est le solide honneur, c'est la probité, c'est la conscience qui vous oblige à remplir les devoirs de votre état. L'activité d'un zèle superflu peut éblouir les hommes et en imposer aux sens ; mais les pensées de Dieu sont bien différentes de celles des hommes. Il nous réprouve ce grand Dieu, ce terrible juge, si nous n'avons pas été fidèles à nos obligations les plus strictes, à celles que notre état nous impose.

Second caractère. *Piété désintéressée qui nous détache de nous-mêmes.* Ce n'est pas tout de faire de grandes choses : il faut les faire grandement, c'est-à-dire par les motifs les plus purs, autrement pour Dieu. Seigneur, vous êtes, ou vous devez être seul, principe,

Mais hélas! qu'y a-t-il dont on abuse davantage? Et qu'il est rare que la piété ait en nous les caractères qu'elle doit avoir!

Entr'autres caractères je distingue ceux-ci: piété entière, c'est-à-dire qui satisfasse aux devoirs d'état; piété désintéressée, c'est-à-dire qui nous détache de nous-mêmes; et piété intérieure, c'est-à-dire qui règne au fond du cœur. Si l'une de ces trois qualités nous manque, nous ne sommes plus que des dévots vulgaires et des profanateurs de la vertu.

Premier caractère. *Piété entière qui ne néglige point nos obligations personnelles.* Saint Jean paraît-il sur les bords du Jourdain? Il instruit les soldats, il instruit les collecteurs d'impôts et le peuple; il ne les oblige point à quitter leur condition, mais à en remplir les devoirs. (*Matth.* III.) Saint Paul veut que les fidèles restent dans l'état où le Christianisme les a trouvés (1 *Cor.* VII, 20), et qu'ils s'y sanctifient en rendant ce qu'ils doivent à Dieu, au prochain et à eux-mêmes. *Sobriè, justè et piè vivamus in hoc seculo.* (Tit. II.) Mais hélas! que les illusions sont communes en ce genre! On embrasse des œuvres qui nous sont étrangères; et ce que Dieu demande de nous, on le néglige. Telle personne du sexe voudrait convertir la Chine et les Indes, qui abandonne le soin de son ménage et se rend insupportable à son mari

etàses enfans. «Qu'une femme, dit l'Apôtre, « apprenne d'abord à bien gouverner sa mai« son : *Mulier discat primùm domum suam « regere;* sinon elle est pire qu'un infidèle.» (1 *Tim.* v, 4.) On a des listes de tous les pauvres du quartier; on court continuellement chez des infirmes... Mais l'on conserve un caractère opiniâtre et bizarre; l'on ne *dompte* point son humeur. Dès-lors à quoi sert tout le reste? Cet oracle de l'Evangile ne subsiste pas moins : Il était louable de faire ce que vous avez fait; mais il ne fallait pas omettre ce que vous avez omis. *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* (Luc. xi, 42.) C'est le solide honneur, c'est la probité, c'est la conscience qui vous oblige à remplir les devoirs de votre état. L'activité d'un zèle superflu peut éblouir les hommes et en imposer aux sens ; mais les pensées de Dieu sont bien différentes de celles des hommes. Il nous réprouve ce grand Dieu, ce terrible juge, si nous n'avons pas été fidèles à nos obligations les plus strictes, à celles que notre état nous impose.

Second caractère. *Piété désintéressée qui nous détache de nous-mêmes.* Ce n'est pas tout de faire de grandes choses : il faut les faire grandement, c'est-à-dire par les motifs les plus purs, autrement pour Dieu. Seigneur, vous êtes, ou vous devez être seul, principe,

Mais hélas! qu'y a-t-il dont on abuse davantage? Et qu'il est rare que la piété ait en nous les caractères qu'elle doit avoir!

Entr'autres caractères je distingue ceux-ci: piété entière, c'est-à-dire qui satisfasse aux devoirs d'état; piété désintéressée, c'est-à-dire qui nous détache de nous-mêmes; et piété intérieure, c'est-à-dire qui règne au fond du cœur. Si l'une de ces trois qualités nous manque, nous ne sommes plus que des dévots vulgaires et des profanateurs de la vertu.

Premier caractère. *Piété entière qui ne néglige point nos obligations personnelles.* Saint Jean paraît-il sur les bords du Jourdain? Il instruit les soldats, il instruit les collecteurs d'impôts et le peuple; il ne les oblige point à quitter leur condition, mais à en remplir les devoirs. (*Matth.* III.) Saint Paul veut que les fidèles restent dans l'état où le Christianisme les a trouvés (1 *Cor.* VII, 20), et qu'ils s'y sanctifient en rendant ce qu'ils doivent à Dieu, au prochain et à eux-mêmes. *Sobriè, justè et piè vivamus in hoc seculo.* (Tit. II.) Mais hélas! que les illusions sont communes en ce genre! On embrasse des œuvres qui nous sont étrangères; et ce que Dieu demande de nous, on le néglige. Telle personne du sexe voudrait convertir la Chine et les Indes, qui abandonne le soin de son ménage et se rend insupportable à son mari

et à ses enfans. « Qu'une femme, dit l'Apôtre, « apprenne d'abord à bien gouverner sa mai-« son : *Mulier discat primùm domum suam* « *regere;* sinon elle est pire qu'un infidèle. » (1 *Tim.* v, 4.) On a des listes de tous les pauvres du quartier; on court continuellement chez des infirmes... Mais l'on conserve un caractère opiniâtre et bizarre; l'on ne dompte point son humeur. Dès-lors à quoi sert tout le reste? Cet oracle de l'Evangile ne subsiste pas moins : Il était louable de faire ce que vous avez fait; mais il ne fallait pas omettre ce que vous avez omis. *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* (Luc. xi, 42.) C'est le solide honneur, c'est la probité, c'est la conscience qui vous oblige à remplir les devoirs de votre état. L'activité d'un zèle superflu peut éblouir les hommes et en imposer aux sens ; mais les pensées de Dieu sont bien différentes de celles des hommes. Il nous réprouve ce grand Dieu, ce terrible juge, si nous n'avons pas été fidèles à nos obligations les plus strictes, à celles que notre état nous impose.

Second caractère. *Piété désintéressée qui nous détache de nous-mêmes.* Ce n'est pas tout de faire de grandes choses : il faut les faire grandement, c'est-à-dire par les motifs les plus purs, autrement pour Dieu. Seigneur, vous êtes, ou vous devez être seul, principe,

Mais hélas! qu'y a-t-il dont on abuse davantage? Et qu'il est rare que la piété ait en nous les caractères qu'elle doit avoir!

Entr'autres caractères je distingue ceux-ci: piété entière, c'est-à-dire qui satisfasse aux devoirs d'état; piété désintéressée, c'est-à-dire qui nous détache de nous-mêmes; et piété intérieure, c'est-à-dire qui règne au fond du cœur. Si l'une de ces trois qualités nous manque, nous ne sommes plus que des dévots vulgaires et des profanateurs de la vertu.

Premier caractère. *Piété entière qui ne néglige point nos obligations personnelles.* Saint Jean paraît-il sur les bords du Jourdain? Il instruit les soldats, il instruit les collecteurs d'impôts et le peuple; il ne les oblige point à quitter leur condition, mais à en remplir les devoirs. (*Matth.* III.) Saint Paul veut que les fidèles restent dans l'état où le Christianisme les a trouvés (1 *Cor.* VII, 20), et qu'ils s'y sanctifient en rendant ce qu'ils doivent à Dieu, au prochain et à eux-mêmes. *Sobriè, justè et piè vivamus in hoc seculo.* (Tit. II.) Mais hélas! que les illusions sont communes en ce genre! On embrasse des œuvres qui nous sont étrangères; et ce que Dieu demande de nous, on le néglige. Telle personne du sexe voudrait convertir la Chine et les Indes, qui abandonne le soin de son ménage et se rend insupportable à son mari

et à ses enfans. « Qu'une femme, dit l'Apôtre, « apprenne d'abord à bien gouverner sa mai« son : *Mulier discat primùm domum suam « regere;* sinon elle est pire qu'un infidèle. » (1 *Tim.* v, 4.) On a des listes de tous les pauvres du quartier; on court continuellement chez des infirmes... Mais l'on conserve un caractère opiniâtre et bizarre; l'on ne *dompte* point son humeur. Dès-lors à quoi sert tout le reste? Cet oracle de l'Evangile ne subsiste pas moins : Il était louable de faire ce que vous avez fait; mais il ne fallait pas omettre ce que vous avez omis. *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* (Luc. xi, 42.) C'est le solide honneur, c'est la probité, c'est la conscience qui vous oblige à remplir les devoirs de votre état. L'activité d'un zèle superflu peut éblouir les hommes et en imposer aux sens ; mais les pensées de Dieu sont bien différentes de celles des hommes. Il nous réprouve ce grand Dieu, ce terrible juge, si nous n'avons pas été fidèles à nos obligations les plus strictes, à celles que notre état nous impose.

Second caractère. *Piété désintéressée qui nous détache de nous-mêmes.* Ce n'est pas tout de faire de grandes choses : il faut les faire grandement, c'est-à-dire par les motifs les plus purs, autrement pour Dieu. Seigneur, vous êtes, ou vous devez être seul, principe,

Mais hélas! qu'y a-t-il dont on abuse davantage? Et qu'il est rare que la piété ait en nous les caractères qu'elle doit avoir!

Entr'autres caractères je distingue ceux-ci: piété entière, c'est-à-dire qui satisfasse aux devoirs d'état; piété désintéressée, c'est-à-dire qui nous détache de nous-mêmes; et piété intérieure, c'est-à-dire qui règne au fond du cœur. Si l'une de ces trois qualités nous manque, nous ne sommes plus que des dévots vulgaires et des profanateurs de la vertu.

Premier caractère. *Piété entière qui ne néglige point nos obligations personnelles.* Saint Jean paraît-il sur les bords du Jourdain? Il instruit les soldats, il instruit les collecteurs d'impôts et le peuple; il ne les oblige point à quitter leur condition, mais à en remplir les devoirs. (*Matth.* III.) Saint Paul veut que les fidèles restent dans l'état où le Christianisme les a trouvés (1 *Cor.* VII, 20), et qu'ils s'y sanctifient en rendant ce qu'ils doivent à Dieu, au prochain et à eux-mêmes. *Sobriè, justè et piè vivamus in hoc seculo.* (Tit. II.) Mais hélas! que les illusions sont communes en ce genre! On embrasse des œuvres qui nous sont étrangères; et ce que Dieu demande de nous, on le néglige. Telle personne du sexe voudrait convertir la Chine et les Indes, qui abandonne le soin de son ménage et se rend insupportable à son mari

et à ses enfans. « Qu'une femme, dit l'Apôtre, « apprenne d'abord à bien gouverner sa mai- « son : *Mulier discat primùm domum suam* « *regere;* sinon elle est pire qu'un infidèle. » (1 *Tim.* v, 4.) On a des listes de tous les pauvres du quartier; on court continuellement chez des infirmes... Mais l'on conserve un caractère opiniâtre et bizarre; l'on ne *dompte* point son humeur. Dès-lors à quoi sert tout le reste? Cet oracle de l'Evangile ne subsiste pas moins : Il était louable de faire ce que vous avez fait; mais il ne fallait pas omettre ce que vous avez omis. *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* (Luc. xi, 42.) C'est le solide honneur, c'est la probité, c'est la conscience qui vous oblige à remplir les devoirs de votre état. L'activité d'un zèle superflu peut éblouir les hommes et en imposer aux sens ; mais les pensées de Dieu sont bien différentes de celles des hommes. Il nous réprouve ce grand Dieu, ce terrible juge, si nous n'avons pas été fidèles à nos obligations les plus strictes, à celles que notre état nous impose.

Second caractère. *Piété désintéressée qui nous détache de nous-mêmes.* Ce n'est pas tout de faire de grandes choses : il faut les faire grandement, c'est-à-dire par les motifs les plus purs, autrement pour Dieu. Seigneur, vous êtes, ou vous devez être seul, principe,

centre et fin de toutes choses. Chrétiens, si vous cherchez les regards des hommes et la gloire insensée qu'ils donnent (*Joan*. v, 44); si le témoignage de Dieu, de celui qui voit dans le secret, ne vous suffit point (*Matth*. vi, 4); quoi que ce soit que vous entrepreniez, c'est un temps laborieusement employé à ne rien faire. Les pharisiens étaient ostentateurs de la loi; et aucune de leurs œuvres ne les a précédés dans le royaume des cieux. Dieu ne couronne que son propre ouvrage, que ses dons. Saint Augustin ajoute en parlant de quelques citoyens de Rome qui furent illustres : Ces hommes vains ont eu ici-bas une vaine récompense : *Vani vanam*.

Je sais, chrétiens, que peu de personnes agissent par un intérêt bas et sordide ; mais on aime la considération et le crédit : les fibres de l'amour propre sont si déliées ! L'on veut être quelque chose; on a un intérêt de secte, de parti; l'on a aussi un intérêt de volonté propre : celui-là est le plus puissant. Dans les jeûnes les plus austères, dans tout ce qui nous tire de la vie commune, dans la carrière même des travaux apostoliques, que de fois on s'envisage et l'on cherche à se satisfaire! Dès-lors on recueille un peu de bruit et de stériles éloges ; tout le reste s'évanouit avec l'œuvre. *Vani vanam*.

Bien des personnes de piété échouent de-

vant Dieu, parce qu'elles ne remplissent point leurs obligations; bien d'autres, parce qu'un ver imperceptible pique l'arbre, fait sécher la feuille et périr le fruit. (*Joan.* IV, 7.)

3° Enfin combien n'y en a-t-il pas davantage chez qui la piété ne consiste que dans de purs dehors ou des pratiques? On crie comme les Juifs : Le temple du Seigneur! le *temple* du Seigneur! et l'on n'honore point le Dieu du temple. C'est une suite d'actions empressées et d'habitudes machinales, une suite de messes, de bénédictions et d'indulgences, toutes choses du plus grand prix : mais on est dépourvu d'esprit intérieur et de vie. Que faut-il penser d'une sainteté prétendue qui ne nous fait pas chérir et supporter nos frères, d'une sainteté qui n'est point humble? Notre Seigneur voulut un jour prendre des figues sur un figuier : il n'y trouva que des feuilles. *Nihil invenit præter folia.* (Marc. XI, 13.) Serait-ce là notre image?

Nous avons des assemblées saintes, des solennités augustes. L'Église met alors sur nos lèvres des psaumes, des cantiques et des prières touchantes. Mais quoi! ministres des saints autels, et vous, simples fidèles, les mots se pressent dans vos bouches : on s'occupe peu de leur signification et de leur valeur. Ne serions-nous que des cymbales retentissantes? (1 *Cor.* XIII, 1.) Chrétiens! on

nous entretient de paradis, d'enfer, de rédemption adorable, de devoirs essentiels qui nous lient à Dieu, aux hommes et à nous-mêmes : et ces vérités nous émeuvent à peine ! Nous faisons des lectures sur ces importans objets : et le cœur n'a point parlé ! La dévotion est pour nous un langage d'état ou de convenance.

O Dieu ! quel compte terrible j'aurai à rendre ! Je tremble de ne point remplir mes devoirs ; et si j'y satisfais en partie, est-ce toujours pour vous plaire ? Il y a en moi quelques apparences trompeuses ; mais le fond de mon cœur ne m'est pas connu. Vous appartient-il, ô mon Dieu ? Se serait il engagé dans des voies fausses et trompeuses ? Est-il encore dur pour vous et insensible ? Seigneur, éclairez-moi ; guérissez-moi ; touchez-moi ; brisez-moi et convertissez-moi.

SIXIÈME DISCOURS.

EFFETS ADMIRABLES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.

Dieu soit loué de son ineffable don. (2 *Cor.* c. IX, v. 15.)

Nous ne remercierons jamais assez Dieu du bonheur d'être chrétiens. Ce n'est point une spéculation vaine et stérile que notre sainte religion : elle est active, pratique et abondante en grâces. Déjà je vous ai peint son influence sur l'ordre public et sur nos mœurs domestiques; j'ai de nouveaux aperçus à vous présenter : je ne tarirais point sur ses bienfaits. Les plus grands pécheurs, ils sont ramenés par elle et pardonnés; les hommes emportés par leurs passions, ils sont domptés; les infortunés, elle les console; vous le savez déjà : mais elle les agrandit et les élève au-dessus d'eux-mêmes. Développons ces admirables effets.

PREMIÈRE VÉRITÉ. *Les coupables changés.* Il y a des hommes qui se chargent de crimes, de crimes énormes et horriblement scanda-

leux. Ils franchissent en quelque sorte dans cette carrière abominable les bornes même du possible. Veulent-ils s'arrêter? La force de l'habitude les rentraîne.... Dieu a ses momens : il n'est pas rare que la religion tonne au-dedans de ces ames si criminelles et qu'elle les remplisse de terreur. Bientôt elle tourne et retourne en elles la pointe déchirante du remords. Elle ne s'en tiendra pas là : elle offre des secours efficaces; elle donne des grâces signalées. La religion fait naître dans les plus grands coupables l'espoir du pardon : ils ont la presque certitude de l'avoir obtenu. Oui, quelque multipliées et quelque inexprimables que soient leurs offenses, le sang de J.-C., si les larmes du repentir ont coulé, si l'on se convertit et que l'on s'efforce de satisfaire, le sang de J.-C. couvre tout... *Emundat nos ab omni peccato.* (1 Joan. 1, 7.) O doctrine consolante! On peut donc revenir à Dieu : et il y a une religion qui nous y ramène! Ces hommes si criminels n'alarmeront plus la société; ils ne s'agiteront plus dans des transports furieux; ils ne désespéreront pas; ils ne chercheront point à se détruire : ils vivront pour Dieu et pour leurs semblables. Quel changement! Ils connaîtront les douceurs de la grâce et les joies de la vertu. Peut-être seront-ils un jour sublimes en piété et recourrons-nous à leur intercession puissan-

te... Ces retours heureux à la vertu ne se font, mes frères, qu'au sein de la religion chrétienne catholique. Les sectes laissent le pécheur dans le fossé où il se jette, parce que la charité et la justification ne se transportent pas hors de l'Église, seule véritable.

SECONDE VÉRITÉ. *Les passions les plus indomptables, la religion les dompte.* Elle *seule peut* en prévenir les ravages et en arrêter les désastreux effets.

Il y a des hommes extraordinaires dans l'ordre des passions. Abandonnés à eux-mêmes, ils eussent divisé les familles, déshonoré les mariages, bouleversé la société dont ils font partie, et renversé peut-être des trônes et des empires... La religion a des chaînes pour ces lions superbes. Ils rongent le frein, ils le blanchissent; mais on le leur a donné de bonne heure : ils ne peuvent plus le rompre. La digue religieuse arrête le torrent qui eût été dévastateur.

Oh! si l'on savait combien il est nécessaire d'influencer pour le bien la première et bouillante jeunesse, et de lui parler énergiquement ame, salut, ciel, enfer, éternité! (Supportez l'incorrection de mon langage.) Si l'on savait combien il faut pénétrer et imbiber profondément cet âge de crainte, de respect et d'amour pour la Divinité! Les élans sont contenus : on triomphe de la colère et

de la volupté. Le feu qui dévorait au-dedans ne prendra point son issue par les sens. L'emportement des passions se convertit au contraire en dévotion profondément sentie et en un zèle ardent et soutenu pour Dieu et pour nos semblables. La société en reçoit de grands avantages; et pour quelques-unes de ces ames avides et de ces imaginations brûlantes, la cellule où elles se renferment est un ciel. Une solennité, une méditation recueillie, une confession et une communion sainte font éclore pour elles de célestes jouissances, des transports et comme des extases....... C'était une ame vive et chaleureuse que cette illustre Thérèse qui disait : Ou souffrir ou mourir! qui, frémissant du sort de l'esprit de ténèbres, s'écriait : Le malheureux qui ne doit jamais aimer!... Un Dieu! Quel noble objet à donner à une sensibilité qui s'exalte! Une éternité toujours présente, quel frein! Mais parcourez toutes les nations et leurs cultes; et vous verrez qu'il n'y a de contre-poids aux grandes passions et de répression réelle que dans la religion catholique. Connaissons donc tout son prix.

TROISIÈME VÉRITÉ. *Combien la religion console et agrandit celui qui souffre.*

Il existe des infortunés; il y en aura toujours. Dans le langage de l'Évangile un Dieu fut souffrant... L'infortune expie nos fautes

et élève nos ames; l'infortune est une source inépuisable de mérites et de sacrifices. Bientôt d'illustres malheureux croiront n'avoir rien perdu, quand la pureté d'ame et la religion leur restent : si grand est le pouvoir de cette religion sublime que nous professons! et *tant* elle a de charmes!

Un homme né prince avait toutes les jouissances : il ne pouvait se faire une idée d'aucune privation. Il distribuait aux autres toutes les faveurs et toutes les grâces qui sont l'objet de l'ambition des mortels. On l'aimait. Rejeton d'une foule de rois, il régnait au sein de la paix et de la plus entière prospérité. Son ame n'avait jamais connu le crime, ni l'odieux remords. Un violent orage éclate dans l'intérieur de son empire : il y oppose une excessive bonté. Le tumulte s'accroît; la tempête redouble : le trône, l'opulence et leurs prestiges, tout a disparu. Louis soutenu par des considérations religieuses dont *il fait* gloire, Louis n'est point ému. Il *fait* tous les sacrifices, n'exerce et n'exprime aucun regret. Les attentats ne s'arrêtent plus.... On se déchaîne contre Louis; on le punit du mal qu'on lui a fait; on le calomnie, on l'outrage; on l'emprisonne. Sa piété devient plus tendre et plus profonde : ses communications avec le ciel se rouvrent de plus en plus.... Quelle majesté de vertu! Il

est plus affable et plus serein que jamais. Louis demande des vêtemens parce qu'il en a besoin; il ne se plaint point : un Dieu fut pauvre. La méchanceté se consomme. L'innocent est condamné au supplice ; et le monarque vénéré qui portait la plus belle couronne de l'Europe doit livrer sa tête à un bourreau et périr sous le fer. Quand on l'interroge quelques instans avant cette catastrophe, il répond avec noblesse : il voudrait épargner un crime à son peuple; il l'aime encore : il l'excuse; il pardonne; il instruit sa famille et plaint son fils s'il a le malheur de régner. Puis il jette un coup-d'œil vainqueur à la mort et la dédaigne : il voit au-delà l'immortalité : il s'avance sans ostentation, sans faste, avec une magnanimité tranquille, comme un prince modeste qui prend possession de nouveaux États. Le coup se frappe : cette ame pure se dégage; elle a pris son essor : le fils de saint Louis est au ciel.

Religion! voilà ton ouvrage. Dites ensuite qu'elle rapetisse les esprits; dites qu'elle éteint les ames. Mais que faites-vous? Au lieu de calomnier les hommes vertueux, imitez-les. Vous avez besoin de pardon; vous avez besoin de frein; vous avez besoin de consolation : vous êtes encore dans la voie : ah! ne repoussez point les bienfaits qui s'offrent à vous. Vos regrets sous peu seront stériles et éternels.

SEPTIÈME DISCOURS.

NOUVELLE COMPARAISON DE LA FAUSSE PHILOSOPHIE ET DU CHRISTIANISME.

Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam.

Prenez garde que personne ne vous surprenne par la philosophie et par des raisonnemens vains et trompeurs. (*Col.* c. II, v. 8.)

Nous devons être détrompés et guéris, mes très chers frères : l'expérience du passé a dû nous suffire. Mais il n'est pas sans utilité de comparer encore le mal qu'on nous a fait et le bien qu'on a voulu nous ravir. Il y a des sujets inépuisables : celui que je traite est de ce nombre. Je vais mettre en regard deux tableaux frappans, celui d'une philosophie fausse et celui d'un christianisme éclairé ; et je n'aurai pas besoin de vous dire : Choisissez.

Ire PARTIE. *Tableau de la fausse philosophie.*

Ce serait un spectacle digne de l'attention d'un observateur chrétien, que celui de la

naissance et des progrès d'une philosophie mensongère et désastreuse...... Elle attaque avec timidité les superstitions ; puis elle en vient aux dogmes. Elle fronde les abus ; bientôt elle ruine les choses. Elle vante, elle élève aux cieux nos talens ; puis elle aboutit au matérialisme et n'assigne aucune différence entre nous et la brute. Quelle désinence, ou plutôt quelle chute !..... Elle invoque d'une voix lamentable la tolérance et la paix ; elle consacre les grands principes ; mais dès qu'elle a pris des forces, et que l'autorité repose entre ses mains, elle abat le trône et renverse l'autel. Elle prêche la liberté, et nous enchaîne ; l'égalité, et nous opprime. Saisie d'un transport furieux, intolérante à un excès indéfinissable, elle abandonne ses tortuosités antiques pour se livrer sans pudeur à une aggression démesurée et manifeste. Le croiriez-vous? Lorsqu'elle met toutes les opinions au même niveau, elle proscrit le plus saint des cultes : elle dégrade l'Être suprême qu'elle fait profession d'admettre ; elle érige des temples à la raison dont elle méconnaît la voix.

En même temps elle ouvre avec bénignité de noirs cachots ; elle y encombre ses victimes. Elle égorge avec courage des vieillards, des femmes pieuses et des prêtres. Elle anéantit les distinctions nobiliaires, et les fait revi-

vre en punissant ceux qui en furent honorés. Elle établit une inquisition effroyable ; elle met le sang de l'homme à prix ; elle raffine et renchérit sur tous les genres d'humiliations et de supplices. O Nantes! O Rochefort! couvrez d'un voile épais les scènes qui ont eu lieu dans vos îles ou dans vos ports.

Cette philosophie lumineuse qui voulait substituer aux dogmes une morale pure et universelle, elle accrédite les dénominations les plus dégoûtantes et honore le brigandage; elle récompense un sexe qui s'avilit et qui enfante hors du mariage ; elle rompt toutes les barrières qui s'opposent aux vices ; elle dissout l'union conjugale ; elle éteint le flambeau des lettres, anéantit toute éducation et toute institution sage ; elle affaiblit le pouvoir paternel ; elle préconise l'indépendance ; elle ensevelit dans la poudre du tombeau les établissemens utiles et ceux qui les dirigent ; elle s'environne de ruines, de cadavres et de larmes.....

Mais, direz-vous, il n'est pas juste d'attribuer de semblables excès à la philosophie. Chrétiens, j'ai dit la fausse philosophie. Mais plus d'une fois elle n'a pas mesuré son langage ; et c'était à dessein. Mais elle jetait en avant les principes : on a tiré les conséquences. Mais elle ôte au coursier la bride et le bridon ; elle brise la cage : et l'animal féroce

dévore celui qui l'avait nourri. Apprenez à connaître l'arbre par les fruits qu'il porte. (*Matth.* VII, 16.) Apprenez qu'il y a un rapport presque nécessaire entre l'effet et la cause.

IIe PARTIE. Formons un autre tableau. Voyez *le Christianisme* descendant du ciel et se produisant en Jésus son auteur sous les traits les plus majestueux et les plus doux; le Christianisme épurant les mœurs, domptant les passions, resserrant tous les liens, commandant tous les genres de biens, consacrant toutes les vertus, nous éloignant de tous les vices, entretenant le calme et la sérénité des consciences....

Voyez le Christianisme adoucissant l'infortune et la mort, ouvrant le ciel, soutenant dans les plus cruelles épreuves l'être qui souffre, et l'élevant jusqu'à la magnanimité, offrant aux deux Mondes, dans un clergé qu'on déporte, l'exemple d'une patience héroïque et des plus sublimes vertus....

Voyez et chérissez le Christianisme nous prodiguant des jouissances pures et nobles, des consolations douces et ineffables, nous rendant généreux au sein de l'indigence, humbles dans la prospérité, ranimant les études et nous investissant de tous les bienfaits.... Sans lui le coupable désespère; sans

lui le pauvre est délaissé, l'instituteur se décourage, et l'élève se mutine. Sans lui un hospice est bien un réceptacle de douleurs, mais non pas un asile de charité et de tendresse...... La religion vient du ciel : elle ne peut donc verser que la paix et le bonheur sur la terre.

France ! puissiez-vous profiter enfin des malheurs qui vous ont accablée ! Puissiez-vous rouvrir vos esprits et vos cœurs aux douces influences d'une religion qui est votre rempart le plus sûr et votre trésor le plus précieux !

HUITIÈME DISCOURS.

SUR LE PÉCHÉ ORIGINEL.

Eramus naturâ filii iræ.

Nous étions par nature enfans de colère. (*Eph.* c. II, v 3.)

Voila, chrétiens, le mystère qui nous choque et nous révolte davantage; voilà la source des abymes de la prédestination et de la grâce; voilà la difficulté la plus grande que l'on

hensible à l'homme (disait un penseur profond), que ce péché ne nous est lui-même incompréhensible.

Telles les inductions que nous tirons de la raison.

2° Voulez-vous consulter la révélation que Dieu nous a donnée et interroger d'abord les livres saints? Les prophètes supposent toujours cette dégénération funeste. Ecoutez Job. « Qui peut, dit-il, Seigneur, sinon vous seul, « rendre pur celui qui a été conçu d'un sang « impur? » (*Job.* XIV, 4.) Il continue : « Tout « est impur parmi les hommes jusqu'à l'en- « fant d'un jour. » Mais quelle peut être la souillure de cet enfant nouvellement né? David nous l'apprend en termes exprès : « Vous « savez, ô mon Dieu, s'écrie-t-il, que j'ai été « formé dans l'iniquité et que ma mère m'a « conçu dans le péché. » (*Ps.* L.)

Ce sont là de grandes lumières. Eh bien! ces lumières ne sont que des ombres. Notre état de chute, puis de rédemption, est plus nettement et plus profondément développé dans l'alliance évangélique. Ce que nous avons contracté par la génération première doit être lavé en nous par la renaissance, dit J.-C. en saint Jean. « Qui ne renaît pas de l'eau et de « l'Esprit Saint, ne peut entrer dans le royau- « me de Dieu. » (*Joan.* III, 5.) Saint Paul a

traité ce point de doctrine, le péché originel, avec une force incroyable. Il y rattache la nécessité de la grâce, le besoin de la prière, le secret de l'élection, de la prédestination et de la réprobation; il y rattache toute la morale évangélique : l'humilité, la reconnaissance, et la charité envers Dieu, puis nos dogmes les plus fondamentaux, comme l'incarnation du Verbe, et la réparation qu'il a faite du genre humain par sa mort et par sa sortie glorieuse du tombeau.

Laissons parler le grand Apôtre lui-même : « Nous étions tous enfans de colère; nous l'é« tions par nature. » (*Eph.* II, 3.) Et comment? « Le péché est entré dans le monde « par un seul homme et la mort par le péché; « et ainsi la mort a passé à tous les hommes, « tous ayant péché dans un seul. Oui, c'est « par le péché d'un seul que tous les hommes « sont tombés dans la condamnation. » (*Rom.* V, 12, 16.) De là la doctrine des deux Adams qu'il expose d'une manière si lumineuse; de là deux principes d'une vie différente, celle du vieil homme, celle du nouveau. De là l'Apôtre conclut : « Comme la désobéissance « d'un seul a nui à tous, aussi c'est par un « seul homme que tous ceux qui sont justes, « reçoivent la justification de la vie. »

Ce même saint Paul veut que nous adorions les desseins impénétrables de Dieu. Tous

ayant mérité de périr, Dieu, dit-il, fait la grâce à qui il lui plaît. (*Rom.* IX.) Il est miséricordieux envers les uns, il reste juste envers les autres. (*S. Aug.*)

A l'autorité de la raison, à celle des divines Écritures, joignons quelques preuves tirées de la tradition.

Les cérémonies du saint baptême dont plusieurs sont aussi anciennes que la prédication de l'Évangile, montrent, comme le prouve saint Augustin dans son ouvrage contre Julien, évêque d'Éclane, ce que la foi nous apprend du péché originel. Car pourquoi baptise-t-on les plus petits enfans, si ce n'est pour laver ce qui est impur? Pourquoi ce sacrement est-il jugé nécessaire, si ce n'est pour les arracher à la puissance des ténèbres? Pourquoi le souffle, pourquoi les exorcismes, si ce n'est pour chasser le démon et pour rendre à l'image de Dieu ternie et altérée un nouveau lustre? Sinon on ferait à l'image de la Divinité et à la Divinité même un sanglant outrage.

Saint Clément d'Alexandrie, traitant du baptême dans son *Pédagogue*, le nomme un bain salutaire et parfait, parce qu'il nettoie l'ame et la délivre des péchés. Il y a donc dans les enfans qui le reçoivent un péché d'origine.

Saint Cyprien évêque de Carthage a sur cette matière, dans sa soixante-quatrième épître, le

passage le plus décisif qu'on puisse lire et entendre. Le voici : « Si les plus grands pécheurs « qui viennent à la foi reçoivent la rémission « des péchés avec le baptême, combien doit-« on moins la refuser (cette rémission pré-« cieuse) à l'enfant qui vient de naître et qui « n'a point encore péché, si ce n'est en tant « qu'il est enfant d'Adam selon la chair, et « que par la première naissance il a contracté « la contagion de l'ancienne mort? Il doit « trouver un accès d'autant plus facile à la « rémission des péchés, que ce ne sont pas ses « péchés personnels, c'est-à-dire commis par « sa propre volonté, mais ceux d'autrui qui « lui sont remis. »

Même doctrine et même langage dans saint Chrysostôme et dans tous les anciens Pères. Aussi lorsque Pélage, Célestius et l'évêque Julien vinrent au quatrième et cinquième siècle, troubler la possession où était l'Église du dogme du péché originel, avec quelle indignation ne furent-ils pas repoussés par les évêques et le clergé d'Afrique? Avec quelle supériorité de preuves et de raisonnement saint Augustin ne les a-t-il pas réfutés dans ses livres des mérites et de la rémission des péchés, de la nature et de la grâce, et dans l'ouvrage imparfait contre Julien? Les conciles d'Afrique, le second concile d'Orange, un concile

tenu à Valence dans les Gaules, et enfin le concile de Trente ont expliqué et développé ce point de notre foi.

Le révoquer en doute, ce serait, comme je me suis efforcé de l'établir, ce serait contredire la raison en quelque sorte, mais très certainement la divine Écriture, la tradition, autrement l'Église de tous les siècles. Si notre chute a été grande, disons avec saint Paul que la rédemption a été ineffable, et que *là* où la faute a abondé, la grâce a surabondé. (*Rom.* v, 20.) Conservons la précieusement cette grâce, et tenons-nous inséparablement unis au divin Réparateur qui la donne.

Nota. Ce même sujet a été traité, mais avec beaucoup moins d'étendue, dans la cinquième instruction du Symbole sur la *chute de l'homme et sur le Réparateur promis*. Tom. 1, Page 95.

NEUVIÈME DISCOURS.

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

INSTABILITÉ DANS LES VOIES DU SALUT.

Quid existis in desertum videre? Arundinem vento agitatam?

Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Serait-ce un roseau agité par le vent? (*Matth.* c. XI.)

NOTRE Seigneur par ces paroles rend un témoignage honorable à saint Jean-Baptiste son précurseur. Il fait entendre que c'était un homme fixe et arrêté, ... qui pour rien au monde ne dévierait des voies de la justice et de la vérité. Saint Jean l'a prouvé et par sa vie et par sa mort. Il donne au roi Hérode d'utiles conseils; il blâme avec force son mariage incestueux; il meurt victime de la sainte austérité de ses discours. Et nous, mes frères, sommes-nous à Dieu et à la vie et à la mort?... Je ne connais point d'état plus dangereux que celui de l'inconstance dans les voies du salut. Si c'est le vôtre, dès-lors vous nuisez à votre

bonheur; vous vous attirez les reproches et le mépris de Dieu et des hommes; c'est vous interdire tôt ou tard les moyens de salut et vous exposer à les perdre. Trois réflexions sur lesquelles j'appelle toute votre attention.

Ire Réflexion. *Vous nuisez à votre bonheur.* Qu'il est commun de voir parmi les chrétiens de nos jours des ames faibles, légères et inconstantes; de voir des hommes de tous les momens et que toutes les circonstances entraînent! aujourd'hui dans les pleurs de la pénitence; demain dans la joie des plus indignes plaisirs. Le crime trouble en eux la vertu, et la vertu trouble en eux le crime : ils ne goûtent les délices d'aucun de ces deux états... Leurs anxiétés; leurs regrets; leur déchirement. Rébecca sentait ses deux enfans s'entrechoquer dans son sein. (*Gen.* xxv, 22.) Hélas! c'est ce qui vous arrive spirituellement. Il est dit du juste qu'en aimant et pratiquant la loi du Seigneur, il y trouve une paix entière et abondante : *Pax multa diligentibus legem tuam.* (Ps. cxviii.) Cet état n'est pas le vôtre. La tristesse au contraire vous consume; l'ennui vous accable; et votre extérieur annonce la fluctuation et le mécontentement de votre ame. Fixez-vous dans la vertu, vous vous fixerez dans le bonheur.

IIe Réflexion. *Mépris et reproches de Dieu et des hommes.* Langage de Dieu à l'ancien peuple... Jusqu'à quand serez-vous semblables à des hommes qui boitent des deux côtés? *Usquequo claudicatis in duas partes?* (3 Reg. XVIII, 21.) Si Baal est votre Dieu, suivez Baal. Si le Dieu d'Israël est votre Seigneur, suivez sans retour le Dieu d'Israël. *J.-C.* dit affirmativement que celui qui hésite et ne se décide point, ou qui quitte après avoir entrepris, n'est point propre au royaume de Dieu. *Non est aptus.* (Luc. IX, 62.) C'est un homme sans force, sans courage, et inutile au bien. *Non est aptus.* Saint Paul ne veut point qu'on fasse une association ignoble et dégoûtante de la table des démons et de celle de l'adorable Sauveur : *Qui consensus templo Dei cum idolis?* (2 Cor. VI, 16.) Ces hommes instables, ces demi-justes, ces faux justes seront précédés dans le royaume de Dieu par les femmes de mauvaise vie. Pourquoi? Parce qu'elles seront sorties de leur misérable état pour ne plus y retomber. (*Matth.* XXI, 31.)

Les hommes eux-mêmes attaquent par des railleries sanglantes ces chrétiens passagers qui, si je puis m'exprimer ainsi, ont successivement deux dévotions et deux cultes; qui d'un exercice de piété passent parfois dans

le lieu du désordre ; qui voudraient le plus souvent faire compatir ce qui est inalliable : de vains dehors de Christianisme avec une sordide attache à l'argent, avec l'infidélité dans le jeu et dans les transactions, avec un orgueil de Satan, avec des médisances invenimées et des haines amères et inextinguibles. Le monde va trop loin : il appelle les chrétiens qui vacillent ou qui se partagent, des imposteurs, de vils et lâches hypocrites. Mes frères, on ne fait cas dans le monde même que de ceux qui ont un esprit d'ordre et de suite, un caractère mâle et prononcé, un caractère qui les fait arriver là où ils veulent décidément arriver.

IIIe Réflexion. Je tremble pour votre avenir. Quels seront vos moyens de salut? Vos années avancent et se précipitent. La prédication de la parole sainte devrait vous être éminemment utile : Eh ! non. Vous en avez émoussé la pointe et perdu le sentiment. Vous fûtes d'abord troublé et renversé ; vous rompîtes avec l'iniquité : mais depuis que vous avez repris parfois ce joug honteux, les vérités évangéliques vous sont familières ; c'est une langue que vous parlez comme une autre langue. Cependant votre résistance à la vérité connue vous expose. Vous adopterez bientôt des relâchemens mondains et des maxi-

mes fausses; vous chercherez ensuite à vous persuader que les ministres du Seigneur exagèrent; vous direz que des faiblesses trop communes ne seront pas éternellement punies; vous finirez par conserver une froide décence: *mais* vous affaiblirez ou vous perdrez votre foi. La vérité ne servira donc qu'à vous condamner.

Si la parole de Dieu est utile, les sacremens ont une efficacité plus particulière encore pour le vrai chrétien; je le sais. Mais si tantôt vous approchez des choses saintes, et tantôt vous vous rejetez dans des plaisirs impurs, c'est être méchant parce que le Seigneur est bon; c'est tourmenter sa justice; c'est, dans le langage de la religion, devenir un moqueur, puis un profanateur des sacremens. N'est-il pas à craindre que vos confessions et vos communions ne soient vos plus grandes fautes? Dieu, mon cher frère, commence à se retirer de vous, parce que vous l'abandonnez... *Oui*, vous éteignez l'esprit (1 *Thess.* v, 19); vous tarissez les grâces; vous courez à l'endurcissement et à l'impénitence finale...

Je devrais ici me jeter à vos pieds et crier avec douleur : Prenez donc pitié de votre ame, en vous rendant agréable à Dieu: *Miserere animæ tuæ, placens Deo.* (Eccli. xxx, 24.) Hélas! que vous êtes à plaindre! Vous vous nuisez à vous-même; vous en-

courez la disgrace de Dieu et des hommes; vous vous privez des resources du salut. Ah! mettez fin à l'horreur de votre situation. Il faut vous y résoudre: coupez une bonne fois, tranchez et taillez. Plutôt mourir que pécher; plutôt mourir que de vous rengager dans les liens d'un honteux esclavage. (*Gal.* v, 1.)

DIXIÈME DISCOURS,

OU HOMÉLIE.

SUR L'ÉVANGILE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE.

JÉSUS-CHRIST PERDU; JÉSUS-CHRIST CHERCHÉ; JÉSUS-CHRIST RETROUVÉ.

Et requirebant eum;... et non invenientes, regressi sunt in Jerusalem.

Ils le cherchaient;... et ne le trouvant point, ils retournèrent à Jérusalem. (*Luc.* c. II.)

Nous lisons dans l'Évangile du jour que Jésus étant allé à Jérusalem avec ses parens et y étant resté à leur insçu, ceux-ci le cherchèrent, ne le trouvèrent point d'abord, puis

le virent dans le temple où il écoutait et interrogeait les docteurs. Je découvre de grands mystères dans cette sainte Ecriture. Jésus perdu, Jésus cherché, et Jésus retrouvé pour le pécheur : Jésus perdu, Jésus cherché, et Jésus retrouvé pour le juste : voilà le sujet intéressant que je vais confier à votre piété.

On peut perdre J.-C. en deux manières : ou *en tom*bant dans le péché mortel, ou lorsque Dieu pour éprouver notre foi nous retire passagèrement ses consolations et ses attraits sensibles. Que faut-il faire alors ? Comment chercher à retrouver Jésus dans ces deux circonstances ? Les deux parties de cette homélie vont vous l'apprendre.

Ire *PARTIE*. Une ame séparée de Dieu, séparée de Jésus, qui de l'état de grâce est tombée dans l'horrible servitude du démon ; quelle honte ! quelle dégradation ! Oh ! que de tourmens ! Se résoudre à porter toujours *de semblables* chaînes, c'est se résoudre à l'agitation, aux remords, et à tous les fléaux que peut épuiser sur nous maintenant et à jamais l'inextinguible colère d'un Dieu... Ah ! pécheur, réveillez-vous et sentez qu'il est de votre plus vif intérêt de chercher Jésus et d'aller à lui : ne plaignez ni vos douleurs, ni vos *fatigues*. Jésus vous invite et vous appelle : ne différez pas davantage. Mettez-vous en

route, comme Joseph et Marie; *venerunt iter diei* (Luc. II, 44); et ne vous donnez aucun relâche, ni aucun repos que vos désirs ne soientremplis. Ce n'est point dans les compagnies, et c'est rarement au sein de sa famille que l'on retrouve le Dieu que l'on a perdu. Le monde est tout entier à la dissipation et aux plaisirs; il y a une grande inimitié entre Jésus et le monde.

Joseph et Marie vont dans le temple (*v.* 46); et là Jésus leur est rendu au moment où il écoutait et interrogeait les docteurs, où il édifiait un chacun par la sagesse de ses réponses. Que d'instructions dans ces paroles! Pécheur! c'est en ouvrant vos oreilles et vos cœurs aux paroles salutairesdes ministres des autels; c'est à leurs pieds et dans la maison du Seigneur, c'est en recourant à la prière et aux sacremens que vous pourrez renaître à la grâce et faire entrer en vous celui que vos iniquités en avaient banni.

Il n'y a pas dans le langage humain d'expression qui puisse dire le bonheur et la joie qu'on éprouve, lorsqu'on passe de l'état du péché à celui de la justice, lorsque notre ame est ainsi soulagée du poids qui l'oppressait, lorsque nous nous sentons pleinement réconciliés avec Jésus, et que devenus fidèles à ses commandemens nous l'avons et le possédons

en nous, lorsque lui et le Père céleste y font leur demeure. (*Joan.* XIV, 23.)

Tel est le premier sens de cet Evangile. Passons au second.

*II*e PARTIE. Jésus perdu, Jésus cherché, Jésus retrouvé pour le juste.

Le temps de cette vie est un temps d'exil et d'épreuve : nous y cheminons par une obscurité lumineuse.... Dieu, pour que nous le servions lui seul pour lui seul, permet quelquefois que nous tombions dans le dégoût et la sécheresse, et qu'un nuage épais enveloppe nos esprits et nos cœurs : ainsi le soleil retire souvent en plein midi ses rayons les plus lumineux... Jésus alors n'est point proprement *perdu* pour nous : il ne l'était en aucun sens pour Joseph et Marie ; mais il se dérobait à leurs empressemens pour provoquer de plus en plus leur saint amour. De même Jésus se cache à nous pour quelques instans : il *semble* nous échapper afin de nous faire mieux connaître son prix... Ses disciples le voyaient endormi dans la barque : *Erat ipse in puppi super cervical dormiens* (Marc. IV, 38) ; mais il était prêt à se réveiller pour conjurer les vents et les flots. Thérèse se désole de ses aridités : c'est alors que Jésus habite plus pleinement son ame, sans lui donner aucun signe de sa présence.

L'ame chérie et privilégiée que Dieu éprouve, comme il a éprouvé les plus grands saints, cette ame doit lutter avec force contre le découragement et la tristesse : c'est un amour gratuit et désintéressé, un amour doublement méritoire, qui l'anime alors. Il faut cependant qu'elle aille à Jésus, et que, selon l'expression du Psalmiste, elle cherche Dieu et la lumière de son visage le jour et la nuit. *Exquisivit te facies mea ; faciem tuam, Domine, requiram.* (Ps. XXVI, 8.) Plus il se dérobe, ce Sauveur désiré, plus il faut faire une sainte violence à sa tendresse. Plus le dégoût et l'accablement voudraient s'accroître, plus il nous faut redoubler de persévérance et de zèle pour obtenir le retour salutaire de la présence de notre Dieu, et celui de ces suavités inénarrables dont il nous avait autrefois favorisés.

Que l'on pense aux sentimens délicieux de paix et d'alégresse qui inondèrent le cœur de Marie et celui de Joseph, lorsque Jésus revint avec eux et se fixa trente années dans leur humble réduit de Nazareth : vous y trouverez une véritable image des transports des saintes ames qui, après avoir senti les rigueurs de l'absence, rentrent dans des communications intimes avec Dieu, et s'entretiennent avec lui, comme un ami parle familièrement avec son ami. C'est ici qu'il faut s'écrier : « Heureux

ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés! « (*Matth.* v, 6.) Puissions-nous en faire l'épreuve!

Pécheurs et chrétiens, je vous laisse avec ces belles paroles de l'auteur de l'Imitation (*Liv.* II, *ch.* 8) : « Que de sécheresse et d'a-
« ridité dans une ame sans Jésus ! Que de
« folie et de vanité dans tout ce qui n'est
« point Jésus!..... Sans lui la vie est un en-
« fer; avec lui c'est un paradis; s'il est avec
« vous, personne ne vous peut nuire. Qui le
« trouve, trouve un véritable trésor, ou plu-
« tôt un bien qui surpasse tout autre bien;
« qui le perd, perd plus que toutes les riches-
« ses ensemble et que tout le monde entier...
« Le grand art est de savoir vivre avec Jésus,
« et la souveraine prudence de le retenir dans
« son cœur. » Ne cessons point de demander à Dieu une si grande grâce.

ONZIÈME DISCOURS.

SUR LA CRAINTE DES PEINES ÉTERNELLES.

Ejicientur in tenebras exteriores : ibi erit fletus et stridor dentium.

Ils seront jetés dans les ténèbres extérieures : il y aura là des pleurs et des grincemens de dents. (*Matth.* c. VIII.)

La vie est courte... Le juge est à la porte... L'arrêt qu'il va prononcer est irrévocable... Mais quel sera-t-il donc, le sort éternel qui m'attend? Je crains de ne pas craindre assez, disait le vertueux Arsène prêt à paraître devant Dieu.

Trois motifs bien puissans doivent nous inspirer une crainte vive et profonde de la réprobation future.

1° La rigueur effroyable des peines de l'enfer... Assemblage de tous les maux sans mélange d'aucun bien et sans aucun espoir.

2° Le nombre innombrable des réprouvés. Consultons les figures de l'Ancien Testament, les oracles des prophètes : *Sicut excussio oleæ* (Isaï. XVII, 6); consultons les textes

du saint Evangile et la conduite des chrétiens de nos jours.

3° Le danger évident où nous sommes de nous perdre... Tant d'obstacles! tant d'ennemis! des tentations si multipliées et si fortes! Que les pécheurs tremblent; que les pénitens craignent; et que les justes eux-mêmes ne soient pas exempts d'effroi. Saint Paul *châtiait son* corps, le réduisait en servitude, et redoutait le jugement futur (1 *Cor.* IX); saint Bernard et les plus saints anachorètes n'osaient eux-mêmes se rassurer.

Faisons ici un retour sur nous-mêmes et un sévère examen de nos consciences.

DOUZIÈME DISCOURS.

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

L'ÉVANGILE DU BON GRAIN ET DE L'IVRAIE. MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANS.

Sinite utraque crescere usque ad messem.

Laissez le bon grain et l'ivraie croître jusqu'à la moisson. (*S. Matth.* c. XIII.)

L'ÉVANGILE ne prêche que mansuétude et bonté. Son divin auteur, Jésus, n'achève point de briser le roseau déjà cassé; il n'éteint point le lumignon qui fume encore. (*Matth.* XII, 20.) Il blâme le zèle indiscret de ses Apôtres qui veulent faire descendre le feu du ciel sur Samarie.... Nous apprenons de cette parabole de l'ivraie que l'Eglise met aujourd'hui sous nos yeux, nous en apprenons à faire comme Dieu lui-même, à supporter les méchans. Les méchans, le croiriez-vous, Chrétiens? sont utiles et très utiles dans les desseins de Dieu. Ils éprouvent la vertu des bons et accroissent leur récompense: premier

avantage. Ils montrent la patience du Seigneur qui les attend à résipiscence, et la force de sa grâce qui souvent les y ramène : second avantage.

Ier AVANTAGE : *Vertu des justes éprouvée et récompenses accrues.*

Point de vertu sans combat, sans ennemi, *sans* victoire.... Le guerrier se montre à l'assaut ; le pilote dans la tempête.... *Homo non tentatus, quid scit?* (Eccli. XXXIV.) Celui que la tentation n'a point manifesté, peut-on faire fond sur lui? — Souffrir les méchans et mettre à profit les afflictions qu'ils nous suscitent, c'est l'indication d'une ame forte et généreuse ; c'est le chef-d'œuvre d'une piété vraie. « Si vous ne saluez, dit J.-C., que « ceux qui vous saluent, si vous n'aimez que « ceux qui vous aiment, votre justice est « celle des Pharisiens. Aimez vos ennemis ; « bénissez ceux qui vous persécutent ; et vous « vous montrerez de dignes enfans du Père « céleste. » (*Matth.* v, 44-47.)

Récompenses accrues. Dans la doctrine évangélique, les récompenses sont proportionnées aux mérites. Delà les comparaisons qu'emploie l'Apôtre dans sa belle épître aux Corinthiens. « Autre, dit-il, est la clarté de « la lune, autre celle des étoiles : une étoile « diffère même d'une autre étoile en clarté.»

(1 *Cor.* xv.) De même dans le séjour commun du bonheur céleste, il y aura des justes qui resplendiront davantage et qui seront plus heureux que d'autres justes. Ne vous en étonnez pas : il y a plusieurs demeures dans la maison où Dieu règne dans sa gloire : *In domo Patris mei mansiones multæ sunt.* (Joan. xiv, 2.) Vous dirai-je que la disproportion de la félicité des élus vient de celle qu'il y a eu dans leurs souffrances. Les méchans multiplient nos palmes; leurs injures sont remplacées par les bénédictions d'en haut; les chaînes dont ils nous chargent sont l'admiration du ciel et l'ornement de la terre. Il faut entendre saint Chrysostôme se récrier d'admiration sur ces paroles : *Obsecro vos ego vinctus in Domino :* Je vous conjure, moi Paul, prisonnier de J.-C... Que l'on propose au grand évêque de Constantinople les dignités les plus sublimes, les grâces les plus signalées, le don des miracles et des prophéties; il répondra toujours : Je préfère les chaînes de Paul. Le martyre ouvre l'entrée du céleste royaume : aussi les chrétiens appelaient-ils le jour du supplice celui de la naissance : *Natalitius dies.* Les méchans couronnent les bons : ils sont leurs bienfaiteurs.

IIe Avantage. *Patience de Dieu manifestée et triomphe éclatant de sa grâce.*

L'homme est violent et emporté : pourquoi? C'est un être faible, de quelques jours et né de la femme. (*Job.* xiv.) Dieu est un Dieu de clémence et de longanimité ; il est patient, parce qu'il est fort, parce qu'il est *éternel* : *Patiens quia æternus.* (S. Aug.) Que seraient devenus saint Pierre, saint Paul et saint Augustin? Que serions-nous devenus *nous*-mêmes, si la vengeance eût immédiatement suivi la faute?... Dieu figuré par David qui veut qu'on épargne Absalom ; figuré par le père de l'enfant prodigue, qui voit son fils de loin, qui va au-devant et le comble des marques de sa bonté paternelle.—Jonas craignant de passer pour un faux prophète, s'afflige de ce que la prédiction qu'il avait faite à *Ninive* n'avait pas été suivie de l'accomplissement. Au moment où la fatigue de la route et la chaleur l'accablent, le Seigneur fait croître un petit arbre qui donne de l'ombre à son prophète et le met à couvert. L'arbre meurt *le lend*emain. Le prophète se plaint. Hé quoi! lui dit le Seigneur, vous regrettez, vous pleurez un arbuste, un lierre qui ne vous avait point coûté de peine, qui était crû sans vous : .... et je ne pardonnerais pas à Ninive où la population est si nombreuse? (*Jon.* iv.) Soyez mille fois béni, ô mon Dieu, de *la* patience et de la bonté avec laquelle vous supportez et vous attendez le coupable. Vous

ne voulez pas que le pécheur périsse, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. (2 *Reg.* XIV; 2 *Petr.* III, 9.)

Triomphe de la grâce dans le retour des grands pécheurs. N'abusons pas, mes frères, de cette vérité consolante : Il reste toujours une porte ouverte au repentir et à la vertu. Combien Dieu se montre grand! Combien il nous inspire de confiance en guérissant les maladies les plus incurables et en ramenant à lui les hommes les plus invétérés dans le crime et les plus endurcis! Parmi tant d'exemples, rappelons ceux qu'on nous répète tous les jours : la pécheresse et le larron. Rappelons l'élève de saint Jean qui, infidèle aux meilleures leçons et aux plus saints exemples, devint assassin et chef de voleurs, et que l'apôtre nonagénaire fit rentrer dans le devoir. Rappelons tant de pénitens illustres et de réformateurs austères qui dans un siècle voisin du nôtre ont si bien essuyé les larmes amères qu'ils avaient fait répandre à l'Église..... — Fruits étonnans des grands pécheurs qui se convertissent. Faux justes que nous sommes, craignons que ceux qui nous paraissent les plus éloignés du salut, ne nous précèdent un jour et n'enlèvent nos couronnes.

Répétons-nous souvent à nous-mêmes ces vérités : que les méchans sont utiles, et parce

qu'ils nous éprouvent et parce qu'ils ajoutent à nos récompenses; qu'ils sont utiles, parce que Dieu manifeste à leur égard toutes les richesses de sa patience et de son amour; parce qu'enfin il fait éclater en eux le triomphe de sa grâce. Défendons-nous donc de l'amertume du zèle; condamnons hautement nos murmures insensés contre la Providence, et les vœux téméraires que l'on forme contre les oppresseurs de l'Eglise et de l'Etat. Opposons-y ce langage de la foi : Le Seigneur a des ressources infinies dans le secret de sa sagesse; puis il y a deux mondes.

TREIZIÈME DISCOURS, OU CONFÉRENCE.

POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

SUR LE SOIN DU SALUT.

Ite et vos in vineam meam.

Et vous aussi, allez-vous-en à ma vigne. (*Matth.* c. xx.)

L'Evangile de ce jour est une parabole. Le père de famille, c'est Dieu. La vigne à laquelle il nous appelle, c'est son royaume, son

Eglise..... Les ouvriers, ce sont les hommes qui par leur travail, c'est-à-dire par une vie sainte, doivent mériter la récompense promise. On vient à des heures différentes...... Mais au moins faut-il compenser les retards par un redoublement d'efforts et d'activité.

Parlons d'une manière plus claire et plus expresse encore. Il s'agit particulièrement ici de notre salut et du soin qu'il faut en prendre. Disons que le salut est la plus importante de nos affaires et qu'elle est aussi la plus pressante : deux réflexions.

1° *Le salut est la plus importarate affaire.*

Pourquoi venons-nous au monde ? A quelle fin ? Pour connaître Dieu, l'aimer, le servir et acquérir la vie éternelle. —Inutilité, néant des richesses, des honneurs et des plaisirs. — Langage de la divine Ecriture : « Que sert-il « à un homme de gagner le monde entier, « s'il perd son ame ? Que donnera-t-il en « échange ?... » (*Marc.* VIII, 36, 37.) Vous avez une ame, mais vous n'en avez qu'une. —L'affaire du salut, affaire dont notre éternité dépend. Notre éternité ! Avez-vous pesé ce mot ? Périsse tout le reste, s'il le faut : l'ame et le salut l'emportent. C'est l'affaire nécessaire que le salut ; c'est l'affaire essentielle, indispensable, exclusive, l'unique affaire, et la seule peut-être dont on ne s'occupe

point. Que d'agitations dans notre vie? Et quel en est l'objet et le but?

2° *Le salut est l'affaire la plus pressante.* Si vous négligez de venir à l'heure où Dieu vous appelle, que savez-vous s'il daignera vous appeler encore? Mais plusieurs ne vinrent qu'à l'onzième heure! L'onzième heure est peut-être celle où vous êtes. Jeunesse, santé, force de tempérament, autant d'illusions et de chimères : notre vie tient à un fil. On meurt à tout âge; on peut à tout âge rendre compte du travail que l'on a fait dans la vigne du Seigneur. Méditons souvent les textes du saint Evangile que je vais vous citer : « Un homme avait amassé des biens considé« rables. Il se disait à lui-même : J'abattrai « mes greniers ; j'en construirai de plus grands; « je me reposerai ensuite. O mon ame! ne « pense plus qu'à jouir et à te rassasier de « toute espèce de délices. Il fut répondu à cet « homme : Insensé! cette nuit même on te « redemandera ton ame : et tout ce que tu « as amassé, de qui sera-t-il le partage? *Quæ « autem parasti, cujus erunt?* » (Luc. XII.) Qui que vous soyez, vous qui m'entendez, profitez pour votre salut du moment où vous êtes : nul ne peut vous garantir le suivant.

Mes frères, reprochez-vous d'avoir si peu fait pour votre salut, d'avoir tant et tant né-

gligé une vigne que Dieu lui-même avait plantée, arrosée et cultivée, une vigne dont il attendait des fruits abondans. (*Isaï.* v.) Sortez, il est temps, d'une léthargie si funeste. Répondez aux grâces anciennes que Dieu vous a faites ; répondez aussi aux tendres soins qu'en son nom et par son ordre vous prodigue notre saint ministère.

QUATORZIÈME DISCOURS, OU INSTRUCTION.

SUR L'ÉTAT DU PÉCHEUR.

Gens absque consilio est, et sine prudentiâ. Utinam saperent, et intelligerent, ac novissima providerent!

Ce peuple n'a point de sens ; il est sans prudence. Que n'a-t-il un peu de sagesse pour sentir et pour comprendre, et pour prévoir aussi sa fin funeste ? (*Deuter.* c. XXXII, v. 28 et 29.)

Combien il est épais, le bandeau que le vice jette sur nos yeux ! Mais lorsqu'un coin de ce bandeau se lève, lorsque la vérité perce, quels tristes et pénibles retours le pécheur est obligé de faire sur lui-même ! Que de pointes aiguës le transpercent !... Toutes ses

pensées tournent à sa confusion et à son supplice : celles de Dieu, de son crime et de ses complices, celles des suites de ses désordres et de sa fin dernière.

1° *Pensée accablante de Dieu.* Les regrets les plus amers, on les éprouve; les soucis les plus cuisans, ils nous rongent pour avoir négligé, oublié et outragé même un Dieu qui nous aimait, un Dieu qui nous avait pardonné avec tant de bonté, qui nous environnait de ses grâces et de ses miséricordes (*Ps.* CII, 3-6), un Dieu qui s'était donné tout à nous. On invitait saint Polycarpe à renoncer à J.-C. : « Ah! s'écriait-il, c'est un si bon maître; il y a plus de quatre-vingts ans que je le sers, et il ne m'a fait que du bien. » Qu'il est difficile de soutenir la comparaison que nous sommes obligés d'établir entre l'extrême bonté de Dieu et notre extrême ingratitude!

Seconde pensée accablante, celle du crime......

Si l'on réfléchit un instant et sous les yeux de sa conscience, aux actions qui pèsent sur elle, hé quoi! c'est un plaisir vain et grossier, un plaisir d'un moment, dont l'horreur révolte aujourd'hui le coupable, dont les circonstances l'humilient, qu'il a cependant mis en balance avec son Dieu, son ame et son éternité, un plaisir qui aboutit à des peines inexprimables de corps, d'esprit et de cœur...

On le lui avait dit en vain. Aveugle, insensé, disons plus, forcené qu'il était !

3° *Pensée accablante des complices....*

Voulant prévenir le jugement de Dieu, et se jugeant lui-même, le pécheur est forcé d'envisager ceux auxquels il a donné de graves scandales et qui ont partagé son désordre.... *Væ homini illi per quem scandalum venit.* (Matth. XVIII, 7.) Il ne peut hélas! se dissimuler qu'il a des droits acquis à leur haine et à leur mépris. Qui sait si leur éternelle réprobation ne sera pas son ouvrage?

La vertu, Chrétiens, fait ici-bas la douceur des unions : mais le vice empoisonne les sociétés dont il est le lien. Adam déchu de la justice accuse Eve auteur de sa chute : « La « femme que vous m'avez donnée pour com« pagne m'a présenté du fruit de cet arbre, « et j'en ai mangé. » (*Gen.* III.) Amnon repousse Thamar et la raille après l'avoir déshonorée. (2 *Reg.* XIII.) Les vicieux préludent ici-bas à l'enfer : ils se détestent d'avance et donnent à l'envi une publicité funeste à leur honte et à leur opprobre. Horrible entrevue qui se fera entre eux au jour, le dernier des jours.

4° *Pensée accablante des suites du désordre.....*

Un instant voit commettre de grands crimes; un instant! Mais que les suites sont af-

freuses et durables ! Le pécheur, plus coupable encore par l'abus des bienfaits de Dieu que par son désordre même, a éloigné de lui toutes les grâces : peut-être en a-t-il tari les sources. Le pécheur a fortifié le malheureux penchant qui l'entraînait : peut-être l'a-t-il rendu insurmontable. Par la rechute il a élevé entre son Dieu et lui un mur de séparation plus difficile mille fois à renverser que s'il ne se fût jamais uni à l'auteur de tous les dons, et s'il n'eût jamais connu les sentiers de la justice. C'est la doctrine expresse de saint Pierre dans sa seconde Epître, chapitre second.

5° Enfin *Pensée accablante de la fin dernière....*

Ce coupable qui commence à ouvrir les yeux, la mort peut le surprendre. Que faut-il à cette ennemie cruelle du genre humain pour saper jusque dans ses fondemens l'édifice qui semble le plus braver ses coups? Un instant rapide, un clin d'œil (1 *Cor.* xv, 52), et moins encore. Si donc la mort (et peut-être est-elle à votre porte), si la mort vient vous enlever tout-à-coup à vos plaisirs et à vous-même, comment avec un esprit couvert et obscurci de nuages, avec un cœur immonde, avec des sens devenus autant d'instrumens du crime, avec des mains souillées d'abominations, comment oser paraître au

tribunal de Dieu? Comment soutenir sa colère et ses vengeances? L'abyme se creuse : le pécheur se précipite ; il est englouti.

État effroyable que celui du péché ! Misère plus affreuse encore de l'avoir commis et de n'y penser pas ! La carrière des expiations est ouverte : nous sommes aux jours de propitiation et de salut. Ah! ne restons pas plus long-temps ennemis de nous-mêmes. Un coup de grâce vient de tonner en nous et de retentir jusqu'à nos cœurs. Puissent-ils s'amollir enfin ! Puissions-nous pleurer et réparer nos fautes !

QUINZIÈME DISCOURS.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DU CARÊME.

UTILITÉ DES SOUFFRANCES.

Beati qui lugent.

Heureux ceux qui pleurent. (*S. Matth.* c. v., v. 5.)

On s'afflige de ses souffrances : on devrait s'en réjouir. Un Père de l'Église a dit avec raison que nous souffrions ou pour l'expiation de nos fautes : *Ad pœnitentiam*; ou pour

l'affermissement et l'épreuve de nos vertus : *Ad probationem* ; ou enfin pour l'accroissement des récompenses ineffables que Dieu nous destine : *Ad coronam.* (S. Aug.) Quoi qu'il en soit, combien chacune de ces considérations ne doit-elle pas adoucir nos maux, puis soutenir et ranimer notre courage !

1° Lorsque nous souffrons, nous désarmons la colère de Dieu ; nous satisfaisons à sa justice ; nous prévenons les peines de l'autre vie. Le péché doit être puni.... Nos offenses étant innombrables et presque infinies, Dieu lui-même, au moyen des revers et des tribulations que nous éprouvons, Dieu nous met entre les mains le prix que nous employons à acquitter nos dettes. Il supplée ainsi à la rareté et à l'exiguité de nos satisfactions... Oui, vous récriez-vous ; mais cette privation est si sensible à mon cœur, ce procédé si révoltant, cette perfidie si noire, que je manque de forces pour les supporter et que je ne cesse de m'en plaindre..... Ce langage, mon cher frère, n'est pas chrétien. Apprenez que la pénitence qui vous déplaît davantage n'en est que meilleure et plus parfaite. Dieu seul a le choix du châtiment : *Ad pœnitentiam.*

2° Ce ne sont pas seulement les coupables qui souffrent : souvent les innocens ont à gémir sous le poids des plus grandes infortunes. C'est un point ou une vérité de notre sainte

Religion, que toutes choses arrivent pour notre plus grand bien : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* (Rom. VIII, 28.) Mais quels avantages les justes retirent-ils donc de leurs peines les plus cuisantes? Le voici. L'or se dégage dans la fournaise (*Prov.* XVII, 3); il s'affine. Ainsi la vertu s'affranchit des retours de l'amour propre au sein des humiliations les plus vives. Elle sort plus pure et plus éclatante du creuset des tribulations ; elle se manifeste... L'homme qui n'a pas été tenté, disions-nous il y a peu de temps, que sait-il? (*Eccli.* XXXIV, 9.) On apprend quand on est malheureux, à s'attendrir sur les peines de ses semblables et à leur prodiguer mille consolations qui tempèrent pour eux l'amertume du breuvage de douleur. « C'est parce que vous étiez agréable à « Dieu, qu'il a fallu que vous fussiez mis à « l'épreuve, disent les livres saints. » (*Tob.* XII, 13.) Toutes sortes de malheurs arrivèrent à Tobie pour qu'il fût donné en sa personne à tous ceux qui devaient venir après lui un exemple de patience tel que l'avait fourni le saint homme Job. (*Tob.* II.) Ce sont les faibles que Dieu ménage : il veut que les forts se mesurent avec l'adversité pour devenir plus forts : *Ad probationem.*

3° La justice de Dieu est immuable. Lorsqu'elle ne s'exerce pas en ce monde, elle

s'exerce en l'autre. Il est dit de l'impie Babylone : Autant elle s'est glorifiée, autant il faut lui causer de douleurs et de tourmens (*Apoc.* XVIII, 7) : *Quantum glorificavit se, tantum date illi tormentum.* De même celui qui se sera humilié sera élevé en gloire. (*Luc.* XIV, 11.) Je ne dis pas assez : Les récompenses d'une meilleure vie n'ont aucune proportion avec les souffrances de cette vie passagère et périssable. *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam...* (Rom. VIII, 18.) Elles fixent cependant sur nous un poids immense de gloire, ajoute saint Paul. Elles nous conduisent à un torrent de délices (*Ps.* XXXV, 9); elles ornent nos têtes d'un diadême incorruptible, et notre couronne a un éclat qui ne passe point. (1 *Pet.* V, 4.) *Ad coronam.*

Mes frères, nous méritons de souffrir : souffrons donc avec patience : *Ad pœnitentiam.* Nous nous affermissons, nous nous améliorons en souffrant : souffrons donc avec courage : *Ad probationem.* Enfin c'est une voie royale pour aller au ciel que la souffrance; un surcroît de félicité se prépare : souffrons donc avec joie. *Ad coronam.* Ainsi soit-il.

SEIZIÈME DISCOURS.

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

MÊME SUJET. LES SOUFFRANCES. SOUFFRIR A L'EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST.

Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus.

Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant l'exemple, afin que vous marchiez sur ses traces. (1 *Pet.* c. II, v. 21.)

« Il y a, dit l'auteur de l'Imitation (*Liv.* « III, *ch.* 54), une opposition étrange entre « les mouvemens de la nature et ceux de la « grâce..... La nature ne veut ni mourir, ni « être gênée, ni vaincue, ni se soumettre, ni « s'assujettir à rien : mais une ame que la grâce « anime, s'étudie à se mortifier, résiste à la « sensualité, veut bien qu'on l'assujettisse, « qu'on la dompte, qu'on lui ôte la liberté;... « qu'on la retienne sous une règle austère... « La nature craint la honte et le mépris; la « grâce les souffre avec joie pour l'amour de « J.-C. »

Voulons-nous, mes frères, contenir les

plaintes de la nature et humilier sa lâcheté? Voulons-nous enflammer notre foi et fortifier en nous les impressions salutaires de la grâce? Il nous suffit, dit l'Apôtre, de jeter les yeux sur l'auteur et le consommateur de notre foi, sur le Rédempteur adorable : *Adspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum.* (Hebr. XII.) Cette sainte victime se dévoue avec générosité, avec empressement et joie : *Qui proposito sibi gaudio.* C'est à une croix qu'on l'attache : ô supplice ignominieux et cruel! N'importe; Jésus convoite de semblables souffrances et la mort : *Sustinuit crucem, confusione contemptâ.*

Que de développemens à donner ici, et que de leçons à puiser! C'est un Dieu qui souffre; que souffre-t-il? et comment?

1° *Un Dieu qui souffre.* O prodige d'une charité ineffable! Un Dieu qui descend du trône de sa gloire, et qui se fait homme de douleurs; un Dieu, beauté sans pareille, mais beauté méconnaissable par l'horreur et la multitude de ses plaies (*Is.* LIII, 4, 5); un Dieu souverain, méprisé et devenu le rebut des hommes : *Opprobrium hominum et abjectio plebis* (Ps. XXI, 7); un Dieu auteur de la vie, condamné à souffrir le plus affreux, comme le plus infamant des genres de mort... Et nous nous plaindrions! *Adspicientes in Jesum.* Il souffre, parce qu'il le veut; il souf-

fre, étant innocent! Et nous pécheurs, nous coupables, nous refuserions de souffrir! Quel renversement de toute justice! Nous ne souffrirons jamais autant que nos péchés le méritent.

2° *Que souffre-t-il, ce grand Dieu?* Ce qu'il y a de plus insupportable à souffrir : la dérision et les opprobres, les crachats et les outrages, une couronne d'épines, une flagellation sanglante, le tiraillement des membres, une suspension effroyable entre le ciel et la terre. Et nous, que sont donc nos peines en comparaison? Des piqûres légères, et souvent même des fantômes que crée notre amour propre. Humilions-nous jusques dans les entrailles de la terre.

3° *Comment souffre-t-il, ce Dieu notre holocauste?* Avec une inaltérable patience. Ce nouvel agneau se laisse ôter la laine sans se plaindre. Disons plus : non seulement on lui enlève ce qui est extérieur; on lui arrache sa peau et sa chair; on le prive de son sang et de sa vie, sans qu'il ouvre la bouche (*Is.* LIII, 7); lui qui pourrait exterminer et abymer ses juges et ses bourreaux. Cet agneau est cependant le lionceau de la tribu de Juda (*Gen.* XLIX), qui dépouille les puissances, les principautés de la mort et de l'enfer (*Col.* II, 15.) En ce moment il souffre et souffre en silence: c'est par là qu'il triomphe; et les

martyrs accourront à leur tour sur les traces de son sang : ils vaincront comme lui les bourreaux et les supplices en périssant. Nous, chrétiens, nous, l'impatience nous domine; l'aigreur corrompt le mérite de ce que nous pourrions souffrir avec fruit : nous faisons des fautes; nous ne les expions point.

Oh! combien ces réflexions me confondent et m'accablent! J'entends J.-C. qui me dit : Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il me suive et porte sa croix; qu'il la porte tous les jours de sa vie. (*Marc.* VIII.) Qui de nous ne s'écrierait ici avec douleur? Je n'ai pas encore commencé à être chrétien. Seigneur, faites-moi la grâce de le devenir.

NOTA. Voyez le sermon pour N. D. des Douleurs, deuxième volume, page 250.

DIX-SEPTIÈME DISCOURS,

OU HOMÉLIE.

SUR LA FEMME PÉCHERESSE.

Vides hanc mulierem?

Voyez-vous cette femme? (*S. Luc*, c. VII.)

Que de réflexions d'un grand intérêt ne nous présente pas l'Évangile si touchant de la pécheresse! Oh! quel parfait modèle de l'amour pénitent! Étudions ici les commencemens, les progrès et le couronnement de cet amour.

Ire Réflexion. *Les commencemens.......* Cette femme si connue par ses déréglemens, sa mondanité et par le luxe de sa parure, *erat in civitate peccatrix*, cède enfin à une secrète et heureuse impulsion. Elle vient, elle entre chez Simon le lépreux; elle brave les regards et les critiques; elle foule aux pieds tout respect humain... Soit; mais comment soutiendra-t-elle la présence de celui qu'elle envisage comme un grand prophète, et peut-

être même comme le Fils de Dieu? Elle n'ose le voir en face. Elle s'approche par derrière avec timidité; elle avance doucement........ Elle se prosterne aux pieds de Jésus. C'est à ce tribunal de miséricorde qu'elle descend : c'est là qu'elle implore secrètement sa grâce et qu'elle espère l'obtenir. Là profondément humiliée, elle donne un libre cours à ses larmes et ne profère pas une seule parole. Quel éloquent silence !... *Et stans retro secus pedes ejus.*

Chrétiens, quand la conversion est sincère et véritable, il n'y a plus de retard. On n'hésite plus : on coupe, on tranche, on taille dans le vif, s'il le faut. Un vrai pénitent s'anime comme Madeleine d'une sainte hardiesse du côté des hommes et d'une généreuse confiance en Dieu : il ne conteste sur aucune humiliation, ni sur aucune réparation. Ses fautes avaient été publiques : il mettra son repentir en évidence. Un vrai pénitent se montre inconsolable dès l'abord de sa conversion; et lors même que ses fautes lui seront pardonnées, il ne se les pardonnera jamais à lui-même.

2° *Progrès du saint amour dans la femme pécheresse.....*

Un amour pénitent croît de plus en plus ; et dans sa sainte ardeur il expie tout, il sacrifie

tout. Quand on est sincèrement touché, tout devient matière de pénitence; tout est holocauste : l'esprit, le cœur, les yeux, les mains, la bouche, les pieds, les cheveux et les parfums... L'esprit de Madeleine ne voit que la grandeur des fautes commises; le cœur sent une douleur qui va au-delà de tout ce qu'on peut exprimer; les yeux s'inondent de larmes; les mains toucheront à terre pour soutenir un corps prosterné; la bouche pousse mille gémissemens et imprime de saints baisers. Les pieds de la pécheresse la porteront par-tout où sera le Sauveur propice et miséricordieux. Les cheveux de Madeleine essuieront les pieds de Jésus; et ses parfums les embaumeront.

Me serait-il permis d'approfondir davantage ces détails? Tout ce qui avait servi aux désordres et au luxe de la pécheresse, elle en fait l'instrument et l'objet de sa pénitence. Que de larmes elle avait jadis répandues par une sensibilité profane, par dépit, dans l'ivresse de la volupté, ou dans celle de la vengeance! Maintenant l'eau de ses pleurs coule saintement sur son visage et lave ses péchés. Elle en arrose les pieds de Jésus : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus.*

Ses cheveux avaient été autrefois l'objet de ses affections les plus sensibles et les plus puériles. C'était une vaine parure qui captivait des

amateurs insensés. Présentement la pécheresse les dénoue, les mêle, les confond et en essuie les pieds de J.-C. Oh! combien elle s'afflige d'avoir ainsi abusé des créatures plutôt que d'en avoir rapporté l'hommage au Créateur!

Attachée et collée aux pieds de Jésus, la pécheresse les baise et répand sur eux des parfums. Que de fautes expiées en ce moment! La bouche de cette femme se purifie; et l'attouchement du corps sacré de Jésus devient le remède à ses désordres, et éteint en elle toute flamme impure et criminelle.

Mes frères, nous sommes bien coupables; mais je crains que notre repentir ne soit bien imparfait. Tous nos membres sont-ils devenus, *selon* le langage de l'Apôtre, des armes *de la* justice (*Rom.* VI, 13)? Nos yeux se tournent-ils sans cesse vers le Seigneur (*Ps.* XXIV, 15)? Nos oreilles s'ouvrent-elles au chant des hymnes sacrées? Nos larmes coulent-elles avec abondance? Nos mains répandent-elles des aumônes qui rachètent nos péchés? Nos pieds nous transportent-ils souvent à la maison du Seigneur? *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus.* (Ps. CXXI.) Notre esprit aime-t-il à méditer la loi du Seigneur? Notre cœur s'anime-t-il? s'échauffe-t-il de plus en plus à son service? Jeûnons-nous? Cherchons-nous tou-

tes les occasions possibles de nous mortifier? Chrétiens! il ne suffit pas de se dire pénitent : il faut l'être.

3° Édifions-nous du *couronnement* de ce saint amour qui embrase Madeleine.

Le moment est venu où elle va recueillir les fruits de son repentir et de sa conversion. Simon se récrie à sa vue, et se scandalise de ce que Jésus la souffre à ses pieds. Le monde est téméraire et injuste dans ses jugemens. Le monde n'excuse rien et pardonne encore moins. Mais Jésus dont les entrailles sont de bonté et de miséricorde (*Luc.* 1, 78), reprend en détail ce que venait de faire cette femme pénitente et convertie : il la loue, il l'approuve, il la préfère aux faux justes; puis il prononce sur elle cette sentence de grâce, si consolante à entendre : Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* (VII, 47.) Que de sentimens vifs et tendres s'étaient en effet succédés en elle! Elle n'avait rien dit : mais que pouvait-elle faire davantage? *Beaucoup de péchés lui sont remis :* voilà un cœur bien soulagé; voilà une consolation sensible qu'elle éprouve. — *Parce qu'elle a beaucoup aimé.* Dieu est le Dieu du cœur : on n'a rien fait, si on ne l'ai-

me; mais on fait beaucoup, si on l'aime beaucoup. *Dilexit multum.*

Jésus ajoute : Allez en paix, et ne péchez plus. La paix ! Oui, toutes les inquiétudes sont dissipées et les craintes bannies ; les agitations ont cessé : *In pace.* O Dieu ! cette sainte convertie consentirait-elle jamais à perdre la paix, après avoir eu une grâce si entière et tellement signalée? Elle a beaucoup aimé : elle veut aimer encore davantage. Elle ne connaît aucune réserve dans la mesure de son amour et n'admet aucun partage. Dieu seul peut lui suffire : elle ne vit et ne respire que pour lui. Elle ne cesse de marcher ainsi dans les voies du salut et de la perfection, jusqu'à ce qu'elle ait atteint la mesure de l'âge parfait.

Chrétiens ! notre conversion se consomme-t-elle de la sorte? Le pardon que le prêtre nous accorde est il bien pour nous la récompense du saint amour? Cet amour croît-il toujours? Se prouve-t-il par les œuvres?

Pour imiter la persévérance de Madeleine, recourons à son intercession, et conjurons le Seigneur de nous établir dans les dispositions qu'il nous demande lui-même.

DIX-HUITIÈME DISCOURS.

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Qui ex Deo est, verba Dei audit.

Celui qui est de Dieu, entend les paroles de Dieu. (*S. Jean*, c. VIII.)

Dans l'Évangile, mes très chers frères, la parole de Dieu est comparée à une semence. Une partie de la semence tombe dans un chemin battu par les passans : elle est foulée aux pieds. Une partie au milieu des pierres; elle n'avait point de profondeur : elle sèche aussitôt. Une autre partie tombe dans les épines : elle est étouffée. Quelques grains sont confiés à une terre bien préparée et rapportent au centuple. (*Luc.* VIII.) Vous connaissez l'explication des différentes parties de cette parabole. Hélas! nous perdons presque notre temps à vouloir instruire les esprits légers et superficiels, *secus viam;* les cœurs durs et insensibles, *petrosa;* les malheureux esclaves de l'ambition, des richesses et de la volupté...

Simul exortæ spinæ... Pour entendre les paroles de Dieu, il faut être de Dieu : *Qui ex Deo est, verba Dei audit.*

Voulez-vous, chrétiens, ne pas ressembler à ceux dont Isaïe a dit ainsi que le Psalmiste : Ils ont des oreilles, et ils n'entendent point? (*Ps.* CXIII.) Voulez-vous ne point ressembler à ces Juifs, témoins ennemis, que les Écritures condamnent, et qui n'y voient pas leur condamnation parce qu'ils ont un voile épais étendu sur leur cœur? *Velamen positum est super cor eorum.* (2 Cor. III.) Ecoutez et apprenez quels sont vos devoirs à l'égard de la parole de Dieu : il faut vous y préparer par le respect et la pureté des motifs, l'écouter avec attention et docilité, puis en profiter avec soin. *Qui ex Deo est, verba Dei audit.* Trois réflexions.

1° *Se préparer par un respect profond à la prédication qui va se faire.*

C'est la bouche du Seigneur qui s'ouvre pour nous instruire : *Os Domini locutum est.* (Isaï. 1, 20.) C'est le code de ses lois; c'est son testament; c'est la parole non des hommes, mais de Dieu. *Qui vous écoute, m'écoute : Qui vos audit, me audit...* (Luc. x, 16.) Ah! faites disparaître l'homme; voyez et révérez J.-C. dans son ministre. La parole de Dieu, dit saint Augustin, est sainte, comme ses sacremens...

Pureté des motifs. Ceux-là n'ont pas des intentions pures, qui viennent par désœuvrement. Souvenez-vous de cette multitude insensée et presque stupide qui se trouve au Calvaire, qui regarde sans voir et qui écoute sans entendre : *Stabat populus spectans*. (Luc. XXIII, 35.) Ceux-là n'ont pas des intentions pures qui viennent par curiosité. Souvenez-vous de ce peuple vaniteux et léger, toujours avide de choses nouvelles et chez qui l'Évangile n'opéra pas de grands fruits; c'était le peuple d'Athènes. Ceux-là n'ont pas des intentions pures qui viennent par coutume et qui se familiarisent avec les vérités les plus saintes....

Venez, chrétiens, venez vous consoler... Venez, chrétiens, venez vous instruire...... Venez, chrétiens, venez vous édifier.....Venez, chrétiens, venez vous réformer.

SECOND DEVOIR. *Ecouter la parole de Dieu avec attention et docilité.*

Le prédicateur est dans la chaire évangélique : il commence... Elevez d'abord, mon cher frère, élevez votre cœur en haut, et dites : Parlez, ô mon Dieu, votre serviteur vous écoute. (1 *Reg*. III, 9.) Puis soyez recueilli et absorbé... Il s'agit ou de votre condamnation ou de votre salut. Il s'agit de vos intérêts les plus importans, de votre éternité. Ce sont des moyens de

grâces qu'on vous propose... Ce sont des armes qu'on va vous mettre entre les mains. L'homme de Dieu vous montre les illusions de votre esprit et la corruption intime de votre cœur.... Que votre attention soit alors réfléchie sur vous-même et non sur les autres. Mais il n'en est pas toujours ainsi : on cherche dans nos discours des traits épigrammatiques qui concernent les maris ou les épouses; on fait des applications téméraires et malignes; on voit dans ce miroir le prochain, et presque jamais soi.

Avec docilité... Elle est rare, cette docilité. L'un critique la prononciation et l'autre le geste. Beaucoup se récrient à l'exagération et au rigorisme. C'est, dit-on, troubler les consciences.... C'est un langage de prêtres. Mes frères, l'Evangile est plus sévère encore que les prêtres : la parole que nous vous annonçons n'est pas la nôtre : *Et sermonem quem audistis, non est meus.* (Joan. XIV, 24.) C'est un dépôt tout divin qui nous est confié, et que nous vous transmettons tel que nous l'avons reçu. Nos villes aujourd'hui sont singulièrement rétives à la parole de Dieu : autant d'hommes sur-tout, autant de docteurs. On s'y insurge contre le Seigneur dont on voudrait tempérer les dogmes, modifier les volontés, et auquel on donnerait volontiers des conseils. La foi s'affaiblit et s'éteint.....

Heureuses les campagnes simples, soumises et paisibles! Heureux les pasteurs vénérés et chéris qui les instruisent et les dirigent!

3° *Profiter de la parole de Dieu*. Il m'est pénible de vous le dire : Si la divine parole ne sert pas, elle nuit; si elle ne justifie, elle condamne : *Sermo meus judicabit in novissimo die*. (Joan. XII.) La reine du Midi vous jugera, elle qui était venue de si loin entendre la sagesse de Salomon : et il y a ici plus que Salomon. Les Ninivites, continue le saint Evangile, vous jugeront, eux qui ont fait pénitence à la prédication de Jonas : et il y a ici plus que Jonas, notre sacerdoce n'étant pas distinct de celui de J.-C. même. (*Matth.* XII, 42.) De quoi profiterez-vous, si vous ne profitez pas de la parole sainte?..... « Vos frères, répondait Abraham au mauvais riche, ont Moïse et les prophètes. (*Luc.* XVI, 29.) S'ils ne les écoutent pas, les morts ressusciteraient en vain. »

Péroraison. Depuis que la sainte carrière de la pénitence est ouverte, la divine parole retentit dans cette enceinte. Vous vous portez en foule pour nous entendre; mais voici une pensée qui nous accable de tristesse, ou tout au moins d'inquiétude. Chrétiens, serons-nous vos accusateurs et vos juges? Fau-

dra-t-il que nous vous accusions un jour de la stérilité de notre ministère?.... Dieu! détournez ce malheur.

Ecoutez ce beau passage de saint Augustin à son peuple : Nous ne vous demandons pas de dire : C'est bien; c'est très bien; c'est à merveille : *Pulchrè, benè, rectè*. J'ai donc mal parlé, si j'obtiens vos applaudissemens et vos éloges. Qui suis-je, pour me mettre à la place de mon Dieu? Il ne s'agit pas de moi, mais du divin maître. J'ai au contraire bien parlé (Grâces vous en soient rendues, ô Seigneur!) si vous vous en retournez, mes frères, les yeux baissés, l'esprit plein de la vérité que vous avez entendue, et le cœur contrit; si vous ne vous expliquez plus que par votre silence et vos larmes. Communiquez ensuite à vos familles les impressions salutaires que vous avez reçues, et montrez le fruit de la divine parole par vos œuvres.

DIX-NEUVIÈME DISCOURS.

POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO.

SUR LA PAIX DE L'AME.

Pax vobis.

La paix soit avec vous. (*S. Jean*, c. XX, v. 19.)

La paix, la douce et aimable paix, tel est le fruit d'une conversion entière, d'une justification véritable et d'une persévérance soutenue. Oui, J.-C. étant venu dans vos cœurs bien disposés à le recevoir, vous a dit : Je vous laisse ma paix ; je vous donne ma paix. (*Joan.* XIV, 27.) Ah ! qu'elle est différente de celle que vous avez peut-être autrefois cherchée dans le monde au sein du plaisir. La paix du monde est purement extérieure ; celle de J.-C. remplit le fond de l'ame et lui donne un sentiment délicieux. *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum*. (Philip. IV, 7.) La paix du monde est instable... Celle de J.-C., à moins que nous ne la rejetions nous-mêmes, ne passe pas plus que celui qui la donne.

Je viens vous développer aujourd'hui les effets et les consolations de cette paix chré-

tienne, paix ineffable que nous entretenons avec Dieu, avec nos semblables et avec nous-mêmes.

1° *Paix avec Dieu.* Etat du péché, état de révolte contre Dieu; guerre ouverte...... Le pécheur menacé de châtimens et prêt à tomber entre les mains d'une justice inexorable... Mais quelle révolution heureuse! Le cœur du pécheur est changé envers Dieu; le cœur de Dieu est changé envers le pécheur. D'éloignés que nous étions, nous nous rapprochons... *Vos qui eratis longè*... (Eph. II, 13.) D'ennemis nous devenons amis, de morts ressuscités... Nous ne sommes plus étrangers aux promesses ni à l'alliance... *Vos estis cives sanctorum et domestici Dei.* (19.) Muraille de séparation, renversez-vous. (14.) Qu'on donne à ce fils égaré un anneau précieux et une robe digne de sa naissance. (*Luc.* XV.) Quelle fête se célèbre dans le ciel! Que de douces et tendres caresses reçoit ce pécheur converti! Quelle divine adoption! Dieu mon père, et moi son enfant! Laissez-moi reposer sur cette consolante idée.... Mais qui est-ce qui opère cette réconciliation! Un Dieu qui se dévoue pour l'homme, le sang d'une grande victime... Deux figures de l'Ancien Testament vous feront sentir le prix de ce bienfait. Histoire du sang de l'agneau pascal et de l'extermination des premiers nés. Les mai-

sons empreintes du sang de l'agneau étaient seules épargnées.—Joseph se fait reconnaître de ses frères : détails. Il pleure sur chacun et embrasse chacun d'eux. (*Gen.* XLV.)

Vous êtes en paix avec Dieu : 2° *Vous l'êtes avec vos semblables*. Saint Léon disait avec éloquence : « Que les coupables se réjouis« sent d'être arrivés à ces jours où les prin« ces eux-mêmes relâchent quelque chose de « la sévérité des lois.... Traitons, continue« t-il, nos inférieurs avec bonté ; remettons « les peines. Qu'il n'y ait plus entre nous ni « ressentimens ni haines : *Aboleantur odia ;* « *deficiant simultates.* »

Chrétiens ! une même victime ! une même table ! Ayons donc un même esprit, un même cœur. Ce n'est pas tout de se pardonner les offenses mutuelles : il faut vivre dans une union parfaite. La charité, disent les saintes Écritures, est répandue dans nos cœurs (*Rom.* v, 5) : or la charité est en nous le principe d'une conduite pacifique. La politesse mondaine se borne à de vains dehors : l'homme du monde n'est qu'un visage.... Il en est autrement de la charité. Le chrétien, le vrai chrétien aime du fond de l'ame : il excuse, il supporte ; il amollirait les cœurs les plus durs. La grâce repose sur ses lèvres ; la sérénité dans son esprit, et la bonté dans son cœur. Tel fut ce fameux patriarche d'An-

tioche, cet homme incomparable en aménité, Mélèce, dont les mains, selon les auteurs du temps, étaient toujours prêtes à embrasser et à bénir. Tel s'est montré dans un siècle rapproché du nôtre, l'illustre François de Sales, qui aima Dieu, les hommes, et en fut aimé. *Dilectus Deo et hominibus.*

Laissez-moi, mes frères, laissez-moi continuer le portrait du chrétien pacifique et charitable. Il ne fait cas des richesses et des biens que pour les donner; il n'existe que pour les autres..... Le pauvre le bénit; la veuve a en lui un soutien; mille regrets lui survivent; on lui érige des monumens dans les cœurs; et les pleurs de tous font son oraison funèbre.

Vous me direz : Mais qui est-ce qui n'a pas des contradicteurs et des ennemis? Aussi l'Apôtre, en voulant que nous ayons la paix avec tous, ajoute : Si toutefois il est possible. *Si fieri potest, cum omnibus hominibus pacem habentes.* (Rom. XII, 18.) Soyons de bonne foi. N'est-il pas vrai que nous donnons presque toujours lieu nous-mêmes à l'injure et à l'inimitié? Hélas! nous sommes jusques au sein de la dévotion orgueilleux, exigeans, entêtés; et l'homme tire à lui le chrétien...

Je suppose cependant qu'il y ait des êtres assez dénaturés pour haïr le juste : lui ne les haït pas. Il rachète par la générosité des pro-

cédés et l'aménité des formes l'odieux d'une résistance juste et raisonnable. — J'ai fait votre portrait, chrétiens convertis, chrétiens absous et justifiés : j'ai dit ce que vous étiez. Parlons avec plus d'exactitude : j'ai dit ce que vous deviez être.

3° Jouissant d'une paix sincère et délicieuse avec Dieu, avec ses semblables, le nouvel enfant de la grâce ressent un calme inaltérable en lui-même.... Le trouble, les orages et les remords ne nous viennent que par les passions. Les passions tiennent à notre nature : elles sont un essor de l'ame, un élan ; comme des voiles, elles aident à la manœuvre... Ne cherchons pas à les éteindre : bornons-nous à les attempérer, à les diriger et à les régler. Si l'orage gronde avec furie, si les flots se soulèvent, si le gouvernail échappe, la frêle nacelle s'abyme. Naufrage de l'orgueil, de la colère et du libertinage... Mais dans le vrai chrétien, Dieu commande aux flots et à la mer; il en calme la fureur : *Et statuit procellam ejus in auram.* (Ps. CVI, 29.) Le corps obéit à l'ame, et l'ame à Dieu. Harmonie touchante et paix parfaite...

O Dieu! quel changement vous me faites éprouver! J'étais à moi-même une terre aride et déserte : *Factus sum mihimet regio egestatis.* (Sanct. Aug. lib. Confess.) Mes pas devenaient autant d'égaremens. Le trou-

ble m'agitait; l'ennui m'accablait; la vie m'était à charge; le sommeil fuyait loin de mes yeux........ Et maintenant, ô Dieu! nous auriez-vous trompés? La peine n'est qu'à l'entrée, et le plaisir le plus pur m'attendait sur la route qui ramène à vous. Et en effet, chrétiens, quelle simplicité de cœur dans le juste! Quelle égalité d'esprit! Quelle résignation tranquille! Quelle extinction de lui-même! Quel abandon à Dieu! Quelle vie en *Dieu*! Quelle plénitude de consolations! Vous parlerai-je de l'onde limpide qui réfléchit votre image, d'un ciel pur et sans nuages?...Comparaisons imparfaites! Faibles figures! C'est une solennité qu'une bonne conscience; c'est un festin non interrompu (*Prov.* xv, 15); c'est une veille qui ressemble au lendemain. Chrétiens! si vous jouissez de ce bonheur, sachez l'apprécier et en prolonger la jouissance.

Mais j'entends encore une voix qui s'élève et qui me dit : Il y a de l'exagération dans vos discours. Quelque vertueux qu'on puisse être, mille dégoûts accablent; et que d'injustices criantes n'a-t-on pas à endurer? Je vous réponds que ce ne sont pas là des tourmens comme ceux du crime, mais des épreuves; que les attraits sensibles ne décident de rien; que le fond de l'ame n'est point atteint par l'ingratitude et la dureté de nos sembla-

bles. Je vous réponds qu'une conscience pure et irréprochable a des indemnités que vous ne connaissez pas, parce que vous ne voulez point les connaître ; que Dieu y habite en paix : *Factus est in pace locus ejus* (Ps. LXXV); qu'il s'y assied comme sur un trône, et qu'il étend sur nous un sceptre de douceur et de bonté : *Sedebit Dominus rex in æternum.* (Ps. XXVIII, 10.)

S'il y en avait parmi vous qui fussent encore engagés dans les liens odieux de l'iniquité, qu'il me soit permis de leur reprocher de ne pas s'aimer assez eux-mêmes. Pécheurs, rentrez en grâce avec Dieu, avec vos semblables et avec vos propres consciences : la paix et la joie que vous éprouverez feront que bientôt vous ne pourrez plus suffire à exprimer vos transports et votre reconnaissance.

VINGTIÈME DISCOURS.

POUR LE SECOND DIMANCHE APRÈS PAQUES.

ÉVANGILE DU BON PASTEUR.

Ego sum Pastor bonus.

Je suis le bon Pasteur. (*S. Jean*, c. x, v. 11.)

La bonté de Dieu qui cherche le pécheur, la bonté de Dieu qui le ramène, c'est l'explication naturelle de cet évangile. C'est un sujet digne de votre attention et de votre plus tendre intérêt.

Que de brebis perdues de la maison d'Israël parmi ceux qui m'écoutent! Nos passions nous fascinent et nous égarent. Comme cet enfant prodigue et insensé qui quitte la maison paternelle, on se croit libre parce qu'on fuit ses devoirs; on croit jouir parce qu'on s'étourdit et qu'on est ivre. Au milieu de ces illusions, Dieu touché de pitié nous cherche lui-même et nous reconduit au bercail.

Il nous cherche : et comment? Par les principes qui sont en nous; par les inspirations

intérieures que sa grâce daigne y joindre; par des remords cuisans qui nous rappellent à l'état dont nous sommes déchus.

Ire PARTIE. *Bons principes*. Une mère vertueuse et chrétienne avait formé notre enfance.... Nous portions alors le joug du Seigneur avec consolation et avec joie : nos années d'innocence furent nos plus heureuses années. Nous nous en souvenons encore.

D'ailleurs nous ne pouvons nous dissimuler que nous faisons ici-bas un passage rapide.... Voici les réflexions qui de temps à autre se présentent à nous, et qui sont une suite heureuse des premières impressions reçues : Où irai-je et que deviendrai-je?

Le livre de l'Evangile qu'on m'a mis entre les mains dès mes plus tendres années est vraiment admirable... Cet établissement victorieux du Christianisme, sa permanence à travers les débris et les révolutions de tous les systêmes et de tous les empires...... Ces preuves sont convaincantes. Je ne puis y opposer que des doutes. Si j'eusse toujours bien vécu, je n'aurais pas douté....

Je jette les yeux autour de moi. Quelles sont les meilleures mères et les meilleures épouses? Ce sont les mères vertueuses et chrétiennes... Quels sont les consolateurs et les amis des pauvres, des infortunés et des ma-

lades? Les hommes vertueux et chrétiens. Cette religion se rallie donc à tout ce qui est grand, tout ce qui est droit et à tous les genres d'utilité publique : et j'ai pu l'abandonner!

Voilà l'enchaînement des principes qui ont réagi en nous. *In se autem reversus*... (Luc. xv, 17.) On pense à revenir à ses devoirs : mais on voudrait qu'il n'en coûtât rien. On voudrait donner sa vie à ses affaires et à ses plaisirs, ses dernières heures et sa mort au Christianisme. On hésite, on se trouble : c'est un commencement de grâce.

Apprenons de là, parens et pasteurs, combien il est essentiel d'inculquer de bons principes. La semence levera ; les égaremens cesseront; les lumières prendront le dessus.... Parens et pasteurs, c'est sur-tout aujourd'hui qu'il faut donner une instruction solide et profonde. Recommandons les pratiques et plus encore les devoirs. Frappons les imaginations; et sur-tout éclairons les esprits en échauffant les cœurs. Jean était une lumière ardente et luisante : *Lucerna ardens et lucens*. (Joan. v, 35.)

2° *Les inspirations*. Dieu se tient à la porte, et daigne faire entendre sa voix au pécheur qui s'éloigne de lui : *Ego sto ad ostium et pulso*. (Apoc. III, 20.) Voici son langage : « Jérusalem, Jérusalem, convertissez-vous « au Seigneur votre Dieu. (*Eccli.* XVII.) Que

« de fois j'ai voulu rassembler vos enfans, « comme une poule réunit ses petits sous ses « ailes; et vous ne l'avez pas voulu. (*Matth.* « XXIII, 37, 38.) O mon peuple! ne vous « avais-je pas tiré de la terre d'Egypte? Ne « vous avais-je pas donné la manne? Qu'ai-je « dû faire de plus à ma vigne? (*Isaï.* v, 4.) « Un époux ne rappelle point une épouse in- « fidèle : et moi je vous rappelle; revenez. « (*Jerem.* III, 12.) Une mère n'oublie point « le fruit de ses entrailles : je vous oublierai « encore moins... (*Isaï.* XLIX, 15.) Venez, « vous, ô vous qui ployez sous le faix de vos « iniquités et qui êtes dans la peine; je vous « soulagerai. (*Matth.* XI, 28.) — Je n'ose! « Il fallait ne pas oser être coupable. Je ne « puis! Vous pouvez tout avec moi. Si vous « saviez les consolations qui vous attendent! « *Si scires donum Dei!* » (Joan. IV, 10.)

Chrétiens! vous disputerez-vous long-temps à la vertu? Méditez cet oracle de l'Esprit Saint: Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. (*Ps.* XCIV.) La plus terrible calamité, c'est l'abandon de Dieu et son silence: ne l'y forcez pas: *Deus meus, ne sileas, ne discesseris à me.* (Ps. XXVII.)

3° *Les remords.* Le crime promet et présente des fleurs. Que de cruelles épines! Le crime, liqueur enchanteresse suivie d'un affreux déboire. Le crime, source d'agitations,

d'anxiétés et d'angoisses. Le crime, fardeau d'opprobre. Ecoutez le prodigue : il pense aux mercenaires qui sont dans la maison de son père ; il s'indigne de rivaliser avec des pourceaux... (*Luc.* xv.) Il projette d'échapper à sa honte : *Surgam.* (*Ibid.*, 18.) Heureux déchirement ! Les remords sont un bienfait.

Chrétiens ! depuis plusieurs années des cris aigus sifflent dans vos ames.... Une mère de douleur, Rébecca se plaignait de ce que ses deux fils se choquaient dans son sein...(*Gen.* xxv, 22.) Y aurait-il deux hommes en vous? Mettez fin à cette guerre intestine. Que la paix, l'aimable paix soit tout à vous ; ce qui arrivera, si vous ne résistez pas plus longtemps aux poursuites de votre Dieu qui vous cherche par les bons principes qu'il a mis en vous, par ses inspirations et vos remords.

IIe PARTIE. Arrêtons-nous à la comparaison qui fait le sujet de l'Evangile de ce jour et qui est si touchante. Plus la brebis égarée s'éloigne, plus elle se meurtrit et s'épuise ; bientôt elle ne sait plus où se cacher, ni où fuir ; elle craint le loup, la nuit.... Le pasteur qui s'occupait d'elle, qui soupirait après elle, apparaît tout-à-coup ; il la ramène ; et comment ? 1° Il la prévient avec bonté. 2° Il s'en charge avec tendresse. 3° Il la reporte triomphant et avec joie.

1° Il la prévient avec bonté. Point d'emportement, ni de plaintes. Ne croyez pas qu'il l'injurie, ou qu'il la frappe : il compatit à ses maux ; il voudrait soulager à la fois toutes ses douleurs. Souvenez-vous de ce père de l'enfant prodigue qui court au-devant de son fils, et ne se rappelle que sa tendresse. Souvenez-vous de cet apôtre âgé qui se met en route pour atteindre un jeune homme coupable, et qui lui crie : O mon fils, pourquoi me fuyez-vous ? Pourquoi fuyez-vous votre père ? Je satisferai pour vous...Laissons toute parabole, laissons tout exemple pour ne penser qu'à cet adorable Sauveur qui attire à lui un voleur mourant à ses côtés, qui parle au cœur d'une femme trop connue par ses déréglemens, qui pardonne à la femme adultère et semble leur épargner à tous le souvenir de leur vie passée. Quelle bonté fut plus prévenante !

Parens, instituteurs, maîtres de maison, époux et épouses, n'exaspérez point ceux qui dépendent de vous...(*Eph.* VI, 4.) Est-ce ainsi qu'on les ramène ? Est-ce en offrant l'image dégoûtante de la colère et de la fureur ? Est-ce en faisant connaître l'oppression et l'esclavage ? Le cœur ne reçoit de lois que de lui-même : gagnez le cœur. Pour faire aimer la vertu, rendez-vous aimable. Le charitable Samaritain répand sur les plaies du malade

qui s'offre à sa vue l'huile et le vin, l'huile pour adoucir, et le vin pour fortifier : *Infundens oleum et vinum.* (Luc. x, 34.)

2° Le bon pasteur dans un saint transport prend la brebis sur ses épaules, pour qu'elle ne se dérobe plus à son amour, pour qu'elle ne redoute pas les fatigues et les incommodités du chemin. Chrétiens! dans le retour à la vertu, il y a des combats : Dieu vous fera vaincre et triompher. Il y a des dégoûts et des peines : Dieu les supportera avec vous. Il était avec Joseph dans la prison, avec Azarias au milieu de la fournaise, avec Daniel dans la fosse aux lions : *Non ego autem, sed gratia Dei mecum.* (1 Cor. xv, 10.) Qui que nous soyons, imitons le bon pasteur. Que notre zèle soit charité et tendresse. Pleurons sur le pécheur; pleurons sur l'infidèle, sur notre ennemi..... Pleurons pour lui, et peut-être un jour pleurerons-nous avec lui. Notre force est dans nos prières et dans nos larmes. Plus cet homme est pécheur, plus il faut compatir aux maladies de son ame et la soulager du poids de ses fautes.

3° Enfin prévenue avec bonté, portée avec tendresse, la brebis fugitive est rendue au bercail. On a laissé pour elle les quatre-vingt-dix-neuf autres.... On veut que les parens et amis fassent éclater leur alégresse. C'est une plus grande joie parmi les Anges pour un pé-

cheur qui revient à Dieu que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent. Une mère qui a vu son fils toucher aux portes de la mort, ce fils lui est plus cher depuis qu'elle l'a comme arraché au tombeau... Je trouve dans ceux qui reviennent de leurs longs égaremens plus d'humilité, plus de charité, un accroissement de zèle. Les Saints font les solennités de la terre; et vous, pécheurs, vous pouvez être les solennités du ciel. Laissez-vous chercher, laissez-vous trouver par le pasteur de nos ames, celui qui se dit le bon pasteur par excellence. Aimez à recevoir dès à présent les gages de sa miséricorde pour ne pas éprouver à jamais les châtimens de sa justice.

VINGT-UNIÈME DISCOURS.

SUR LE MONDE.

Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt.

N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. (1 *Joan.* c. II.)

O déplorable aveuglement! Ici-bas on ne cherche qu'à plaire au monde; on ne vit que pour le monde; on ne saurait se passer du

monde. Et cependant la doctrine évangélique n'a que des anathêmes pour le siècle et pour l'esprit qui y domine... « Je ne prie pas pour « le monde... Le monde, ô mon Dieu, ne « vous a pas connu. (*Joan.* XVII.) Ne vous « attachez point au monde... (1 *Joan.* II.) « L'amitié du monde est ennemie de Dieu : « *Amicitia hujus mundi inimica est Dei.* » (Jac. IV, 4.) Pesons en particulier ce texte de l'apôtre saint Jean : *Mundus totus in maligno positus est.* Le monde est tout entier dans le mal. (1 *Joan.* V, 19.) Nous ne saurions, mes frères, avoir trop de défiance ni trop d'éloignement pour le monde... Pourquoi? Parce que le monde en général est un théâtre de fausseté; parce qu'il est le séjour de l'intérêt et celui de l'orgueil.

Ire Réflexion. Que d'erreurs et quelle fausseté répandues dans les jugemens et les maximes du monde ! Il ne fait cas que de ce qui est extérieur et vain; il n'aime que ce qu'il faut haïr; il n'évite que ce qu'il faut rechercher.

Le monde est encore trompeur, parce qu'il est caduc et périssable. Comme la fumée s'évapore, comme un songe s'évanouit, ainsi passe le monde et la figure du monde. *Præterit enim figura hujus mundi.* (1 Cor. VII, 31.) Pourrions-nous donc nous y attacher?

Mais sur-tout quel défaut absolu de sincérité dans le monde, dans ses procédés et son langage! Et c'est là que je veux en venir.

On vous prévient, on vous accueille dans le monde, lorsque vous pouvez contribuer à son plaisir, ou lorsqu'on a besoin de vous. On vous y accable d'éloges en face, et souvent l'on vous déchire par derrière. On vous sourit et l'on vous caresse plus que jamais, lorsqu'on veut vous perdre. On se ruine en vœux et en promesses, sur-tout lorsqu'on ne veut rien faire pour vous.—Cessez de m'affirmer avec tant de force ce que vous me dites; ne le jurez point, je vous prie; ne mettez point en avant votre parole d'honneur si fréquemment donnée : je vous croirais peut-être encore moins. Les protestations et les complimens sont une monnaie très accréditée dans le monde. Les insensés se jettent dessus et s'en paient : je voudrais des effets et des œuvres.

Réduisez de beaucoup le langage du monde. On n'est désolé ni désespéré de rien; on n'est réjoui et enchanté de rien, à moins que cela ne nous touche personnellement. Ce que vous entendez dans le monde, ce sont de vains mots et des phrases insignifiantes qui s'apprennent avec facilité et se répètent avec une insipide routine... Si vous êtes prudent et sage, ayez confiance en Dieu qui ne trompe

point et qui ne vous échappe point ; n'ayez jamais confiance au monde puisqu'il est la fausseté même. *Bonum est confidere in Domino quàm confidere in homine.* (Ps. CXVII, 8.)

Je ne voudrais cependant pas qu'il y eût de l'excès dans ma doctrine. Honneur aux ames droites et sincères ! Honneur aux hommes délicats et désintéressés ! Honneur aux personnes douces et humbles ! Il en est, et il y en aura dans toute la suite des siècles. Quand je parle du monde, je parle de cette généralité, de cette multitude qui se rend étrangère aux considérations de la Foi et qui est presque uniquement touchée des biens présens.

IIe Réflexion. A la fausseté le monde joint *l'intérêt.* J'entends par ce mot un amour désordonné pour ce signe représentatif qu'on nomme or ou richesses.

Oui, l'intérêt est une passion qui dévore le monde. L'or y est une divinité devant qui l'on se prosterne, et à laquelle on rend les hommages les plus fidèles et les plus assidus. On ne parle dans le monde que de l'or et du plaisir. On soupire après l'or avec une incroyable ardeur. On n'estime une personne, on ne la recherche qu'à proportion de son or. On ne croit un mariage avantageux que par l'or qu'il apporte. Bien placer ses enfans,

c'est leur procurer beaucoup d'or, qu'ils conviennent ou non à la place qu'ils occupent... Tout haut on fait sonner par engagement de naissance certaines maximes d'un honneur suranné; mais tout bas, quelle que soit l'illustration du rang, on préfère le profit, c'est-à-dire l'or. Par-tout on économise l'or, on entasse l'or; on a ses affections là où est son or. Qu'il arrive une révolution désastreuse dans un empire, chacun spécule sur les malheurs publics et particuliers; chacun court après les places d'un moment, parce qu'il court après l'or. On outrage par avidité pour l'or les sentimens de la nature et de la morale. Un père, un bienfaiteur et nos proches vivent trop long-temps; on voudrait qu'ils se hâtassent de nous laisser leur or. L'or efface tout; soyez couvert de fautes : il fait oublier votre inconduite et les scandales les plus graves; il fait pardonner les vices même les plus odieux. Dès que l'intérêt ou l'amour de l'or a parlé, les principes fléchissent : toute acquisition a lieu et tout remboursement s'effectue. Une probité sévère murmurerait en vain : l'or lui donne des chaînes; il fait notre conscience. Disons avec les auteurs profanes : *Auri sacra fames quid non mortalia cogis pectora?* (Virg.) Cette dégradation a été de tous les temps : aujourd'hui elle n'a plus de bornes. Chrétiens! qu'il est rare d'acquérir

et de posséder sans reproche ! Si j'osais, je m'écrierais qu'on a bu toute honte à cet égard et perdu toute pudeur. Si nos pères revenaient, ils nous accableraient d'un juste et profond mépris.

IIIe Réflexion. Parlerai-je d'une troisième plaie qui afflige plus universellement encore la société ? *L'orgueil.*

Je crois que de toutes les passions qui règnent dans le monde, c'est la plus exigeante et la plus active. Qui est-ce qui supporte le moindre mépris et qu'on donne aux autres la préférence la plus légère ? Mes frères, combien on se montre chatouilleux sur les prévenances et les égards ! et qu'il faut avoir de génie pour faire compatir tous les amours-propres ! Ici les dévots sont aussi déraisonnables que les mondains. Quelle démarcation poussée trop loin d'état à état, et de robe à robe ! Les sottises de vanité tiennent ; et c'est ce qu'il y a de plus impérissable au monde.

Qui est-ce qui ne veut pas avoir plus d'éducation qu'il n'en montre, et plus d'esprit que la Providence ne lui en a départi ? Qui est-ce qui ne cherche pas à plaire, à se faire valoir et à dépasser les autres ? Les personnes qui ont le plus d'usage du monde, n'osent louer la jeunesse et la beauté de l'une devant la jeunesse et la beauté de l'autre ; elles

n'osent inviter ensemble deux orateurs ou deux poëtes. Que d'entraves la vanité nous donne! Et où s'arrête-t-elle donc? Qui est-ce qui consent à être oublié et effacé? Delà les misères de la jalousie et les animosités de la vengeance. Delà les tourmens continuels au milieu desquels on vit et l'on veut vivre. Ah! si nous faisions quelque chose pour acquérir l'humilité et l'abnégation chrétienne, nous ferions beaucoup pour notre repos et notre bonheur : mais quand il s'agit d'orgueil, qui est-ce qui n'est pas du monde? Le monde se retrouve jusque dans le sanctuaire.

Ce ne sont pas ici des vérités vagues et superficielles que j'annonce. Chrétiens! j'ai trahi vos secrets et révélé le fond de vos ames. Convenez de vos torts et de votre honte; puis conjurez le Seigneur de mettre en vous un esprit de sincérité et de droiture : *Spiritum rectum innova*. (*Ps*. L.) Conjurez-le aussi de vous détacher de ce qui passe, pour vous attacher à ce qui ne passe pas ; c'est dans le ciel qu'il faut placer une grande partie de ce que vous possédez ou de ce que vous avez acquis : *Thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo*... Enfin, puissent les montagnes de votre orgueil s'abaisser, selon le langage des livres saints! Puissent ensuite les humbles vallées de vos ames se remplir de bénédictions et de grâces! (*Luc*. III, 5.) Ainsi soit-il.

VINGT-DEUXIÈME DISCOURS.

SUR LA CONDUITE A TENIR DANS LE MONDE.

Hi de mundo non sunt. (Joan. c. XVII.)

Ceux-ci ne sont pas du monde. (*En S. Jean*, c. XVII.)

J'AI tâché, mes chers frères, de vous faire connaître le monde; je ne puis trop vous répéter que l'Evangile est peu favorable au monde; qu'il y a une opposition manifeste d'esprit, de conduite, de joie et de tristesse entre le vrai fidèle et le monde. S'attacher au siècle ou au monde, c'est éteindre la charité en soi : *Si quis diligit mundum, caritas Patris non est in eo.* (Joan. I, 2.) Et au contraire, se tenir en garde contre le monde et se préserver de sa corruption, c'est, aux yeux du Père céleste, la religion vraie et sans tache. (*Jac.* I, 27.) Aussi J.-C. priant pour ses disciples à l'heure de la cène, dit à son Père : Ceux-ci ne sont pas du monde. *Hi de mundo non sunt.* Apprenons delà, Chrétiens (et ce sont trois leçons utiles à retenir), apprenons 1° à ne pas compter sur le monde; 2° à ne pas nous mêler du monde ou des choses du monde

sans nécessité ; 3° à nous détacher du monde, et par suite à nous détacher de nous-mêmes. Voilà le partage de ce discours.

Ire Réflexion. *Ne pas compter sur le monde*. Ne vous ai-je pas dit qu'il était vain et trompeur ? L'homme du monde tout entier dans son masque... Protestations, offres de service, c'est un pur langage dont les sons se perdent dans les airs. Quel profit peut-on tirer de vous ? Voilà ce que le monde cherche : il spécule ; il vous marchandera sans cesse.

Tenez pour certain que dans la carrière de la société il y a peu d'hommes droits et généreux, peu d'ames profondément honnêtes et sensibles ; que l'intérêt, le plaisir et l'égoïsme sont en général les élémens de notre être ; qu'on ne peut presque rien asseoir sur la tendresse des proches, l'attachement constant et fidèle des amis, ni sur la reconnaissance de ceux que l'on a comblés de ses bienfaits. *Nolite confidere in principibus....... Vana salus hominis*. (Ps. CXVII, CXLV, LIX.) Il m'en coûte de poursuivre : mais en général erreur, illusion, chimère dans le monde et pour le monde que les sentimens, les vertus, les sermens, la religion et les devoirs : tout est manège ; tout se borne à des convenances purement extérieures ; et encore dis-

paraissent-elles dès que l'orage et la tempête éclatent contre vous. La charité seule forme les unions constantes. Attendez-vous de la part du monde, je le répète, à de vains complimens, des saluts insignifians, à des repas oiseux : mais des services gratuits, essentiels, coûteux et héroïques, qui entreprendra de vous les rendre? N'espérez rien que de Dieu et de ses serviteurs fidèles. Faites, croyez-moi, faites le bien pour le bien, pour l'auteur de tout bien; et c'est là ce qui s'appelle ne point prêter à usure.

II. Réflexion. *Ne pas se mêler du monde et de ce qui se passe dans le monde;* resserrer son cercle et se renfermer dans ses devoirs personnels : c'est beaucoup faire pour sa tranquillité et son bonheur. Le plus souvent nos inquiétudes et nos chagrins viennent de ce que nous sortons de la sphère de nos occupations ou de notre état, et de ce que nous nous ingérons dans ce qui concerne les autres. Evitez le point de contact. Qu'avez-vous besoin de vous choquer des ridicules de celui-ci, des défauts ou des vices de celui-là? Chacun répond pour soi, dit saint Paul, et l'esclave ne doit de compte qu'à son maître : *Domino suo stat aut cadit.* (Rom. xiv, 4.) Laissez le jugement à Dieu : réprimez une curiosité effrénée et une censure intempé-

rante. C'est une inquiétude blâmable de caractère qui vous y porte ; c'est une malignité naturelle ; c'est un orgueil intolérable.... Vrai zèle, selon saint Jacques. Ses marques. (*S. Jacq.* III.) Le zèle n'est point turbulence. Lorsque vous n'avez point d'engagement d'emploi, fermez, autant que vous le pourrez, les oreilles et les yeux ; veillez seulement sur vous et vos discours. Êtes-vous donc le redresseur de tous les torts ? Êtes-vous le moniteur et le réformateur universel? Où sont vos titres et vos pouvoirs? Prouvez votre mission. Rien n'est plus dangereux que de mécontenter sans raison ses semblables. Les amitiés s'éteignent et les haines demeurent. La haine veille toujours pour nuire ; et l'amitié, ... elle s'endort.

Ce n'est pas assez de ne point compter sur le monde, de ne se mêler en rien du monde : il faut encore *se détacher et du monde et de soi-même*. IIIe Réflexion.

Notre amour-propre est incroyable. Avides de louanges et de crédit, de mouvement et d'influence, nous voulons occuper une place dans les esprits et dans les cœurs. Il faut à toute force que chacun tienne ses regards arrêtés sur nous et qu'il s'aperçoive que nous existons. Les personnes du sexe sur-tout craignent moins la haine que l'indifférence. Plu-

sieurs aiment mieux encore qu'on dise du mal d'elles que de n'en rien dire. Cependant l'oubli ou l'obscurité est l'état le plus désirable et le plus avantageux pour le salut. Aussi lisons-nous dans l'auteur de l'Imitation ces belles paroles : Aimez à être ignoré et compté pour rien : *Ama nesciri et pro nihilo reputari.* (Lib. I, c. II, 14.)

Évitons, mes frères, pour notre propre intérêt, évitons d'être remarqués et connus. Ne nous mettons point en avant et ne nous prodiguons jamais. Mieux vaut-il être recherché que rebuté; mieux vaut-il qu'on se plaigne de ne nous point voir que de nous voir trop souvent. Un homme qui ménage sa santé, sort de table avec appétit; quelquefois même, par esprit de régime, il se prive de temps à autre. De même passons quelquefois un temps considérable, parlant peu ou parlant avec une réserve extrême, nous dérobant au commerce de nos semblables et faisant en sorte qu'on ne se familiarise ni avec nous, ni avec nos discours. Disons-nous encore à nous-mêmes, que dans l'ordre de la conscience la responsabilité est à craindre, et qu'au lieu de nous exposer à des fautes, nous devons chercher les occasions de les diminuer. Plus ils seront faibles les liens qui nous tiennent au monde et à nous-mêmes, plus ils seront faciles à rompre au dernier jour.

Récapitulation. Reconnaître que nous n'avons pas su conduire la vie. Gémir de notre inexpérience et de nos travers. Nous retirer du monde le plus qu'il nous sera possible; ne compter que sur Dieu; ne chercher que Dieu et ne s'attacher qu'à Dieu.

VINGT-TROISIÈME DISCOURS,

OU INSTRUCTION FAMILIÈRE.

SUR L'ÉVANGILE DU 7e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

MAUVAIS FRUITS; BONS FRUITS.

Omnis arbor quæ non facit fructum bonum excidetur et in ignem mittetur.

Tout arbre qui ne porte point de bons fruits sera coupé et jeté au feu. (*En S. Matthieu*, c. VII, v. 19.)

Voici, mes très chers frères, une vérité importante et terrible que proclame l'Évangile de ce jour : il ne suffit donc pas de ne point faire de mauvais fruits; il faut encore en faire de bons. Le serviteur paresseux est appelé mauvais : *serve male et piger*. (Matth. XXV,

26.) On le jette dans les ténèbres extérieures. Oui, dit saint Bernard, la seule inutilité conduit à la damnation. Toute la vie chrétienne se résout en ces deux points : éviter le mal et faire le bien. *Declina a malo et fac bonum.* (Ps. XXXVI.) Pour nous rendre ces réflexions utiles, examinons sérieusement ici sous les yeux de Dieu, les mauvais fruits qu'il ne faut pas faire et les bons fruits que nous devons produire.

Ire PARTIE. *Mauvais fruits.* Nous sommes plus portés au mal qu'au bien. Quand on fait le mal, on se laisse aller. Quand on fait le bien, il faut remonter un torrent rapide. Aussi la multitude tombe-t-elle dans le mal : peu au contraire connaissent le bien ; très peu le pratiquent, et moins encore y persévèrent.

Le mal que nous devons éviter, est celui des pensées, des paroles, des actions et des omissions.

1° Pensées terrestres et profanes : *Cogitationes hominum quoniam vanæ sunt* (Ps. XCIII, 11) ; pensées de murmure et de défiance ; pensées ou désirs d'intempérance et de libertinage. Les pensées naissent du cœur.

2° Nous serons trouvés justes ou condamnables, selon nos paroles, dit le saint Évangile. (*Matth.* XII, 37.) Paroles surabondantes et légères ; paroles malignes et envenimées ; pa-

roles obscènes...... Qui est-ce qui ne pèche pas en paroles, demande saint Jacques? C'est une grande perfection, poursuit-il, de retenir sa langue comme avec un frein. (*Jac.* III.)

3° Que dirai-je de nos actions? La concupiscence, quand elle a conçu, passe à l'acte : elle enfante le péché. *Concupiscentia, cùm conceperit, parit peccatum.* (Jac. I, 15.) Triste et malheureux enchaînement des pensées, des paroles, et des actions! Fécondité funeste! convenons-en, mes très chers frères. Nos péchés ou mauvais fruits sont plus nombreux que les cheveux de notre tête. (*Ps.* LXVIII, 5.) Actions d'emportement, de colère, de vengeance, de gourmandise, de rapines ou d'injustices peut-être; actions déshonorantes dont il ne faut pas parler. Baissons la tête, mettons la bouche dans la poussière. (*Thren.* III, 29), et prions Dieu de nous pardonner.

4° Nos omissions enfin nous rendent coupables et nous préparent des châtimens. Celui qui n'a pas fait la volonté du maître sera frappé et puni. (*Luc.* XII, 47.) Chrétiens! que de prières omises! que de lois de l'Église violées! que d'inspirations perdues! que de résistances à la grâce! *Vos semper Spiritui sancto resistitis.* (Act. V, 51.) Je suis effrayé du compte que nous aurons à rendre. Je vous ai dit ce qu'il fallait éviter : voyons ce qu'il faut faire.

IIe PARTIE. *Bons fruits*. Les fruits à porter sont la pratique des devoirs généraux du christianisme, et l'accomplissement des devoirs d'état.

Devoirs généraux. Je toucherai brièvement ceux-ci : prière, amour de Dieu, conscience pure. — Prière tendre, fervente et persévérante. *Sine intermissione*. (1 Thess. v, 17.) Quel bonheur que celui de prier et de bien prier! C'est anticiper sur le ciel! Amour de Dieu, amour affermi, qui l'emporte sur toutes choses, qui nous embrase et qui finit par se convertir en délices, en transports. Conscience pure : plutôt mourir que pécher. Hélas! si l'on ouvre une fois la porte au vice, où s'arrêtera-t-on? La paix et la joie intérieure, voilà les fruits de la pureté de conscience. La tribulation et l'angoisse sont inséparables du mal qui souille nos ames. (*Rom*. II, 9, 10.)

Passons aux *devoirs d'état*. Que chacun, dit l'apôtre, reste dans son état et sa vocation, mais qu'il en remplisse les devoirs (1 *Cor*. VII) (2 *Tim*. IV, 5); sinon la société tomberait dans la confusion et l'anarchie; et toutes les classes viendraient à dégénérer. Parens et enfans, vous avez vos obligations... Personnes en place, personnes consacrées à l'instruction et au soulagement de vos semblables, quels exemples vous devez d'un zèle assidu, d'une douceur toujours renaissante,

et d'une grande sérenité d'ame au milieu des épreuves!... Vieillards de l'un et de l'autre sexe, prenez donc le chemin du ciel; ne vous plaignez que de vous-mêmes; soyez contens de tout et de tous; ranimez-vous pour servir Dieu, vous qui peut-être avez passé tant d'années sans le servir.

Que n'ajouterais-je point si je parcourais toutes les conditions, les âges et les sexes! L'omission des devoirs d'état est une prévarication grave qui frappe de stérilité les actions même les plus relevées aux yeux des hommes. Ces actions sont une illusion, et peut-être un orgueil splendide. Mais au contraire si, par un principe d'exactitude et de conscience, vous vous livrez aux détails les plus minutieux, et pour parler le sot langage des hommes, les plus ignobles de votre profession, vous les anoblissez, parce que la religion les consacre.

RÉCAPITULATION. Concluons, mes frères, et formons ici des résolutions saintes. Ah! ne faisons pas de mauvais fruits par pensées, paroles, actions et omissions. Faisons de bons fruits en vaquant à nos devoirs généraux et particuliers : nous présenterons alors à notre Dieu des gerbes abondantes, lui faisant hommage de ses dons : *Portantes manipulos suos.* Je vais finir par où j'ai commencé : si nous

sommes un chaume stérile et un épi rouillé, on nous jettera dehors ; puis nous serons livrés à un feu dévorant et destructeur. Que la grâce du Seigneur nous en préserve.

VINGT-QUATRIÈME DISCOURS.

POUR LE HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

AVANTAGES DES ŒUVRES DE MISÉRICORDE.

Facite vobis amicos de mammonâ iniquitatis, ut cùm defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula.

Employez les richesses, source d'injustices, à vous faire des amis, afin que lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. (*S. Luc*, c. XVI, v. 9.)

Si nous interrogeons la voix de la nature et de la raison, nous sommes enfans d'une même famille, membres d'un même corps, et sujets d'un même État...... Si nous interrogeons la voix de la Religion, nos idées s'élèvent encore et s'agrandissent...... Même image de Dieu,

même rachat en nous; même inhabitation de l'Esprit divin. Oh! qu'elle doit être grande notre bienveillance mutuelle! Qu'elle doit être profonde notre vénération pour chacun de nos semblables! C'est pour en serrer plus étroitement les liens, c'est pour nous mettre dans une dépendance réciproque, que le Seigneur a voulu qu'il y eût parmi nous une disproportion d'âge et de talens, de conditions et d'avantages. Et quels motifs le divin Évangile ne nous fournit-il pas pour que nous élevions à nous, ceux que les circonstances placent au-dessous, pour que nous les comblions de bienfaits, et que nous les soulagions du poids accablant de l'indigence, s'ils ont le malheur de le porter? Faire du bien, dit la sainte Écriture, c'est se rendre conforme à Dieu; c'est obliger J.-C. dans la personne des infortunés et des pauvres; c'est expier ses fautes; et c'est enfin acquérir d'innombrables mérites : quatre avantages précieux dans l'ordre du salut que je vais vous développer.

1° La perfection que nous chérissons davantage en Dieu, c'est sa bonté. Nous ne pouvons même le nommer, cet Être adorable, que nous ne l'appelions bon par excellence. Ce mot seul porte la joie et la consolation dans nos ames. Nous tenons de cette incroyable bonté, de cette infinie libéralité, tout ce

que nous avons et tout ce que nous sommes. Bienfaits naturels et surnaturels.... Voulons-nous nous acquitter envers Dieu et lui témoigner combien sa bonté nous est chère? Imitons-le dans la qualité qui lui est la plus propre et dont il se plaît à recevoir le plus de gloire. Il n'y a rien, dit un Père de l'Église (saint Grégoire de Nazianze), en quoi les hommes approchent si près de Dieu, qu'en faisant à son exemple du bien aux autres hommes. Aussi lisons-nous dans le saint Évangile: Soyez bons, soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux et bon. *Estote benigni... Estote misericordes.* (Eph. IV, Luc. VI.) Il fait luire son soleil, il fait pleuvoir sur le champ du juste et de l'injuste..... Chaque jour, nous le prenons à témoin de cette conformité sainte : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons..... (*Matth.* VI, 12.)

Examinons ici si nous donnons avec empressement et profusion, ainsi que Dieu nous donne; si nous usons de ménagement et de douceur envers nos semblables; si nous leur remettons sans peine les torts qu'ils auraient à se reprocher envers nous....... Cet homme avec qui il me faut vivre, est, dites-vous, insupportable. Mon cher frère, Dieu vous supporte. Cette personne m'a grièvement offensé. Dites : Dieu me pardonne; et dès-lors je

remettrai aux autres toutes leurs offenses. Chrétiens, agir de la sorte, c'est imiter la bonté de Dieu; c'est se diviniser.

2° Je ne suis pas surpris, mes frères, que les anciens peuples aient eu si peu d'empressement pour pénétrer dans les prisons et les hôpitaux, pour respirer l'air infect qu'exhalent les pauvres et les malades, pour adoucir de longues douleurs... Ils ne savaient pas ce que nous savons. Et que savons-nous, donc, mes frères? Que le pauvre et l'infortuné tient à nos yeux la place de J.-C.; qu'il est un autre J.-C. lui-même. Pour deux raisons.

1re *Raison*. Parce que l'Homme-Dieu étant riche, s'est fait pauvre pour l'amour de nous. (2 *Cor*. VIII, 9.) Dès-lors les pauvres par une adoption particulière sont sa famille propre. Il a vécu de charités, l'Homme-Dieu; il s'est rendu l'homme de douleurs.... O vous, que le chagrin et l'infortune poursuivent, vous accomplissez ce qui manque aux souffrances du divin Maître..... (*Coloss*. I, 24.) Il vous fait place sur sa croix; vous en aurez une au ciel..... Osez-vous bien murmurer, ingrats? Vous êtes, dans le langage de la religion, les vrais grands et les vrais riches..... Vous êtes au poste d'honneur et de gloire.

2e *Raison*. Les pauvres, les malades ont souvent moins de corruption et d'orgueil. Ils

invoquent Dieu davantage; ils cherchent en lui les biens qu'on leur refuse ici-bas. Dès-lors J.-C. se plaît mieux et habite de préférence dans leurs ames. Je les vois plus empourprés de son sang, plus enrichis de ses grâces, plus investis de son amour et de ses miséricordes : ils rappellent et représentent donc mieux que moi le Sauveur adorable.

Oh! que j'aime la doctrine des livres saints à ce sujet! « Celui qui vous reçoit, me re- « çoit... Celui qui vous méprise, me mépri- « se... » (*Marc.* IX, 36.) Si vous donnez un verre d'eau à un pauvre, c'est à moi que vous l'offrez, et vous ne perdrez pas votre récompense. (*Matth.* X, 42.) Ecoutez ce qui se passera à la manifestation dernière : « Venez, « les bénis de mon Père, dira J.-C. aux élus: « j'avais faim, et vous m'avez donné à man- « ger; j'avais soif, et vous m'avez apporté à « boire; j'étais nu, et vous m'avez habillé. » Chacun de se récrier aussitôt : Hé! Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu dans ce triste état? J.-C. reprend alors : Tout ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. La même scène se répète en sens inverse à la grande confusion des réprouvés.

Saint Martin trouve un pauvre transi de froid aux portes d'Amiens. Il tranche militairement avec son glaive le manteau dont il

était couvert et en donne la moitié à ce pauvre. La nuit suivante J.-C., environné de la cour céleste, apparaît à Martin avec cette portion de manteau, disant aux saints et aux anges : Martin encore catéchumène m'a revêtu de cet habit : *Hac me veste contexit.....* (Sulp. Sev.) Si J.-C apparaissait sur la terre, vous inonderiez ses pieds de vos larmes ; vous baiseriez les traces de ses pas. Chrétiens! J.-C. est dans les hôpitaux, dans les plus humbles cabanes... Il est dans ce petit enfant, ce pauvre... Il est dans la veuve, dans l'orphelin, dans l'infortuné, le malade et dans quiconque souffre. Ouvrez les yeux de votre foi...

3e *Avantage*. L'aumôme expie les péchés. « Ceux qui font miséricorde, obtiendront « miséricorde. » (*Matth.* v, 7.) « Si vous « ne détournez point vos yeux du pauvre, ah ! « Dieu ne détournera point les siens de des- « sus vous. » (*Tob.* IV, 7.) Autres passages : « Comme l'eau, disait le sage, éteint le feu « le plus embrasé, ainsi l'aumône oppose sa « force à la malignité de nos péchés. » (*Eccli.* III, 33.) « Oui, une charité tendre et active « couvre la multitude de nos péchés. » (*Jac.* v, 20.) Daniel disait à Nabuchodonosor : « Prince, croyez-moi, rachetez vos péchés par d'abondantes aumônes. » (*Dan.* IV, 24.) Lorsque le saint homme Tobie faisait ses adieux à son

fils, il lui tenait ce langage : Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez de ce peu avec plaisir :... car l'aumône est le sujet d'une grande confiance devant Dieu. (*Tob.* IV.) Enfin saint Jérôme assure que l'homme généreux envers les pauvres ne fera jamais une mauvaise fin.

Mes frères, je suis véritablement effrayé, quand je pense au poids et à la surcharge de nos iniquités journalières... Comment satisfaire? Nos occupations nous absorbent.... Nous ne pouvons nous relever au milieu des nuits et rester de longues heures en prière... Nous ne pouvons pratiquer des mortifications pénibles... Ah! chrétiens! nous n'avons ni santé, ni temps! Nous avons un cœur.... Aimons ; plaignons ; consolons ; soulageons... Pas un quart d'heure où nous ne puissions beaucoup expier, beaucoup racheter par l'exercice des œuvres de miséricorde.

4° Enfin nous acquérons de grands mérites. Qu'il est agréable au Seigneur, disons-nous à Vêpres (*Ps.* CXI, 5), celui qui fait des dons et des libéralités aux pauvres ! *Jucundus homo qui miseretur et commodat !* Sa justice et le mérite de ses bonnes œuvres demeurent éternellement. On vous a répété cent fois ce que disait J.-C., qu'il ne faut pas amasser des biens qui soient rongés par la

rouille, que les vers consument, que les voleurs emportent; mais qu'il faut mettre nos trésors là où rien ne vieillit, rien ne se corrompt (*Matth.* VI, 19, 20); qu'il faut avec ce que nous possédons acheter de vrais amis qui nous reçoivent dans les tabernacles éternels. (*Luc.* XVI.) J.-C. continuait : Lorsque vous faites un festin, invitez les pauvres, les malades, ceux qui n'ont pas de quoi vous rendre; et Dieu vous rendra lui-même au jour de la résurrection des justes. (*Luc.* XIV, 14.) Les livres saints ajoutent que faire du bien, c'est prêter à Dieu à de gros intérêts; que, si nous cachons une aumône dans le sein du pauvre, cette aumône priera pour nous (*Eccli.* XXIX, 15) et fera tomber une rosée de bénédictions célestes.

Chrétiens! nous donnons un peu de terre; et l'on nous donne le ciel! Nous donnons le pain des hommes; et l'on nous rend le pain des anges! Nous donnons un verre d'eau froide; et l'on nous offre une source d'eaux vives (*Joan.* IV)! Nous donnons enfin ce que nous ne pouvons emporter; et l'on nous accorde ce que jamais l'on ne pourra nous ôter! Lorsque nous mourrons, ah! que nous désirerions avoir fait beaucoup de bien! Nous ne trouverons plus alors que nos prières et nos œuvres de miséricorde.

Vous parlez pour les riches, me dira-t-on :

quel bien voulez-vous que fasse un journalier, une pauvre ouvrière?... Vous vous trompez. Je parle pour tout le monde. Vous n'avez pas de bien! N'avez-vous pas des larmes et quelques sentimens de compassion dont vous puissiez disposer? Ecoutez : il y a les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle... Détails. Ecoutez encore : un pauvre trouve de plus pauvres que lui... Une veuve qui mendiait avait mis deux deniers dans le tronc du temple : elle parut aux yeux de J.-C. avoir donné beaucoup plus que les pharisiens avares. Ecoutez enfin : dans l'ordre des principes religieux, la carrière du bien et du mal à faire est immense. Nous sommes coupables de tout le mal que nous désirons commettre, mais que les murailles et d'autres obstacles empêchent... Nous sommes riches du bien que nous voudrions opérer si les moyens étaient en notre pouvoir. On peut s'approprier de la sorte la pureté des vierges, le zèle des apôtres, le courage des martyrs et la générosité sans bornes de ceux qui ont consacré leurs biens au soulagement de l'indigence.

Finissons. Nous tous, chrétiens, rendons-nous conformes à Dieu en faisant le plus de bien que nous pourrons... Servons J.-C. dans ceux qui souffrent ; réparons nos fautes, et accroissons nos mérites.

VINGT-CINQUIÈME DISCOURS.

POUR LE NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

SUR L'ABUS DES GRACES.

(PRONONCÉ EN 1805.)

Videns civitatem, flevit super illam.

Voyant la ville, il pleura sur elle. (*S. Luc*, c. XIX, ℣. 41.)

Jésus approchant de Jérusalem tourne des yeux pleins de tristesse vers cette cité ingrate et infidèle : il lui reproche d'avoir repoussé ses bienfaits ; il lui annonce les calamités qui la menacent ; il répand des larmes sur sa désolation dernière. Qui de nous, mes frères, ne serait ici saisi d'une terreur religieuse ? Qui ne s'appliquerait à soi-même les différens textes que nous lisons dans l'Evangile de ce jour ? « Ah ! si tu eusses connu le temps où je t'ai visitée ! Si tu eusses connu ce qui pouvait t'apporter la paix ! »

Mes frères, nous avons été plus encore que

Jérusalem comblés des miséricordes du Seigneur. Je laisse de côté les grâces générales de création, de conservation, de justification... J'omets les détails qui se rapportent à votre enfance et à votre jeunesse. Combien la voix de Dieu n'a-t-elle pas éclaté depuis peu d'années! Il nous a visités par la tribulation ; puis prenant conseil de son extrême bonté, il nous a rendu les doux et consolans exercices de notre sainte religion, d'une manière subite, inespérée et qui annonçait un coup de sa droite. Vous venez de recueillir les fruits du pardon général ou jubilé. Ah! si vous ne profitez point de tant de bienfaits, si vous dissipez les dons de Dieu, je vous le dis à regret, voici ce que vous avez à craindre : l'aveuglement de votre esprit, l'endurcissement de votre cœur, et l'impénitence finale.

1° *L'aveuglement d'esprit.* Je reviens sur des vérités que je vous ai déjà fait entendre bien des fois... Vous vous êtes hélas! familiarisés avec les enseignemens les plus saints. Ils se sont émoussés pour vous, et ce n'est plus qu'un vain langage. Lorsque les Israélites virent une première fois la colonne lumineuse qui devait les guider dans le désert, cet éclat les ravit d'abord d'admiration et de joie : bientôt ils n'y donnèrent presque plus d'attention. Voilà votre état... Vous en viendrez ensuite à vous faire de faux principes,

Voulant accorder vos passions et votre demi-foi, vous proclamerez des relâchemens funestes. Les chrétiens de nos jours, au lieu de régler leurs penchans sur les maximes de l'Evangile, accommodent l'Evangile lui-même à leurs penchans : *Excæcavit enim illos malitia eorum.* (Sap. II, 21.) Qui sait si vous ne touchez pas au moment de n'avoir plus de principes ? Bientôt vous direz comme tant d'autres : Je me confesse à Dieu ; je porte ma religion dans mon cœur ; il faut une religion pour le peuple... Maximes impies et dérisoires qui n'en imposent ni à Dieu, ni aux hommes, ni à vous-même !

2° *Endurcissement du cœur.* Lorsqu'on a rejeté loin de soi les instructions et les choses saintes après en avoir abusé, les remords fatiguent : on les étouffe en partie. Bien malheureuse victoire ! On se fait un front qui ne rougit plus de rien... (*Jer.* III, 3.) Selon les expressions des prophètes, on avale l'iniquité comme l'eau. On se porte ensuite à des excès auxquels on ne se serait pas attendu : la chute dans le mal est une chute accélérée. Le croiriez-vous ? Les crimes les plus monstrueux naissent parfois d'une dévotion abandonnée et de sacrilèges commis. Peu à peu rien ne vous touche, et les morts ressusciteraient en vain. (*Luc.* XVI, 31.) On a franchi plus des deux tiers de la vie ; on est prêt à périr ;

et l'on n'y pense pas! L'éternité tonne : un vil intérêt vous occupe ; on cherche encore des jouissances qui se refusent ; on s'efforce de faire revivre l'impression funeste des sens... Cet endurcissement de conscience vous a paru tant de fois tenir du prodige : vous en gémissiez dans les autres. Hé quoi! vous ne tarderez guères à en donner vous-même l'horrible spectacle.

Mais, vous récriez-vous, je ne veux pas finir ainsi. Je me propose... Erreur, mon cher frère, erreur : vous arriverez à l'impénitence.

3° *Impénitence finale.* J'en atteste la longue expérience de notre ministère : combien il se fait peu de conversions à la mort!

Quels que soient vos projets, vous ne voudrez pas ; vous ne pourrez pas ; Dieu ne voudra pas ; et vous serez surpris. Ecoutez ce grand Dieu : Que de fois je vous ai appelés, et vous n'avez pas voulu m'entendre ! Au dernier jour je me rirai de vous ; et je punirai votre abandon par le mien. (*Prov.* 1, 26.)

Mais, reprenez-vous, je vous assure que je dirai du meilleur de mon cœur un acte de contrition. Vous ne le direz pas : vous pleurerez sans être contrit ; vous pleurerez de faiblesse et de maladie ; vous pleurerez de mourir et non d'avoir offensé Dieu. Qui de nous ne se fût édifié du repentir d'Antiochus ? Et

cependant ses dispositions n'étaient point changées : *Orabat hic scelestus.* (2 Mach. IX, 13.) Telle la vie; telle la mort : vous avez vécu coupable; qu'il est à craindre que vous ne mouriez dans le péché! *In peccatis vestris moriemini.* (Joan. VIII, 24.)

CONCLUSION. Il est temps encore : Jérusalem, Jérusalem, convertissez-vous au Seigneur votre Dieu. Ouvrons enfin, mes frères, ouvrons nos esprits et nos cœurs à la grâce qui nous visite; menons la vie à laquelle elle nous invite. Repentons-nous dans le temps pour ne pas nous repentir éternellement et sans fruit.

VINGT-SIXIÈME DISCOURS, OU HOMÉLIE.

POUR LE DIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

SUR LA CONVERSION DU PUBLICAIN.

Duo homines ascenderunt in templum ut orarent; unus Pharisæus et alter Publicanus.

Deux hommes montèrent au temple pour prier; l'un était Pharisien et l'autre Publicain. (*S. Luc*, c. XVIII, v. 10.)

Ne parlons pas, mes frères, de cet orgueilleux Pharisien qui se vante du bien qu'il a fait, qui juge ses frères avec témérité, qui s'élève au dessus d'eux, et qui par là même se rend mille fois plus coupable.

Envisageons dans le publicain que l'Evangile nous met aujourd'hui sous les yeux, envisageons le modèle d'une sincère et solide pénitence.

Trois dispositions éclatent en lui, qui sont bien dignes de votre imitation. 1° L'humilité.

2° La confiance en Dieu. 3° Le recours à Dieu par la prière.

1° Cet homme sent le poids de ses fautes : il tient les yeux baissés contre terre ; il n'ose les lever au ciel qu'il a tant de fois outragé par ses désordres : il n'oserait les porter sur ses semblables, parce qu'il croit lire sur le visage de chacun les reproches qu'on lui adresse et sa propre condamnation. Loin de se comparer à personne, il s'estime le dernier et le plus criminel de tous. Le Pharisien s'était hardiment avancé dans le temple : le publicain repentant reste à la porte. Qui est-il pour entrer dans la maison de sainteté? C'est trop qu'il envisage de loin les saints autels... Voilà les circonstances de son humilité. « Sur qui jetterai-je les yeux, dit le Seigneur dans Isaïe, sinon sur le pauvre qui a le cœur brisé et humilié, et qui écoute mes paroles avec tremblement? » (*Isai.* LXVI, 2.) Voici le langage que tient l'enfant prodigue, dès qu'il rentre en lui même : « Je me leverai; j'irai à mon père et lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous; je ne suis pas digne d'être appelé votre fils ; traitez-moi comme un de vos mercenaires. » (*Luc.* XV, 18, 19.) La femme Chananéenne qui essuie de la part de Notre Seigneur une comparaison humiliante, l'accepte aussitôt et répond : « Il est vrai, Seigneur ; mais les animaux dont

« vous parlez, mangent au moins des miettes « qui tombent de la table de leurs maîtres. » Elle n'était pas moins humble, cette pécheresse qui, depuis sa conversion, s'estimant indigne de nommer le nom auguste de Dieu, ne faisait que s'écrier : « O vous qui m'avez formée, prenez pitié de moi. » (*Thaïs.*) *Qui plasmasti me, miserere mei.*

Seconde disposition. Si vif que soit le sentiment de ses désordres, le publicain cependant ne se décourage point : s'armant d'un généreux désespoir de lui-même, il espère en Dieu ; il pense que ce Dieu suprême est son Créateur. Abandonnera-t-il son propre ouvrage? Il pense qu'il est son père ; mais quel père !... « Il n'y a de bon que Dieu, disent les saintes Ecritures ; et lors même que vous vous irritez, Seigneur, vous ne pouvez contenir vos miséricordes. » (*Ps.* LXXVI, 10.) Ah! si nous eussions offensé les hommes, nous aurions tout à craindre de leur courroux, quels que fussent nos efforts pour le détourner. Les hommes excusent et pardonnent difficilement ; mais Dieu !... La confiance en lui n'est jamais trompée : *Universi qui sustinent te, non confundentur.* (Ps. XXIV, 2.)

3° Aussi (et c'est la troisième réflexion que nous présente cet Evangile), le publicain, après s'être humilié d'une part à la vue de son indignité, après s'être relevé de l'au-

tre à la vue de l'infinie miséricorde de Dieu, le publicain l'implore et la sollicite, cette miséricorde. Ecoutez sa prière : « O Dieu ! ayez pitié de moi qui ne suis qu'un pécheur.» (*v.* 13.) Rien ne lui est dû : il demande grâce et pitié, parce qu'il sent tout le besoin qu'il en a, et combien il les mérite peu : *Propitius esto*. Ce n'est point ici un flux interminable de paroles coupées par mille distractions frivoles, dictées par une routine insipide, et dévorées à moitié par l'effet d'une précipitation stérile. C'est l'élan d'un cœur attendri et pénétré, plein de sa misère, et consumé du désir d'y mettre un terme : *O Dieu! ayez pitié de moi qui suis un pécheur*. Nous, Chrétiens, nous ne faisons que de faibles prières, parce que nous désirons faiblement, et que nos cœurs sont médiocrement touchés. Ah! si un criminel était assuré en priant son juge de ne pas aller à l'échafaud, que son langage serait vif et pressant!

Chrétiens! ces paroles : *O Dieu, prenez pitié de moi qui suis un pécheur,* sont quelquefois aussi sur nos lèvres : mais est-ce bien notre ame qui les prononce? Que nous sert-il de convenir que notre vie est mauvaise, d'ajouter que nous nous reconnaîtrons à la mort dont l'heure est très incertaine? Que nous servent ces vains discours, si nous ne nous repentons durant la vie, si nous ne frappons

à la porte des miséricordes, tandis qu'elle peut encore s'ouvrir? Faut-il vous le dire? Presque tous les pécheurs d'habitude sont hypocrites à la mort, ou surpris.

Je vous ai présenté le tableau de l'humilité du publicain, de sa confiance en Dieu et de son recours à Dieu par la prière : j'ajouterai qu'il obtint à l'instant même une justification pleine et entière, qu'il obtint aussi la joie d'une ame devenue innocente et sainte. Les mêmes bienfaits nous attendent, si nous y apportons les mêmes dispositions.

VINGT-SEPTIÈME DISCOURS,

OU HOMÉLIE.

SUR L'ÉVANGILE DU ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

SOURDS ET MUETS SPIRITUELS.

Benè omnia fecit : et surdos fecit audire et mutos loqui.

Il a bien fait toutes choses : il a fait entendre les sourds et parler les muets. (*En S. Marc*, c. VII.)

Voici, mes très chers frères, ce qui est rapporté dans l'Évángile de ce jour:....Histoire de l'homme sourd et muet que Notre Seigneur guérit miraculeusement. Ce prodige se renouvelle pour nous dans l'administration du sacrement de baptême. Triste état où nous naissons; suites du péché originel....

Entraînés par le déréglement de nos passions, nous ne tardons pas à retomber dans la surdité spirituelle, et nous perdons l'usage de la parole pour les choses de Dieu. Je m'explique : il y a parmi nous beaucoup de

sourds et beaucoup de muets. Veuillez vous rendre attentifs.

Ire PARTIE. *Surdité spirituelle.* En vain nous fait-on des représentations salutaires : nous ne voulons souffrir aucun reproche, ni aucun avis ; nous n'avons jamais tort et nous repoussons ce qu'on nous dit. Les parens et les maîtres sont rarement écoutés : voilà ce que j'appelle être sourd.

En vain un pasteur digne de respect nous annonce-t-il la parole de Dieu : cette parole s'arrête à l'entrée de nos oreilles ; elle ne pénètre point plus avant ; elle retombe aussitôt. Pourquoi cela? Parce que nous refusons d'entendre ; parce que nous nous soucions peu de connaître la vérité, qu'elle nous importune et que nous lui résistons persévéramment. Le pasteur, dès-lors, n'est plus pour nous qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. (1 *Cor.* XIII.)

Nos oreilles qui sont fermées pour les bonnes choses, sont très ouvertes pour les mauvaises. On retient mieux un jurement qu'une prière, mieux une mauvaise maxime que le prône qui se fait à la paroisse. Dites à la plupart de nos fidèles : Heureux les pauvres et ceux qui se détachent des richesses! Heureux ceux qui souffrent (*Matth.* V)! ce langage ne peut se faire une issue dans

l'esprit et dans le cœur. *Ajoutez* : Le royaume des Cieux souffre violence (*Matth.* XI, 12) : Il faut se renoncer soi-même et porter sa croix tous les jours de sa vie (*Matth.* XVI, 24) : vous n'êtes point entendus ; tant on est épais, matériel et durci pour tout ce qui est de l'ordre du salut ! Dites au contraire aux mauvais chrétiens de nos jours : La vie est courte ; il faut se la rendre douce et ne se gêner en rien : on vous comprend et l'on vous écoute avec plaisir. Poursuivez. Apprenez-leur les moyens de s'enrichir et de ne payer pas ou de payer tard ce qu'ils doivent ; faites-leur entendre ces paroles : Ton argent adoreras et aimeras parfaitement : tout se conçoit ; tout s'apprend ; tout se retient sans aucune peine. L'Évangile nous en donne cette raison : L'homme qui est de la terre, parle de la terre, et ne s'attache qu'à la terre. (*Joan.* III, 31.) L'homme animal et terrestre ne peut concevoir ce qui est dans l'ordre d'un sentiment pur et divin. C'est chimère ; c'est folie à ses yeux. (1 *Cor.* II, 14.)

Mais c'est assez vous parler des sourds : venons aux muets.

IIe PARTIE. Peut-être, mes très chers frères, êtes-vous prêts à vous récrier ; vous nous direz peut-être : Hé quoi ! l'on nous reproche de parler beaucoup et de parler

trop. Comment donc peut-il se trouver un grand nombre de muets parmi nous?

Chrétiens, ce sont les muets spirituels que j'ai en vue; et le nombre vous en paraîtra prodigieux, si vous vous arrêtez aux réflexions suivantes :

Ceux-là sont muets dans l'ordre du salut, qui prient mal. Combien dans cette multitude chez qui la prière expire sur les lèvres! le cœur n'y mêle aucun accent. Des mots insignifians se pressent, s'estropient et se confondent : c'est là se taire devant Dieu, dit saint Augustin.

Ceux-là sont muets, qui ne s'entretiennent jamais de la vertu, de ses douceurs et des bons exemples qu'ils ont devant les yeux. La vertu et les bons exemples, rien dans ce genre ne les intéresse, ni ne les touche; rien n'entre dans leurs pensées ni dans leurs discours.

Cependant la sainte Ecriture nous dit d'élever nos voix vers Dieu : *Voce meâ ad Dominum clamavi,* et de le louer de toutes nos forces.

Cependant la sainte Ecriture nous dit de nous entretenir ensemble d'hymnes et de cantiques spirituels : *Loquentes vobis metipsis... in hymnis et canticis spiritualibus.* (Eph. v, 19.) Parlez, ajoute-t-elle, de tout ce qui est juste, honnête, conforme à la paix; de tout ce qui établit la bonne ré-

putation du prochain. (*Philipp.* IV, 8.) Nous ne le faisons pas : ce silence, quand il s'agit des louanges de Dieu et des entretiens vertueux, nous rend bien coupables.

Le croiriez-vous, mes frères? Ces muets sur lesquels je gémis, commettent toutefois une infinité de fautes par la langue. Veuillez me suivre : s'agit-il d'un air dissolu? ils le chantent; de propos sales et licencieux? ils les répètent avec un empressement funeste. S'agit-il de mordre l'un et de déchirer l'autre? ils ont un flux inexprimable de paroles. Ah Chrétiens! pas une ne tombe à terre : Dieu les relève toutes et nous en fera rendre un compte rigoureux. (*Matth.* XII, 36.)

Concluons, mes frères. Nous sommes bien coupables et par ce que nous n'entendons pas et par ce que nous entendons : nous sommes coupables et par ce que nous ne disons pas et par ce que nous disons. Malheureuse nature! tu nous égares. Vie de la grâce, nous nous obstinons à ne te pas connaître. Conjurons Dieu de fermer nos oreilles aux discours du vice pour les ouvrir à sa voix sainte; conjurons-le de nous donner les oreilles de l'esprit et du cœur. Supplions-le encore de délier nos lèvres : *Domine, labia mea aperies,* afin que nous annoncions ses louanges. (*Ps.* L.) Supplions-le de placer une senti-

nelle et une porte de circonspection à notre bouche, pour que nous ne laissions sortir aucune parole déréglée et malicieuse. (*Ps.* CXL, 3, 4.) Ce sont là, mes frères, les grâces que je vous souhaite.

VINGT-HUITIÈME DISCOURS, OU INSTRUCTION.

POUR LE DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

SUR L'AMOUR DU PROCHAIN.

Quis horum trium videtur tibi proximus fuisse illi qui incidit in latrones? At ille dixit: Qui fecit misericordiam in illum.

Quel est celui des trois qui vous paraît avoir été le prochain de cet homme qui était tombé entre les mains des voleurs? Le docteur de la loi répondit : C'est celui qui a exercé la miséricorde envers le blessé. (*S. Luc*, c. X, v. 36, 37.)

L'ÉVANGILE de ce jour qui nous expose un malheureux voyageur que l'on arrête, que l'on dépouille, que l'on couvre de plaies et qui ne reçoit de secours que de la part d'un homme

de Samarie; cet Evangile, dis-je, se rapporte tout entier à l'amour du prochain : devoir dont tout le monde convient, et que presque personne n'observe.

Quelles raisons avons-nous d'aimer nos semblables, et quelles raisons pouvons-nous avoir pour ne les aimer pas?

Ire PARTIE. Il nous faut aimer nos semblables, parce qu'ils sont les vivantes images de Dieu et nos frères en J.-C.

Nous avons une même origine, un même créateur, un même père. C'est lui qui a pétri notre argile, l'argile de tous; lui qui a mis en nous tous un souffle de vie, une ame qui fût une imitation de la sienne; lui dès-lors qui nous a rendus tous capables de le connaître et de l'aimer. Le pauvre est aussi grand, aussi précieux devant lui que le riche, puisqu'il est participant d'une même nature ; et delà ces sentimens innés qui nous entraînent tous à la compassion et à la bonté.

Outre les liens de la nature, nous en avons de plus forts et de plus respectables encore : ceux de la rédemption et de la grâce. J.-C. est mort pour nous; il est mort pour nous tous. (2 *Cor*. v.) Chacun de nous, quelque pécheur que vous le supposiez, est le prix du sang de J.-C. Chacun de nous est son héritier et son cohéritier de gloire. Pas un de ceux qui

m'entendent qui ne soit, ou qui ne puisse devenir le temple de l'Esprit adorable... Pas un qui ne soit ou qui ne puisse être destiné au royaume des cieux. Cet homme contre lequel vous vous emportez et que vous déchirez, recueillera peut-être mieux que vous les fruits ineffables de la passion de J.-C. Il vous précédera dans la céleste patrie (*Matth.* XXI, 31); et peut-être devrez-vous votre éternelle béatitude à l'intercession de ses prières et à la surabondance de ses bonnes œuvres.

IIe PARTIE. Présentement quelles raisons pouvons-nous avoir de ne pas aimer nos semblables ?

Vous me direz : Cet homme est étranger; il ne m'est rien.... Je vous réponds : Il vous est tout. C'est l'os de vos os, la chair de votre chair. (*Gen.* II, 23.) Il vous est tout, puisque vous avez avec lui une même foi, une même table, les mêmes sacremens et un même héritage. Nous devons tous ne former qu'un corps, qu'un esprit et qu'une ame. *Omnes vos unum estis.* (Gal. III.)

Mais il n'est pas de ma religion ! Il a de mauvais sentimens sur la sainte Eucharistie et les prêtres. Priez pour lui; plaignez-le; supportez-le; ramenez-le, si vous pouvez. Mais l'erreur qui divise les esprits ne doit pas désunir les cœurs; mais c'est par une douceur

extraordinaire et de grands exemples de religion que vous pourrez toucher et conquérir votre frère ; mais la charité ne s'arrête qu'aux portes de l'infernal abyme ; mais vous ne pouvez et ne devez haïr que les démons et le péché.

Si vous saviez, continuez-vous ! cet homme est difficile à vivre ; son humeur est inégale ; son caractère violent : je ne l'aimerai jamais. — Vous ne devriez pas tenir ce langage. Etendez le manteau de la charité sur les défauts de votre frère. Puis, fût-il aussi répréhensible que vous le dites, si vous attendez, pour aimer vos semblables, qu'ils soient sans mauvais penchans et sans péché, vous n'aimerez jamais personne : et de qui serez-vous aimé ? Vous voyez peut-être une paille dans l'œil du voisin ; et vous ne voyez pas une poutre dans le vôtre ! Ecoutez plutôt les paroles de la divine Écriture : Portez les fardeaux les uns des autres ; et vous accomplirez ainsi la loi de J.-C. (*Gal.* VI, 2.) Que personne ne se préfère aux autres ; mais que chacun croie dans une humilité profonde que les autres lui sont supérieurs. (*Philip.* II, 3.)

Reprenons, mes chers frères : il nous faut chérir nos semblables, puisque nous n'avons aucune raison qui nous dispense de les aimer. Les étrangers, les hérétiques et les personnes même les plus blâmables ont des droits à no-

tre bienveillance et aux témoignages de notre tendresse. O mon Dieu! faites que je vous aime par-dessus tout, et mon prochain (à prendre ce mot dans toute son étendue), et mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous.

VINGT-NEUVIÈME DISCOURS.

SUR LE CHOIX D'UN ÉTAT.

Unusquisque proprium donum habet ex Deo: alius quidem sic, alius vero sic.

Chacun a son don particulier, selon qu'il le reçoit de Dieu: l'un d'une manière, et l'autre d'une autre. (*S. Paul*, 1 *Cor.* c. VII, v. 7.)

Soit dans l'ordre de la société, soit dans l'ordre de la religion, les hommes forment un tout, un ensemble. Les différens membres du corps social et ceux de la hiérarchie ecclésiastique ont chacun leurs fonctions propres, dit saint Paul. Si tout est ouïe, où sera l'odorat? Si le pied s'avise de conduire, que servira l'œil? et ne tombera-t-on pas dans des précipices? *Sicut enim in uno corpore multa membra habemus, omnia autem membra*

non eumdem actum habent. (Rom. XII, 4.) (1 Cor. XII, 14-25.)

Le Seigneur est le maître : prenons ses ordres. Lui-même nous assigne la place que nous avons à remplir et les devoirs qui nous sont imposés. Conformons-nous à sa volonté sainte et adorable : sinon nous nuirions à l'harmonie générale, au bien particulier des familles; et nous nous perdrions nous-mêmes. Trois réflexions dignes de toute votre attention.

Ire Réflexion. En nous écartant des règles de la vocation, *nous nuisons à l'harmonie générale.* Pourquoi tant de désordres dans la société? Pourquoi la justice est-elle si mal rendue? Pourquoi le conseil des princes mal gouverné? Pourquoi tant de scandales au sein du sanctuaire? Les passions humaines ont tout interverti. Un aîné, parce qu'il l'est, parce qu'il a de l'ambition et de la fortune, fût-il couvert de crimes et enveloppé d'une ignorance épaisse, s'assied parfois sur les tribunaux : il juge, lui qui devrait être jugé. Un soldat qui n'a que du courage devient-il dans une révolution orageuse chef ou ministre? Il prend l'argent et le prodigue; il se joue de la vie des hommes.

Tout languit dans une société où chacun est déplacé. Chaque partie crie et fait effort;

l'édifice social s'ébranle ; il est toujours prêt à crouler.

Dans une condition digne de tous les respects, des prêtres, des pontifes appelés non de Dieu, mais par leurs familles, dévorent ce qu'il y a d'or dans le temple, et ne cherchent pas le Dieu du temple. Le ciel se ferme, les bénédictions ne coulent point ; et leur ministère est un ministère de condamnation et de mort.

Nous ne voyons pas que les êtres naturels tombent dans ce désordre : chacun tient constamment la place que l'Éternel lui a donnée : mais l'homme abuse de sa liberté pour envahir les postes que Dieu ne lui avait point destinés! Ah! si chacun interrogeait la volonté divine, s'étudiait à la connaître et à l'accomplir ; s'il consultait son attrait et ses forces, qu'il se mesurât avec le fardeau ; s'il prenait les avis des personnes les plus éclairées, y aurait-il, mes frères, rien de mieux entendu et de mieux ordonné que l'Église et l'État? Les lois et la discipline fleuriraient ; la conscience serait écoutée ; l'ambition bannie ; un vil intérêt, un amour détestable du métal ne serait pas le mobile de toutes choses : ceux qui sont préposés aux autres gouverneraient avec sagesse ; et on leur obéirait avec docilité. On verrait de toutes parts ce concert et cette harmonie que nous admirons dans les

cieux : mais le plus souvent ici-bas tout est trouble et déplacement.

2° Que si la société souffre, l'état particulier des familles n'est pas moins déplorable. Vous et les vôtres êtes mécontens, parce qu'aucun de vous ne devrait être dans la sphère où il tourne. Aussi rien ne vous réussit ni à vous, ni aux vôtres. Votre fortune est en décadence : mais comment l'avez-vous faite? et à quel usage la consacriez-vous? Vous ne jouissez point de l'estime publique : on ne vous accorde aucune considération, parce qu'on ne sait point d'où vous êtes tombé, ni qui a pu vous faire contracter cette alliance, et occuper ce rang... Dieu, que vous n'avez jamais consulté, n'est point pour vous; il n'est point avec vous. Vous fûtes rebelle à sa providence, vous avez fait violence à ses vues et à ses desseins. Jonas mit en péril tout l'équipage qui se rendait à Tarse : c'était un secret ennemi du Ciel qu'il fallait jeter à la mer; on ne put calmer les flots qu'en leur abandonnant celui qui les avait soulevés..... (*Jon*. 1, 15.) Éloignez de la Cour ce conseiller perfide; ôtez la robe à ce magistrat indigne; retranchez du sanctuaire ce ministre impur, engagé contre les règles canoniques dans des fonctions redoutables aux anges même : sinon cette Cour, cette ville, ce dio-

cèse, cette paroisse et les familles auront à supporter les fléaux de la vengeance divine.

Cette observation est encore plus sensible dans l'état de mariage. Que de chagrins cuisans donne un lien mal assorti ! Cet insensé a épousé une fortune et non une personne : la fortune se dissipe ; la personne reste avec l'absence de tout ce qui plaît et de tout ce qui attache. Victime de la vanité et d'une passion irréfléchie, votre compagne s'était arrêtée à de vains dehors que vous sembliez lui offrir. Bientôt on se connaît l'un l'autre : on se méprise ; on se divise. Dégoûts ; amertumes ; tourmens. Nécessité de se résigner à son triste sort et de l'adoucir par la patience.

3° *Dangers spirituels et personnels que court celui qui est mal appelé....*

Il y a, mes frères, des périls imminens dans toutes les conditions de la vie, sur-tout dans les plus relevées. Il y faut des grâces, mais des grâces abondantes, efficaces et victorieuses. Celui qui s'est engagé témérairement dans un état, celui qui, par intérêt ou par orgueil, s'est rendu usurpateur du poste qu'il occupe, que devient-il ? Qui est-ce qui l'aidera ? Qui est-ce qui le soutiendra ? Il s'est placé de lui-même : qu'il se préserve par lui-même ; qu'il triomphe de tous les obstacles

par lui-même. On souffre dès-lors sans consolation et sans espoir. Mais lorsque nous sommes sous la main de Dieu, et que c'est lui qui dispose de nos destinées, il est notre protecteur et notre salut; nous n'avons plus rien à craindre. (*Ps*. XXII, XXVI, LXX.) Voici des exemples :

Joseph vit chaste à la Cour de Pharaon, et résiste aux sollicitations de l'épouse de Putiphar, parce que Dieu qui l'avait conduit dans cette maison ne permit pas qu'il y tombât dans le péché. Les enfans du grand-prêtre Héli déshonorent le sanctuaire, parce qu'ils s'y étaient appelés eux-mêmes, ou tout au moins parce qu'ils n'avaient pas été fidèles à leur vocation première. (*Gen*. XXXIX; I *Reg*. II.)

Tel a péri dans la retraite par le dégoût, par l'esprit d'intrigue et de cabale, par les médisances auxquelles il s'est livré, et par l'ennui, qui se fût sauvé dans le monde. Tel ministre du Seigneur s'est soutenu dans des postes périlleux, qui tombe parce qu'il a quitté le travail et consulté l'amour de ses aises. Quels que puissent être les dangers où la volonté du Ciel nous expose et dans l'ordre civil et dans la hiérarchie ecclésiastique, nos places nous gardent, disait l'immortel évêque de Clermont. Dieu auquel nous nous dévouons ne nous manque pas alors.

Comment opérer son salut dans un mariage purement humain, dont Dieu n'a point formé les nœuds, où l'on est l'un à l'autre, sous plus d'un rapport, une occasion prochaine de péché, où les profanations du sacrement conjugal deviennent journalières? Hélas! dans quelles circonstances on s'est placé! Je vous le dis avec douleur, mes chers frères : c'est un malheur presque irréparable que de se donner la vocation à soi-même et de sortir de l'ordre de providence où Dieu nous avait préparé ses grâces.

Conclusion. Si nous sommes dans l'état où Dieu lui-même nous a appelés, remplissons-en les devoirs et bénissons le Seigneur. S'il en est autrement, consultons un guide vertueux et éclairé ; et si c'est son avis, quittons un poste qui ne nous convient pas et auquel nous ne convenons point nous-mêmes. Je suppose que des engagemens indissolubles ou des raisons graves nous y tiennent attachés, ne pourrions-nous pas, à l'exemple d'Esaü qui manqua la bénédiction de son père Isaac, conjurer le Père céleste de nous donner une seconde bénédiction? *Num unam tantum benedictionem habes, pater? Mihi quoque obsecro ut benedicas.* (Gen. XXVII, 38.) Mais il faut, comme lui, la demander avec cette voix entrecoupée de soupirs et de sanglots, avec ce cri qui perça le cœur d'Isaac. *Cùm ejulatu*

de repos : Et sabbata mea sanctificate. Nous apprendrons aussi combien ce point tient à l'essentiel même de la religion.

1° Jours consacrés à la Divinité chez les anciens peuples. « Il n'a existé, dit le caté-« chisme du concile de Trente, aucune nation « qui n'ait assigné certains jours au culte de « la Divinité... Et en effet, comme la nature « a prescrit des temps pour les fonctions « nécessaires à la vie du corps de l'homme, « telles que sont le sommeil, le repos, la « nourriture, de même elle a prescrit des « temps pour réparer les forces de l'ame par « la contemplation des choses divines. » *Argumento est apud omnes nationes statas ferias...* (de 3°. Decal. præcepto, n°. 11.) Que ce soit tel ou tel temps, c'est une loi positive, mais qui a son fondement dans la loi naturelle dont elle est une détermination.

Parcourez, je vous prie, toutes les contrées de l'antiquité, et examinez de près : Là où il y a société, il y a religion. Pourquoi? Parce que c'est un des liens les plus forts, et la première de toutes les garanties. Là où il y a religion, il y a des solennités et prières publiques : c'était même blesser la police de l'État que d'y manquer... Lorsque les ténèbres du paganisme enveloppaient la terre, empressement et somptuosité pour les fêtes à jours

fixes de Bacchus, de Cérès et de tous les dieux qu'enfantaient la superstition et l'erreur. Les travaux cessaient alors ; les chefs du gouvernement étaient en tête des assemblées et des cérémonies religieuses ; et quiconque a étudié la mythologie, sait jusqu'où allaient le repos et les délassemens des esclaves aux fêtes saturnales.

Je blâme sans contredit la superstition et l'erreur ; je blâme les désordres qui accompagnaient le culte ancien et profane ; mais je respecte le principe qui fait vouloir un culte, puis des assemblées et des jours pour l'exercice de ce culte. Et vous, mes frères, vous croyez que c'est force d'esprit d'oublier Dieu et de tourner en dérision les lieux et les temps où on l'honore.

2° Laissons les peuples idolâtres. Quand le Seigneur, dans un appareil redoutable, donna la loi aux Israélites sur le mont Sinaï, il fit entendre ces paroles : « Souvenez-vous de « sanctifier le jour du sabbat. Vous travail« lerez durant six jours... Mais le septième « jour est le jour du repos consacré au Sei« gneur votre Dieu. Vous ne travaillerez point « en ce jour, ni vous, ni votre fils, ni votre « fille, ni votre serviteur, ni votre servante, « ni l'étranger qui est dans l'enceinte de vos « villes ; car le Seigneur a fait en six jours le

« ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment ; et « il s'est reposé le septième jour. C'est pour- « quoi le Seigneur a béni le jour du sabbat et il « l'a sanctifié. » (*Exod.* xx, 8.) On voit quelle importance le législateur attache à sa loi : il la motive, il en recommande l'observation d'une manière expresse. Souvenez-vous : *Memento.* (Ibib.) Il distingue le jour du sabbat des autres jours de la semaine en se reposant lui-même, en le bénissant, le sanctifiant et voulant qu'on le sanctifie.

Les plus grandes peines s'exerçaient contre les violateurs de ce précepte. *Voyez* le 15e chapitre des Nombres.... Lapidation d'un homme qui avait ramassé du bois au jour du sabbat.

Suivons l'histoire sainte. Les prophètes faisaient souvent des reproches aux enfans de Juda, de ce qu'il y en avait parmi eux qui ne gardaient pas ou qui profanaient les jours que Dieu s'était réservés. Ils leur annonçaient les calamités les plus horribles, comme devant être une punition inévitable et prochaine de ce qu'ils appelaient une négligence sacrilège. Tout le chapitre vingtième d'Ézéchiel roule sur ce sujet : « Révérez, dit-il, mes ordon- « nances et gardez-les ; sanctifiez mes jours « de sabbat, afin qu'ils soient comme un signe « entre moi et vous, et que vous sachiez que « c'est moi qui suis le Seigneur votre Dieu. » (19, 20.)

A la voix des prophètes joignons quelques autres particularités tirées des livres d'Esdras, et dignes de remarque. Néhémie, gouverneur de Judée, voyant qu'on foulait les pressoirs au jour du sabbat, qu'on portait des gerbes, qu'on achetait et qu'on vendait, Néhémie entre dans une indignation sainte et dit aux Juifs : « N'est-ce pas là ce qu'ont fait nos « pères? (2 *Esdras*, XIII.) Ensuite de quoi « notre Dieu a fait tomber sur nous et sur cette « ville tous les maux que vous voyez. Après « cela, vous attirez encore sa colère, en vio-« lant le sabbat. » (2 *Esdr*. XV.) Il prit dès-lors les précautions les plus sévères pour que ces désordres ne se reproduisissent plus. Et plein d'une juste confiance en Dieu, il ose lui demander la récompense de son zèle, par ces paroles : « Souvenez-vous de moi, ô mon « Dieu, pour ces choses, et pardonnez-moi « selon la multitude de vos miséricordes. » (*Ibid.*)

Il faut que les Juifs soient devenus, par la suite des temps, bien rigoureux observateurs de cette loi du sabbat, puisqu'ils aimaient mieux s'exposer à périr que de combattre au jour du Seigneur ; puisqu'ils se scandalisaient au temps de J.-C., de ce qu'il guérissait les malades et leur faisait transporter leurs lits au jour du sabbat (*Joan.*

IX, 16); puisqu'ils trouvèrent mauvais que les disciples, à pareil jour, prissent quelques épis qu'ils frottaient entre leurs mains pour en détacher quelques grains et les manger. Comme tous ces détails nous humilient et nous confondent !

3° Venons au Christianisme. Le saint jour du dimanche a remplacé parmi nous le sabbat. Il en a été ainsi dès le temps des apôtres et par autorité divine. (*Apoc.* I, 10.) Ce jour, le premier de la semaine, répond en même temps au premier jour de la création du monde et à celui de la résurrection de J.-C. et de la descente du Saint Esprit : grands mystères propres à exciter en nous une sainte ardeur et dont nous renouvelons la mémoire. Avec quelle piété le dimanche n'était-il pas sanctifié par les chrétiens des premiers âges ! Nous voyons par les Actes des apôtres qu'ils se réunissaient en une seule et même assemblée, qu'ils partageaient le temps entre la lecture et l'explication de la parole de Dieu, la prière et le sacrifice de l'Eucharistie. (*Act.* XX, 7.) A pareil jour, chacun mettait à part ce qu'il destinait au soulagement des pauvres : *Per unam sabbati unusquisque vestrûm apud se seponat, recondens quod ei benè placuerit.* (I *Cor.* XVI, 2.) L'antiquité ne nous offre guères de morceaux d'une aussi

grande beauté que celui où saint Justin, martyr, qui vivait au second siècle de l'Eglise, rapporte en détail ce qui se faisait le dimanche dans les assemblées des chrétiens. Ce morceau que l'on trouve dans sa grande apologie pour la religion chrétienne, est trop long pour vous être cité. Qu'il me suffise, en descendant même à ces derniers siècles, de remettre sous vos yeux le neuvième canon d'un concile de Cologne, qui n'est qu'une répétition de ce qu'ont dit tant de Pères et de conciles. Le voici, ce canon : « On doit « avoir grand soin d'instruire le peuple fidèle « de la fin pour laquelle ont été établis les « fêtes et sur-tout le dimanche, qui a toujours « été célébré dans l'Église depuis le temps « des apôtres. C'est afin que tous les fidèles « s'assemblent dans un même esprit pour « écouter la parole de Dieu, entendre la « sainte messe et y communier, en un mot, « pour ne vaquer qu'au service de Dieu, en « passant ce jour-là dans les prières et dans le « chant des hymnes, des psaumes et des can- « tiques spirituels. » (*Conc. Colon.*, 1536, *part.* 9, *can.* 9.) Veuillez peser ces paroles : « Pour ne vaquer qu'au service de Dieu. » *Ad vacandum Deo soli.* Tel est le but et tel est l'essentiel du précepte.

Mais quel renversement s'est donc fait au milieu de nous! Comment l'or s'est-

il obscurci? Comment l'argent a-t-il perdu tout son éclat? (*Thren*. IV, 1.) A considérer particulièrement les personnes d'une certaine aisance ou d'un certain rang, je ne trouve plus d'observation du dimanche, plus de paroissiens, ni de paroisse. Faut-il le dire? Le dimanche est le jour où l'on se dissipe le plus, et où le Seigneur est le plus offensé. C'est le jour où les marchands s'enrichissent, où toutes les affaires temporelles se traitent, où l'on s'occupe de toute espèce de commissions relatives à des intérêts passagers et vils; c'est le jour que l'on passe à la campagne; c'est le jour des voyages, des festins, des parties de débauches et de plaisirs; c'est le jour où on ne laisse pas un instant de repos à quelques états créés pour notre luxe. On se croit à l'abri de tout reproche, si l'on entend à la hâte une messe rapide, si l'on prélève sur toute la journée, un faible quart-d'heure que l'on donne à Dieu, et encore ne l'y honore-t-on que du bout des lèvres. *Quomodo obscuratum est aurum, mutatus color argenti optimus?* (Thren. IV.)

Malheur, malheur éternel à ceux qui se font ces illusions grossières. L'abus ne saurait prescrire. Le voile se levera tôt ou tard, et l'on se désespérera au sein des éternels supplices d'avoir ainsi méprisé et outragé Dieu et son Église.

Prière qui soit une amende honorable et qui contienne les résolutions les plus saintes.

TRENTE-UNIÈME DISCOURS.

SUR LA SOUMISSION DUE AU GOUVERNEMENT.

Regem honorificate.

Honorez le Roi. (1 *Petr.* c. II, v. 17.)

Préposés à la direction des consciences, nous ministres du saint autel, nous devons de temps à autre, instruire les peuples sur la soumission due au Prince et à son gouvernement. N'est-ce pas une obligation de notre état de nous opposer au mal, d'affermir le bien, de cimenter la paix dans les familles et les cités, et de faire tourner au bien public et à l'utilité de tous, l'influence qu'on nous accorde? La science de la morale et de la loi évangélique ne doit-elle pas reposer sur nos lèvres? (*Malach.* II, 7.) Je vais tâcher, mes frères, d'en être un fidèle interprète; et sans m'immiscer dans aucune des controverses politiques qui me sont étrangères, je vous dirai que la soumission au Prince et aux

lois nous est impérieusement commandée par la raison, par la religion et par notre intérêt individuel.

1° *Par la raison.* La société est évidemment l'ouvrage d'une Providence amie et toute-puissante, qui nous attire les uns aux autres par un vif attrait, qui institue l'état de famille et qui nous place dans une dépendance mutuelle de besoins à satisfaire et de services à rendre.... La Providence qui, dans sa sagesse, forme nos premiers liens et détermine ainsi l'origine de la société, en veut sans doute la conservation et le succès : dès-lors, l'harmonie du monde social entre nécessairement dans ses vues. Pour qu'il y ait harmonie, il faut que les uns commandent et que les autres obéissent... Il faut que le corps que nous composons tous ait une tête et des bras, que chaque fibre et chaque jointure conspire au bien de l'ensemble. Delà des autorités premières ou des rois, des sujets et des gouvernemens.

Voilà les principes régulateurs de toute société : la droite raison les consacre. Je fais un examen plus approfondi : et que vois-je dans tout corps social? Beaucoup d'hommes faibles et imparfaits que leurs passions égarent. Je dis plus : la multitude, si on la livre à elle-même, elle se montre aveugle et in-

disciplinée. Dès-lors, n'est-il pas nécessaire de prévenir les injustices, de réprimer les désordres à mesure qu'ils existent, et de punir avec sévérité certains attentats? Il faut donc une législation ; il faut une forte barrière et un frein indestructible : delà, les chefs militaires, les magistrats et les tribunaux. Interrogez tant qu'il vous plaira les lumières naturelles ; oui, elles vous répéteront jusqu'à satiété, qu'à des êtres faillibles il faut des lois et une autorité qui fasse respecter les lois ; que la Providence elle-même s'intéresse à la conservation et au développement de cette autorité ; que toute insurrection est un trouble, est un crime ; que l'esprit de soumission est une dette, une garantie. Mes frères, que chacun de nous navigue donc en paix dans le vaisseau de l'État, et qu'il se fasse un devoir d'aider à la manœuvre.

On doit se soumettre à toutes les formes légitimes des gouvernemens, quelles que soient les contrées que l'on habite : mais combien il y a lieu de se féliciter de vivre là où il y a le moins d'élémens de discorde, sous l'autorité tutélaire des Rois! mais l'hérédité des sceptres et des couronnes prévenant les secousses préjudiciables aux États, elle est un bienfait.

Comme homme et comme Français, puis-je parler autrement? Maintenant je vais

prendre conseil de la loi évangélique, qui ne nous a été donnée que pour le bien réel des nations et des particuliers qui les composent.

2° *Voix de la Religion*. Il existe, mes frères, un accord parfait entre la raison et la religion. La doctrine que je viens de vous exposer, que la Providence veut l'état de société et une organisation régulière de cet état; que la raison appelle et réclame des princes ou chefs, des lois, des autorités secondaires; qu'elle impose aux peuples la nécessité d'obéir et de se soumettre, cette même doctrine, je la retrouve mot à mot dans saint Paul, épître aux Romains, chap. XIII. « Que toute ame, dit-il, soit soumise aux « puissances élevées.... Car toute puissance « vient de Dieu : *Non est potestas, nisi à* « *Deo*. C'est lui-même qui a établi la puis- « sance (pour être une seconde providence « et faire régner l'ordre) : *Quæ autem sunt,* « *à Deo ordinatæ sunt*. Quiconque résiste « au pouvoir, désobéit à Dieu et trouble l'é- « conomie de ses desseins pleins de sagesse : « *Qui resistit potestati, Dei ordinationi re-* « *sistit*. »

Mes frères, il y a, selon saint Paul, intervention de la Divinité dans l'établissement de l'autorité suprême qui régit les États; il y a

une sanction toute divine. Dieu étant l'ordre suprême, l'ordre immuable, on l'offense si l'on amène le désordre.

Voici la suite du texte de l'Apôtre : « Vous « devez envisager dans le Prince, le ministre « de la Divinité qui lui confie le glaive... pour « récompenser le bien et punir le mal... *Dei « minister est tibi in bonum ; Dei minister « est vindex in iram.* » (Ibid. 4.) Ainsi donc, la grandeur ou autorité est une participation de la puissance de Dieu sur les hommes, participation qu'il communique aux uns pour le bien de tous. « Obéissez, conclut l'Apôtre, « non par crainte, mais par devoir et par « conscience... *Non solum propter iram, sed « etiam propter conscientiam.* » (Ibid. 5.)

3° *Parlons présentement le langage de l'intérêt individuel.* Là où l'autorité est méconnue, là où la confusion et l'anarchie existent, un État reste exposé à des incursions étrangères et à toutes les fureurs dévastatrices de la guerre et des combats... Que deviennent alors vos propriétés, vos enfans, l'honneur de vos épouses?.... C'est un chef, un chef légitime et puissant qui éloigne de vous ces redoutables fléaux : sentez donc le prix et la nécessité de ce chef ; étendez son pouvoir plutôt que de le comprimer. Là où l'autorité est méconnue, où la confusion et

l'anarchie existent, quelles ne sont pas les convulsions intérieures d'un État où chaque particulier s'érige en prince et tire toutes choses à lui, où les chocs éclatent, où toutes les haines s'allument, où toutes les vengeances se perpétuent et réussissent à se satisfaire, où le commerce et les arts s'éteignent, où tous les délits se commettent impunément? C'est cependant un chef, un chef légitime et puissant qui fait la sûreté publique par une répression active et non interrompue de toute espèce de désordres. Sentez donc le prix et la nécessité de ce chef, et étendez son pouvoir au lieu de le restreindre.

L'Apôtre, lors même que les empereurs romains étaient persécuteurs et infidèles, n'avait-il pas raison de recommander aux chrétiens de prier pour leurs princes, afin, disait-il, que nous puissions tous vivre en paix et à l'abri de grands maux? *Ut quietam et tranquillam vitam agamus*. (1 Tim. II.) Certes, on ne jouit de son bien, on ne voyage sans danger, on ne demeure en repos dans sa maison, on ne reçoit les avantages du commerce, on ne tire des services de l'industrie des autres hommes et de la société humaine que par le moyen de l'ordre politique, autrement de l'autorité des chefs et de la subordination des peuples. Ces considérations et celles que j'ai fait précéder étaient pré-

sentes aux premiers chrétiens lorsqu'ils subissaient une mort injuste, plutôt que de s'armer contre Dèce et Dioclétien qui les envoyaient au supplice; lorsque, pour ne pas mettre l'ordre social en péril, pour ne pas prolonger les douleurs de la patrie éplorée, eux aussi reconnaissaient leurs maîtres dans des empereurs que déshonoraient tous les vices.

Concluons. C'est donc un devoir de raison, de religion et d'intérêt propre, que celui d'une soumission franche et entière à l'autorité des rois. Combien ce devoir n'est-il pas plus facile à remplir, combien ne se fortifie-t-il pas par des sentimens d'amour et de respect, lorsque les intérêts de l'État reposent, depuis des siècles, entre les mains de princes doux et humains, amis de leurs peuples et dont plusieurs n'ont eu à se défier, peut-être, que de la bonté de leur cœur et de l'excès de leurs vertus! Que le Ciel bénisse et conserve l'auguste dynastie qui nous gouverne; faisons son bonheur comme elle fait le nôtre; que nos arrière-neveux lui soient à jamais dévoués et fidèles. Ainsi soit-il.

TABLE

DE LA SIXIÈME PARTIE DU COURS ANALYTIQUE DE RELIGION.

DOMINICALES.

PLANS DE CONFÉRENCES

ET DE PLUSIEURS PETITS DISCOURS

PRONONCÉS DANS DIFFÉRENTES CIRCONSTANCES.

CONFÉRENCES FAITES A DE JEUNES ÉLÈVES.

(PRONONCÉES EN 1790.)

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

SUR LA MORT.

Omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur in terram.

Nous mourons tous, et nous nous écoulons sur la terre comme les eaux. (2e *Livre des Rois*, c. XIV, v. 14.)

Tout passe : nos années, nos mois et nos jours se succèdent avec une rapidité étonnante. La lumière met en fuite les ténèbres : les ténèbres reparaissent après la lumière. La nature quitte sa parure et la reprend. Nos plaisirs fuient ; nos douleurs s'amortissent ; nos vêtemens s'usent ; nos livres se déchirent ; nos

alimens s'engloutissent. Tout nous offre des images de destruction et de mort. C'est à chaque instant un changement de scène, de décorations et de théâtre : c'est un flux et reflux d'êtres successifs. Les générations s'écoulent et sont subitement entraînées les unes avec les autres dans le même fleuve du temps.......

Ne croyez pas, messieurs, que vous fournissiez tous une longue carrière ; que vous arriviez tous à cet âge où le fruit trop mûr se détache et tombe. Rien ne nous garantit la durée de l'existence : on peut mourir jeune ; et l'heure de la mort est toujours incertaine. Ces vérités sont identiques : je vous les présenterai sans en faire le partage.

Voyez une fleur se produire avec tout l'éclat et la fraîcheur du matin. Hélas ! un vent brûlant, un orage la font parfois sécher et périr à son aurore : telle la vie. Cette comparaison, si juste et que trop naturelle, je l'ai tirée des saintes Écritures. « L'homme, « disent-elles, paraît ici-bas comme une « fleur et passe de même : il fuit comme l'om- « bre. » *Qui quasi flos egreditur et conteritur ; fugit velut umbra, et nunquam in eodem statu permanet.*

On avait fondé ses espérances sur un fils tendrement chéri et unique ; on se promettait d'en faire le soutien et l'appui d'une esti-

mable famille. Une éducation distinguée développait en lui des talens heureux; on vantait son amabilité et ses grâces; on souriait à ses succès. Vain espoir! Tout se confond et s'abîme en un instant. Le jeune homme touche à sa dernière heure : on n'éprouve plus que des inquiétudes et des craintes. Bientôt hélas ! elles sont remplacées par quelque chose de plus triste encore : un stérile souvenir, un accablement de douleur, des regrets et des larmes. Cet édifice que des mains habiles se plaisaient à décorer à l'envi, cet édifice tout-à-coup s'est enseveli sous ses ruines. Du sein de la nuée est sorti un éclair : la foudre a écrasé celui qui se croyait le plus à l'abri de ses coups...... Pensées affreuses ! idées déchirantes ! Peut-être le jeune insensé a-t-il été lui-même son bourreau, sa victime. Peut-être, dans la fureur de ses écarts, a-t-il fait distiller dans ses veines de perfides poisons. La tombe d'un jeune homme qui n'est plus, quelle excellente école pour ceux qui existent encore !

On nous le dit chaque jour; mais malheureusement on nous le répète en vain : notre dernière heure est incertaine; il faut se tenir toujours prêt. Comme un filet, selon les livres saints, surprend et renferme les poissons qui se jouaient tranquillement sur les ondes; comme au temps de Noé, le déluge fondit

inopinément sur les hommes plongés dans l'ivresse de tous les plaisirs (*Luc.* XVII, 27); comme des voleurs forcent l'entrée d'une demeure paisible et y sèment la consternation et le deuil (*Luc.* XII); ainsi la mort, la cruelle mort, comme l'éclair, comme la foudre, frappe, renverse, immole. On se livrait il y a un moment à d'innocens plaisirs; on épanchait son cœur dans le sein de l'amitié et de la tendresse; on faisait d'agréables projets pour le lendemain : hélas! plus de plaisirs, plus d'amis, plus de lendemain. Serait-ce une illusion, un songe? Je ne puis me faire à cette idée qu'il n'est plus... Je le quittais à peine... Eh bien! pour achever de vous convaincre, venez et voyez.... *Veni et vide.* (Joan. XI, 34.) Voyez ce corps gisant, pâle et défiguré, ces yeux éteints, ces membres froids et glacés... Ah! s'il pouvait se ranimer ce corps, ce serait pour vous dire que la santé est une chimère, la vie un instant rapide, et qu'il faut enfin penser à vous-même....

L'un, dit le respectable auteur de l'Imitation, est tout-à-coup consumé par le feu du ciel ou brûlé dans sa maison : *Alius igne.* L'autre voit un ennemi mortel fondre sur lui et le dévouer à sa rage : *Alius ferro.* Celui-ci regagnait paisiblement sa demeure : des brigands l'arrêtent, le dépouillent et l'égorgent : *Alius latrocinio.* (Imit. liv. Ier, c. XXIV, n° 7.)

Celui-là pressé de voir un parent et un ami, veut, à l'aide d'une écorce légère, franchir l'intervalle des eaux et passer d'une rive à l'autre: l'onde s'agite et se tourmente. Tout-à-coup une planche s'entr'ouvre : la frêle barque a disparu. Vous vous hâtez en vain de porter du secours : l'infortuné est déjà entre les mains de son Dieu; on le juge... Combien se lèvent et ne doivent plus reposer que dans leur tombe ! Combien se couchent et ne doivent plus rouvrir les yeux à la lumière ! La mort se plairait-elle à tromper nos conjectures et à nous causer un étonnement étrange! Elle se tenait auprès d'un infortuné vieillard; elle commençait à abattre sa tête penchée et languissante. Un héritier jeune et vigoureux accusait sa lenteur. Hélas ! que vois-je? Le glaive fatal se tourne contre l'adolescent lui-même et tranche le fil de ses jours. Un jeune enfant erre plus d'un mois autour des portes du tombeau; on le ramène contre toute espérance : et la mort plonge dans le cercueil un homme qui se flattait de survivre au moins à la moitié de son espèce.

Ici plus d'un souvenir et d'un regret fatiguent la sensibilité de mon ame. Vous, ô vous, dont ma faible voix animait les talens et les vertus, vous qui me vîtes autrefois dans cette enceinte, vous n'êtes plus. J'ai sous les yeux la place que vous occupiez, il y a peu

d'années. Je me rappelle toutes les circonstances de nos divers entretiens ; quelquefois je parcours les caractères et les lignes que traçait une main qui aujourd'hui n'est que poussière : vous n'êtes plus. Quoique jeune moi-même, cependant puisque je l'étais moins que vous, devais-je naturellement vous survivre?.....

Que de jeunes gens et que d'hommes ont dit avec Ezéchias : Quoi! si tôt! A peine avais-je atteint la moitié de ma course; et déjà je touche aux portes du tombeau : *Ego dixi: In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi.* (Isaï. XXXVIII.) Hélas! je cherche, je demande en vain le reste de mes années. Quoi! mes yeux presque éteints s'appesantissent déjà! et bientôt ils seront fermés à la lumière! De même qu'on ploie et qu'on emporte une tente de bergers, ainsi ai-je campé quelques années; et ma vie, si je puis parler ainsi, ma vie se roule : on me la retire. *Generatio mea ablata est, et convoluta est à me, quasi tabernaculum pastorum.*

Je conviens, Messieurs, que ces idées sont lugubres. En voici de plus tristes encore; et je vous les présente à regret. Si par le plus grand, comme par le plus horrible des malheurs, les citoyens d'un vaste État venaient à se diviser; s'ils pouvaient oublier qu'ils doivent être amis et frères; si le délire renver-

sait les têtes ; que d'odieuses factions et qu'une frénétique fureur armassent toutes les mains ; que les enfans de la religion et de la patrie en déchirassent les entrailles : qui de nous d'un moment à l'autre n'aurait point à craindre le plus prompt et le plus affreux trépas ? O mort ! ô enfer ! combien seraient multipliées vos victimes ! Je les vois par milliers tomber, rouler, se confondre dans vos profondeurs et vos abîmes..... Mon imagination effrayée ne repose que sur des fers homicides, des cadavres sanglans, d'horribles et d'éternels supplices... Grand Dieu ! dissipez nos alarmes ; suspendez et éloignez vos fléaux. Ah ! mourir dans votre disgrace, sans larmes, sans préparation et sans repentir, frémissant de vengeance et écumant de rage ; mourir le cœur ulcéré contre des chrétiens, contre ses frères ; être jugé tout-à-coup, puis réprouvé : je m'arrête ; je frissonne !..... Heureux celui qui finit paisiblement sa carrière ! Heureux et très heureux celui qui met à profit ces belles leçons de l'auteur de l'Imitation de J.-C. (*Liv.* 1, *c.* 23.)

« Tenez-vous toujours prêt.... Appliquez-« vous à bien vivre, et cette dernière heure « vous donnera plus de joie que de frayeur. « Accoutumez-vous dès à présent à mépriser « toutes les choses d'ici-bas.... Ne pensez à « rien qu'à votre salut, et ne vous souciez de

« rien que de Dieu. Vivez sur la terre avec « la réserve et l'indifférence d'un voyageur « ou d'un étranger.... Offrez-y sans cesse au « Seigneur vos prières et vos larmes, et faites « en sorte qu'au sortir de ce monde votre « ame mérite d'entrer dans le sein de Dieu. « Ainsi soit-il. »

SECONDE CONFÉRENCE.

SUR LE DÉRANGEMENT PRESQU'UNIVERSEL DE LA JEUNESSE.

Omnes declinaverunt.... Non est qui faciat bonum; non est usque ad unum.

Presque tous se sont écartés; il n'en est presque point qui fasse le bien; il n'en est presque pas un. (*Ps.* XIII, v. 4.)

Jeunes élèves, vous étiez notre espérance. La vieillesse hélas! elle est de glace. L'âge mûr ne s'occupe que de soins ou d'établissemens passagers et terrestres. La jeunesse de vingt à trente ans, elle est le plus souvent embrasée du feu des plus détestables passions. Nous comptions sur vous, chers enfans; nous nous disions : Presque tout est perdu. For-

mons de nouvelles paroisses au sein de nos paroisses. Attachons-nous à cet âge si neuf encore et si tendre : il recevra sans peine des impressions salutaires; entraînons-le au bien. *Rape ad Deum quascumque potes animas.* (Saint Aug.)

Eh non! nous avons été prévenus. Le dérangement est précoce et presqu'universel. Que de suites fâcheuses pour le présent et pour l'avenir! Rendez-vous attentifs, je vous prie.

Le dérangement est précoce et universel. Il n'y a plus d'enfans ! On suce aujourd'hui le libertinage et l'impiété avec le lait. Déjà vos lèvres ont offensé le Ciel par d'horribles propos ou juremens. Vos mains ne sont point pures; vos pieds, pour emprunter le langage des livres saints, ont été agiles pour aller partout où Dieu est offensé. La crainte du Seigneur était loin de vous; et toutes vos passions vous ont emportés : elles étaient sans arrêt. Vous-mêmes avez peut-être été un redoutable écueil les uns pour les autres. Que de fautes vous avez commises! Que de fautes plus grandes encore vous avez voulu commettre! Nous sera-t-il facile, pour vous préparer au sacrement adorable, de vous dépouiller de cette robe d'ignominie si intimement collée à votre chair et d'y substituer le vêtement nuptial?

Il n'y a plus d'enfans! Quoi! Messieurs! si jeunes et si coupables! Vous dénaturez par le vice une saison de la vie qui devrait être celle de la candeur et d'une aimable innocence! Pourquoi vous vois-je si tristes, si dévorés de honte et de remords à l'âge où vous devriez goûter les plaisirs les plus naïfs et cette joie ingénue qui sied si bien à vos tendres années? Pourquoi vous vois-je si concentrés et si peu sincères, vous qui devriez porter votre cœur sur vos lèvres et vous épanouir avec autant de facilité que d'alégresse —Combien le vice plaît à la jeunesse en même temps qu'il l'afflige.

Je ne puis sortir de cette pensée : Il n'y a plus d'enfans!... On a conspiré contre vous; et vous êtes devenus vos plus dangereux ennemis à vous-mêmes. C'est un sujet digne de larmes ; et nous ne saurions nous en consoler. *Deduc quasi torrentem lacrymas... Neque taceat pupilla oculi tui.* (Thren. II, 18.) Quel avenir! On tue en vous nos espérances et nos ressources! On flétrit l'année dans son aimable printemps ! On arrache cette première plante, cette fleur première qui eût promis de riches et d'abondantes moissons! Quel avenir! Toutes vos facultés ressentiront le coup et le contre-coup de votre inconduite! Quel affaiblissement de santé, de mémoire et d'esprit! Quel cœur empoisonné! Que de

chagrins dans vos familles !.... Une jeunesse licencieuse.... Un âge mûr, violent, brutal et agité... Une vieillesse qui ne sera pas sans honte...

Je vous confie aujourd'hui l'épanchement de ma douleur. Je ne vous ai offert qu'une faible esquisse : mais un jour je veux traiter ce sujet plus à fond.

Messieurs ! qu'aucun de vous ne perde courage. Le mal est grand : il admet encore quelques remèdes. Que de fautes graves vous avez à vous reprocher ! je le sais; mais le cœur n'est pas encore endurci. Vous avez commencé à rentrer en vous-mêmes : la retraite que vous faites, le renouvellement auquel vous aspirez, la communion sainte qui couronnera vos efforts, tout me fait croire que vous allez entrer dans la voie droite pour ne plus en sortir.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

SUR LA BONNE ET LA MAUVAISE CONDUITE DE LA JEUNESSE.

(PRONONCÉ LE 2 JANVIER 1791.)

Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.

Il est avantageux à un homme de porter le joug (du Seigneur) dès sa jeunesse. (*Thren.* c. III, v. 27.)

Lorsque la plupart de ceux qui m'écoutent, Messieurs, ont commencé l'année classique, ils ont senti la nécessité de l'application et du travail. Vous vous êtes dit à vous-mêmes, que celui qui se voue à l'ignorance se voue à la honte et au mépris. Fardeau inutile de la société, il ne peut aspirer à sa confiance, ni à son estime. Il a trompé les vœux de la patrie et l'attente de sa famille ; et peut-être n'aura-t-il pour partage que l'ennui, de stériles regrets et des fautes avilissantes, suites inévitables de l'oisiveté. Par un heureux effet de ces sages réflexions, Messieurs, vos efforts se sont ranimés dans la carrière qui vient de se

rouvrir. Nous avons vu avec joie (et c'est un témoignage qu'il est aussi juste que consolant de vous rendre) une sorte de renouvellement dans vos études.

Vous vous êtes encore dit à vous-mêmes : que votre enfance avait assez et trop longtemps duré ; qu'il fallait enfin que la raison exerçât ses droits, que vous eussiez plus d'honnêteté envers vos maîtres, plus de douceur envers vos égaux, et plus de retenue au-dehors dans toute votre conduite.

Sensibles aux égards et à l'amitié que nous nous faisions un plaisir comme un devoir de vous témoigner, vous vous êtes promis de couronner nos travaux par la satisfaction que nous avons droit d'attendre de vous, et de faire éclater votre juste mécontentement contre ceux qui par leurs écarts compromettraient une sorte de réputation et d'honneur dont vous êtes jaloux.... C'est-à-dire, Messieurs, que vous travaillez davantage, et que vous êtes extérieurement plus réglés. Vous en tiendrez-vous là ? Ne donnerez-vous pas enfin un principe de vie et une ame à ce que vous vous proposez d'être et de faire ? La piété ne vous deviendra-t-elle point chère ? Ne vous empresserez-vous point enfin de cueillir par elle le fruit le plus précieux de nos soins ? L'homme est tout entier, non dans son esprit, non dans le dehors de ses actions,

mais dans son cœur ; et l'éducation n'est qu'une superficie, un vernis qui passe, une couche qui s'efface, si, comme une rosée salutaire, elle ne pénètre au fond des ames et n'y fait germer la probité la plus rigoureuse et l'amour de la religion et des mœurs. Tout édifice que l'on ne construit pas sur de semblables bases, craque dans toutes ses parties, s'ébranle, croule bientôt et n'offre que de tristes débris. Votre travail d'une part, votre conduite de l'autre actuellement raisonnable, mais froide si vous n'allez plus avant, voilà de ces châteaux fragiles, amusemens du premier âge, qu'on élève d'une main et qu'un instant après on renverse de l'autre.

Lorsque vous sortirez de cet asile, toutes sortes de séductions et de dangers vous attendent. Que ne fera-t-on point pour vous porter à la dissipation et à l'oubli de vos devoirs? Si vous connaissiez toute la force de la mauvaise honte et du respect humain ! Que ne fera-t-on point pour vous corrompre par le plaisir? Si vous saviez quelle est notre fragilité et notre faiblesse!.... Chaque jour on vous débitera les maximes les plus fausses; on rangera les obligations les plus sacrées au rang de simples convenances ou de vraies chimères. Quel fonds de principes et d'habitudes saintes aurez-vous à opposer à un semblable langage? Abandonnés hélas! à vous-mêmes,

sans forces, sans vertu, allant au combat sans armes, n'envisagez qu'une honteuse défaite, puis une mort spirituelle, déplorable, mais certaine....

Quand je vous parle de la vertu, ah! je vous entretiens de vos intérêts les plus chers, de votre plus solide, ou pour mieux dire, de votre seul et véritable bonheur. Quelle différence entre le sort du juste et celui de l'esclave infortuné des vices! Vous pouvez, Messieurs, en juger par ce qui se passe au milieu de vous. Voyez un jeune homme sage, appliqué à ses devoirs, pénétré d'un amour sincère et tendre pour la religion et la piété. Quelle douceur aimable! quelle égalité pleine de charmes dans son caractère! quel empressement à obliger! et quelle ame plus compatissante et plus sensible! quelle naïveté et quelle candeur! Grâces timides de l'innocence, vous brillez dans son regard; sincérité, vous êtes dans tous ses discours. Voyez au contraire le jeune homme livré à des penchans vils et déréglés. Quelle rudesse parfois dans son abord et ses manières! A une dissipation bruyante succède une humeur chagrine et noire, une mélancolie sombre.... Il n'excuse rien; il ne pardonne rien; il n'aime presque rien. Il souffre et fait souffrir. L'injure est sur ses lèvres et la haine dans son cœur. . . . .

. . . Après vous avoir offert le tableau d'une journée passée au sein de la vertu et d'une autre qui s'écoule au milieu de mille fautes déplorables, vous parlerai-je du soir, du retour que l'on fait alors sur soi lorsque le bruit et l'agitation cessent, lorsque la conscience est seule vis-à-vis elle-même? Vous communiquerai-je à ce sujet des pensées confuses qui souvent m'occupent et m'arrêtent?...

Je me représente ces asiles de la nuit et du repos où l'ame semble interrompre ses fonctions, où cependant se reproduisent avec un enchaînement rapide toutes les sensations et les idées qui avaient régné en nous dans la vie de la journée. J'entre, je pénètre. Hélas! une faible cloison sépare l'agitation et la paix, le remords et le contentement, le vice et la vertu, le jeune homme fervent dans la piété, irréprochable dans ses mœurs, et cet insensé qui, cruel à lui-même, prépare par une infinité de fautes graves son malheur et celui de sa respectable famille. Un sommeil pur et tranquille s'est emparé du premier. Je m'arrête : je le contemple; et je me dis : Il aime la religion; il en pratique les devoirs. Divinité! vous habitez son ame. Ici la piété respire; ici se font des prières saintes et agréables au Seigneur; ici fut invoqué il y a quelques heures le Dieu d'amour et de miséricorde; et il accepta l'offrande d'un cœur qu'il

avait lui-même formé. Anges saints, vous veillez ici : vous gardez, vous préservez l'innocence. Songes légers, agréables illusions, présentez à cet intéressant et bon jeune homme des images douces et consolantes. Retracez à son ame attendrie le souvenir de la divine bonté, dont il est le plus cher objet; transportez-le au milieu de ses vertueux parens et amis; montrez-lui les pauvres qu'il soulage, dont il essuie les larmes en laissant couler les siennes. Sensibilité, bienfaisance, amitié généreuse et fidèle, voici votre séjour et votre temple. Et vous, affliction et tristesse, idées noires et chagrines, fuyez; éloignez-vous d'ici: respectez le juste et son sommeil.

Je vais plus loin : j'ouvre. Comme si je pénétrais dans un de ces cachots où le crime se punit et ne se répare pas, j'éprouve une sorte de dégoût et d'horreur. Mon ame se presse... Je l'envisage, ce jeune et infortuné pécheur. L'inquiétude et les remords l'obsèdent jusque dans son sommeil. Tout me peint l'agitation qui habituellement le trouble et le bouleverse. Avant que ses yeux fussent appesantis, il est retombé sur lui-même. Sa conscience a fait entendre un cri aigu et douloureux : le déchirerait-elle encore? Quelque rêve affreux agit sur son imagination fatiguée. L'insensé renouvelle les emportemens de sa colère; il exhale son ressentiment et sa

haine contre ses égaux ou ses maîtres. Il se représente dans cette fange impure où il se traîne si souvent avec ignominie. Peut-être ce soir même a-t-il éloigné de lui le Seigneur et ses grâces. Malheureux! l'enfer est dans ta demeure : il est aussi dans ton ame. Je ne puis plus soutenir cette vue et cette idée. Je m'éloigne.....

Je vous ferai ici l'application du langage que tenait le Seigneur aux Juifs rebelles et endurcis : « Qu'avez-vous fait, ô Israël, ô mes enfans, ô mon peuple ? J'étais votre Roi ; vous m'avez abandonné : et des tyrans cruels vous ont assujetti. J'étais votre Dieu qui répandais sur vous mes bénédictions et mes grâces ; et vous m'avez substitué de vaines idoles qui n'ont pu vous délivrer de la main de vos ennemis. Israël a quitté une source pure, agréable, qui lui donnait des eaux vives et abondantes (*Jerem.* II, 13) ; il s'est creusé à la place des citernes où il ne puise qu'une boisson infecte et fangeuse. » Vous entendez, Messieurs, le sens de ces divines paroles : mais quoi ! voudriez-vous préférer les ténèbres à la lumière ; la lassitude, les remords et les peines à la paix, au contentement et à la joie ; le malheur à la félicité la plus pure ?

Je vais approfondir encore ce lamentable sujet. Qui donnera de l'eau à mes yeux, de la force à ma voix ? et éclatant en pleurs et

en sanglots, je m'écrierai: Jeunesse malheureuse! tu cherches le plaisir dans la honte! Jeunesse aveugle et criminelle! tu ruines et détruis par le vice tes faibles organes; tu éteins le flambeau de ta raison; tu dépraves ton ame; tu prépares l'avilissement et la douleur de ta famille; tu te creuses d'éternels abymes... Crains le désespoir; crains la rage de tes derniers momens: elle est terrible, la mort des pécheurs: *Mors peccatorum pessima.* (Ps. XXXIII, 22.)

O toi, qui frémis peut-être en m'écoutant, péris, jeune insensé que tes passions emportent; péris donc, puisque tu le veux: mais au moins ne fais pas périr les autres; au moins estime et respecte en eux le bien que tu n'as plus. L'ennemi de Dieu n'eut pas plutôt été, en punition de sa désobéissance et de sa révolte, précipité des cieux, que jaloux du bonheur de l'homme, il pense à l'entraîner dans sa chute: il ne réussit que trop dans son affreux dessein. Vous êtes ses suppôts, vous êtes ses organes et les dignes ministres de sa méchanceté, vous qui tendez des piéges à l'innocence de vos frères. Votre souffle leur fait respirer un poison perfide; vos paroles sont des traits de flamme qui les embrasent; vos caresses des trahisons. Arrête, détestable séducteur, arrête. Prends plutôt une arme meurtrière; plonge-la dans le sein de ton ami:

tu ne lui auras au moins enlevé qu'une vie fragile et mortelle. Il mourra, heureux encore; il mourra élu, puisqu'il mourra juste, innocent et vertueux.

O innocence, trésor le plus précieux! perte irréparable! Vous qui l'avez enlevée à d'autres, que vos larmes soient intarissables; que votre douleur soit sans mesure, comme votre crime fut sans bornes. Jour du jugement! jour de vengeance, de colère et d'effroi! Lorsque vous luirez, dernier des jours, quel compte à rendre! Grand Dieu! quelle horrible entrevue entre ceux qui moururent à la justice, à la grâce, et leurs sacrilèges assassins! Là se révéleront les discours les plus secrets; là seront manifestées l'abomination des désirs, la bassesse des moyens et l'infamie des actions. De toutes parts retentiront ces cris horribles: C'est toi qui m'as perdu. Pleurs, grincemens de dents, rage éternelle, vous commencerez alors!

Grand Dieu! c'est trop long-temps différer, trop long-temps attendre. Un exemple, Dieu juste! Choisis la victime la plus coupable: frappe. Que l'ignominie s'imprime sur son front! que le remords en notre présence l'agite et la renverse! que le ver rongeur la déchire! que dans d'horribles convulsions ses cris et ses hurlemens éternels déjà se fassent entendre! qu'elle se débatte

et se tourmente en vain! que des flammes vengeresses s'allument autour d'elle, montent, l'enveloppent et la saisissent! Qu'un seul périsse : que tous voient, frémissent et reculent épouvantés.

Qu'ai-je dit? Ce langage serait-il celui de la charité, celui de mon ministère? Pardon, Messieurs, pardon. Je le rétracte : je me trouble ; je me confonds. Grand Dieu! que les coupables éprouvent plutôt votre amour, afin de ne pas éprouver éternellement vos vengeances. Brisez la dureté de leurs cœurs ; touchez-les de repentir et de honte ;... qu'ils cèdent à votre grâce victorieuse et toute-puissante : convertissez-les, ô mon Dieu ; purifiez-les ; sanctifiez-les : que le sang de l'adorable Victime coule sur eux et leur imprime le sceau de la réconciliation et du salut. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME CONFÉRENCE,

OU INSTRUCTION FAMILIÈRE,

FAITE A DE PETITS ENFANS.

SUR L'ÉTAT DE SAINTETÉ.

Sequimini.... sanctimoniam sine quâ nemo videbit Deum.

Attachez-vous à la sainteté, sans laquelle personne ne verra Dieu. (*Heb.* c. XII, v. 14.)

On vous entretient souvent, mes chers enfans, de l'obligation où nous sommes de nous sanctifier tous. Vous savez que nous ne venons au monde que pour être saints; et que, qui dit un chrétien, dit un saint. Si vous me demandez ce qu'il faut faire pour arriver à la sainteté, je vous répondrai que nous avons deux devoirs indispensables à remplir à cet égard. Les voici : fuir le péché, et pratiquer la justice.

Ire Réflexion. *Fuir le péché.* Il y a des fautes légères, et que j'oserais dire, inévita-

bles; tant nous sommes exposés ici bas, et tant notre fragilité est grande! Les saints eux-mêmes n'en ont pas été exempts : *In multis offendimus omnes*. (Jac. III, 2.) Mais aussi il y a des fautes énormes qui tuent l'ame d'un coup, dit saint Augustin, et que pour cette raison on appelle mortelles; elles sont incompatibles avec l'état de grâce et de sainteté : elles se rapportent presque toutes, comme on vous l'a dit dans le Catéchisme, à sept principaux chefs qui sont : l'orgueil, l'avarice, c'est-à-dire l'attachement excessif aux biens de la terre et le désir immodéré d'en avoir, l'envie ou jalousie, l'impureté, la gourmandise, la colère et la paresse..... Qu'il est à craindre que ces sept malheureuses passions, source de tant d'écarts, ne se disputent notre cœur, ne le poussent en tout sens et ne se jouent de nous comme d'un amusement frivole! Examinez-vous, enfans. Apprenez et sachez que dès que les fautes capitales ont lieu en matière considérable, ou quelquefois même en certaines matières légères, mais avec un plein et entier consentement, c'en est fait de nos ames... Un souffle peut ternir l'aimable vertu de pureté; une pensée déshonnête à laquelle nous consentons peut nous perdre. Un petit vol, si les circonstances du lieu et de la personne sont aggravantes, peut devenir un crime. Mais la conscience qui

a admis le péché mortel en elle et qui s'est engagée dans cet odieux esclavage, la voilà cependant morte, infecte devant Dieu, esclave du démon, et devant être punie comme lui par des ardeurs sempiternelles. (*Isaï.* xxxiii, 14.) Le péché est donc le plus grand des malheurs : demandez chaque jour à Dieu qu'il vous en préserve.

IIe Réflexion. Ce n'est pas tout de secouer le joug de toute passion criminelle : il faut porter celui de J.-C. *Tollite jugum meum super vos.* (Matth. xi, 29.) Ce n'est pas tout de ne pas être méchant : il faut être bon. Fuyons le péché et pratiquons la justice : *Declina à malo, et fac bonum.* (Ps. xxxvi, 27.) La justice s'entend des devoirs généraux du Christianisme et des devoirs particuliers de notre état.

Parmi les obligations générales que le Christianisme nous impose, en est-il une plus sacrée que d'aimer Dieu et de le servir? Si je descendais de cette chaire, et que je demandasse à chacun : Aimez-vous Dieu? Chacun me répondrait : De tout mon cœur. Il n'est pas vrai, mes enfans, ou tout au moins j'ai sujet d'en douter. Vous n'aimez point Dieu, si vous n'aimez point la piété et la prière.... Vous n'aimez point Dieu, si vous cherchez des plaisirs déréglés que la raison et la reli-

gion réprouvent... Vous n'aimez point Dieu, si vous n'aimez pas vos frères et si vous ne leur pardonnez pas. Il est très commun de dire qu'on aime Dieu; il est très rare de le faire. Le Décalogue que je vous ai expliqué tant de fois, entre dans l'ordre général de nos devoirs; les lois de l'Eglise nous obligent aussi, parce que l'autorité de l'Eglise s'étend sur nous tous, et qu'elle n'est autre que celle de J.-C. lui-même.

Continuons. Aux deux grands devoirs de la religion, l'amour de Dieu et du prochain, à l'observation du Décalogue et des lois ecclésiastiques, il faut joindre un accomplissement exact des obligations de notre état. Autres les obligations des pères et mères; autres celles des enfans: autres les obligations des instituteurs; autres celles des élèves: autres les devoirs des maîtres et maîtresses; autres les devoirs de ceux qui leur sont subordonnés. L'amour du travail et de la lecture, un soin assidu de remplir la tâche qui vous est imposée: voilà pour vous, mes enfans, des vertus d'état. Des sentimens de reconnaissance, de respect et de soumission envers ceux qui vous enseignent ou vous dirigent, voilà encore des vertus de votre état. Faites-vous instruire chacun des devoirs qui vous sont propres; priez vos confesseurs de vous les expliquer à fond: car les illusions à cet égard sont fu-

nestes. Un enfant paresseux et désobéissant n'est point chrétien ; il n'a qu'une piété superstitieuse et fausse.

Retenez donc, mes chers enfans, que pour avoir le bonheur d'être saints, il faut vous éloigner du mal et vous livrer à la pratique du bien ; il vous faut obéir aux lois de Dieu et de son Eglise ; il vous faut enfin remplir les devoirs personnels que votre condition et votre âge imposent à un enfant et à un écolier chrétien. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

SUR L'ESPRIT DU MONDE ET CELUI DU CHRÉTIEN.

Si de mundo fuissetis, mundus quod suum erat diligeret: quia verò de mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo, proptereà odit vos mundus.

Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui; mais parce que vous n'êtes point du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, c'est pour cela que le monde vous haït. (*S. Jean*, c. xv, v. 19.)

Vous êtes destinés à vivre dans le monde, mes chers enfans; et cependant vous ne devez pas être du monde. Pourquoi? Parce qu'il y a une opposition manifeste entre le monde et les disciples de l'Evangile. Ce n'est pas dire assez: c'est une guerre irréconciliable qui éclate dans le temps de la vie présente et qui se prolonge dans les années éternelles: delà des destinées bien différentes....

On entend par le monde cette immense multitude d'hommes corrompus qui se font de fausses maximes, qui s'abandonnent à leurs passions, qui vivent selon la nature et les sens. Les disciples de l'Evangile sont ce

petit nombre d'ames pures qu'animent la crainte et l'amour de J.-C., qui portent la croix à sa suite, et qui pratiquent avec exactitude les devoirs du Christianisme.

Expliquons en détail l'opposition et la guerre que je vous annonce. Parcourons les principaux articles qui donnent lieu, soit à une doctrine, soit à une conduite extrêmement divergente de la part du monde et de la part des disciples fidèles de l'Evangile.

Le monde est passionné pour ses aises et ses plaisirs... *Coronemus nos rosis, antequam marcescant*...(Sap. II, 8.) Il parle en monde et il agit en monde..... Le chrétien, au contraire, chérit ce qui gêne et mortifie la nature; il met les privations au nombre de ses jouissances; il s'affligerait d'avoir ici-bas sa consolation et ses délices : *Væ vobis qui habetis consolationem vestram*. (Luc. VI.) Le chrétien parle et agit en chrétien. Il expie... Il mérite....

Le monde est dévoré de la soif d'amasser de l'argent et de s'enrichir..... Le chrétien a son trésor dans le ciel (*Matth.* XIX, 21) : il ne s'attache point aux choses périssables : il les possède sans en être possédé : *Tanquam non possidentes*. (1 Cor. VII, 30.) Les richesses sont à ses yeux une calamité, et il donne avec empressement et libéralité tout ce qu'il se refuse à lui-même.

Le monde est persécuteur, et le chrétien persécuté. Comment? Le voici : le monde ne peut souffrir la vertu, parce qu'elle le condamne : *Et mundus eos odio habuit.* (Joan. xvii, 14.) Delà ses emportemens contre le juste, ses paroles de dérision et de blasphème... Le chrétien souffre et ne murmure pas; il ne se plaint pas : il offre à Dieu ce qu'il souffre; il s'honore et se réjouit de souffrir. *Et si quid patimini propter justitiam, beati.* (1 Petr. iii, 14.)

Autres contrariétés. Le monde prend pour soi les titres d'honneur et les postes éclatans; il se fait une patrie ici-bas. Le chrétien vit obscur et délaissé : il se considère comme étant en voyage, *tanquam advenas et peregrinos* (1 Petr. ii), puis condamné à un exil rigoureux, puis renfermé dans une étroite prison qu'on nomme la vie.

Vous voyez, mes chers enfans, que l'homme du monde et l'homme évangélique ont des principes qui ne se rapportent point et qui ne peuvent se rapporter. L'un les puise dans la boue de cette misérable terre; et l'autre les prend dans le sein de l'immuable vérité. L'un joué par le Dieu du siècle, *excæcavit Deus hujus seculi* (2 Cor. iv, 4), voit toutes choses sous un jour faux et ténébreux; mille prestiges l'abusent : le chrétien contemple les objets à la clarté d'un flambeau

tout céleste. Celui qui les lui montre, c'est le Père des lumières, qui ne peut recevoir ni ombre, ni changement: *Apud quem non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio.* (Jac. I, 17.) Le monde a faux poids et fausse mesure: le chrétien pèse toutes choses dans les balances du sanctuaire.

Cette opposition que je vous développe, doit-elle durer toujours? Oui, mes chers enfans. Le chrétien sera toujours ennemi du monde, et le monde toujours ennemi du chrétien. L'éternité ne les rapproche point: au contraire elle les sépare davantage. Le monde ici-bas se réjouissait, et le chrétien était dans la peine. Tout a changé: le monde, au jour qui ne doit plus finir, pleurera, hurlera, séchera de désespoir et de rage: le chrétien au contraire essuiera ses yeux chargés de larmes; et sa tristesse sera changée en joie. « Alors les justes, disent les saintes Ecritures « au livre de la Sagesse (*c.* v), alors les justes « s'élèveront avec une grande hardiesse contre « ceux qui les auront accablés d'affliction et « qui leur auront ravi le fruit de leurs tra- « vaux. Les méchans, à cette vue, seront saisis « de trouble et d'une horrible frayeur. » Les justes se consoleront pleinement de leurs tribulations passées: *Quia prima abierunt.* (Apoc. XXI, 4.) Ils se délecteront en Dieu; ils seront rassasiés de voluptés saintes et in-

tarissables. « Ils recevront de la main du Sei« gneur, dit le texte sacré, un royaume admi« rable et un diadême éclatant de gloire. » (*Sap*. v.) Plus de communication entre le monde réprouvé et le chrétien élu : plus de passage de l'un à l'autre état. Ecoutez ce que dit Abraham dans l'Evangile du mauvais riche. (*Luc*. XVI.) « Mon fils, souvenez-vous « que vous avez reçu vos biens dans votre vie, « et que Lazare n'y a eu que des maux : c'est « pourquoi il est maintenant dans la conso« lation, et vous dans les tourmens. De plus « il y a pour jamais un grand abyme entre « nous et vous ; de sorte que ceux qui vou« draient passer d'ici vers vous ne le peuvent, « comme on ne peut passer ici du lieu où « vous êtes. »

Voilà donc la fin de l'homme mondain et pécheur, et celle aussi du véritable chrétien, du juste, définitivement et irrévocablement arrêtées.

Que le fruit de cette instruction soit de vous apprendre à ne vous décourager jamais, quelles que soient les dérisions des pécheurs, quelles que soient les contrariétés et les peines par lesquelles ils vous éprouvent. Pensez à cette femme dont parle l'Evangile (*Joan*. XVI, 21) : « Elle enfante avec douleur ; mais « combien sa joie éclate lorsqu'on lui dit : Vous « avez mis un homme au monde. » Et nous

aussi nous n'enfanterons pas sans douleur l'homme intérieur et spirituel, l'homme de notre salut. Mais envisageons le dernier dénouement de toutes choses ; envisageons la récompense et la sainte alégresse qui nous attendent : nous nous affligerons alors de ne pas faire et de ne pas souffrir davantage.

SIXIÈME CONFÉRENCE,

OU INSTRUCTION.

POUR UNE RENTRÉE PUBLIQUE DES CLASSES.

Sollicitè cura te ipsum probabilem exhibere Deo.

Ayez tout le soin possible de vous rendre agréable à Dieu. (2e *Ep. à Tim.* c. II, v. 15.)

Une nouvelle carrière va s'ouvrir devant vous....... C'est aujourd'hui le premier jour d'une année classique qui, j'espère, ne sera pas perdue pour le travail, ni pour la vertu... Lumières de l'Esprit Saint implorées.... Sacrifice auguste qui s'offre sur nos autels...... Je l'interromps pour vous donner les avis généraux les plus convenables à la circonstance solennelle qui nous rassemble.

Puissiez-vous, mes chers enfans, vous porter de plus en plus à l'amour du travail et à celui de la vertu! Deux réflexions.

Du TRAVAIL d'abord. Voici les motifs qui vous y engagent : La volonté de Dieu, la voix de la raison, le vœu de vos familles et votre propre intérêt.

1° *La volonté de Dieu.* La peine, selon les saintes Ecritures, est un fardeau que Dieu lui même impose aux épaules des enfans d'Adam. Depuis la chute originelle, il nous a été dit à tous : Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front...... Le champ de la science à défricher, tout aussi bien que nos campagnes......... Epines et difficultés sans nombre.

2° *La voix de la raison.* Hé! la nature elle-même nous fait connaître notre destination au travail. D'une part entendez les auteurs profanes vous dire eux-mêmes: *Ut avis ad volandum, bos ad arandum, homo natus ad laborem....* (Cic.) D'une autre part consultez vos yeux et votre propre expérience. Nous naissons tous dans une imperfection extrême. Peu à peu nos organes se développent... Il faut les exercer pour les affermir ; nous perdons nos forces, si nous ne les savons employer.... Chaque chose se fait par des progrès successifs et non interrompus..... On sème, on laboure pour recueillir....

3° A cette voix si pressante de Dieu lui-même, de la nature ou de la raison, joignez-y, mes chers enfans, *le vœu de vos familles*... Que de sacrifices ne font-elles pas?... Que de recommandations pressantes! De tous les héritages, le plus précieux n'est-il pas une bonne éducation? N'est-il pas aussi le plus assuré?.. Fortune qui se renverse; places que l'on perd... Le talent et le savoir survivent à nos désastres.... Douleur que vos estimables parens éprouvent, lorsque le temps se dissipe, et que vous éteignez le flambeau de votre esprit....... Satisfaction vive qu'ils ressentent, quand vous obtenez des encouragemens et des récompenses.

4° Enfin *votre propre intérêt.* Si vous ne travaillez pas, vous avez tout à craindre, et vous n'avez rien à espérer. L'ennui vous accablera... Vous serez inutiles à la société... Vous tomberez dans toute espèce de maux spirituels et temporels. « L'oisiveté, disait saint « Bernard, c'est une sentine de toute espèce « de tentations et de mauvaises pensées. C'est « la mère des bagatelles, c'est la marâtre des « vertus, *mater nugarum, noverca virtutum*; « c'est la mort de l'ame; c'est l'ensevelisse- « ment de l'homme tout vivant. » Messieurs, si vous vous appliquez à l'étude, considération méritée.... Postes remplis un jour avec honneur; dette payée à la société; délices et

jouissances pures. Vous en serez ainsi plus disposés à la vertu et à toutes les habitudes louables qui en naissent.

LA VERTU ! Ce mot seul sourit à l'ame. Tant l'amour de la vertu est inné en nous ! Tant nous conservons de respect et d'estime pour le bonheur qu'elle procure, lors même que nous l'avons perdu !

La vertu est le plus estimable des trésors : *Super aurum et argentum.* (Ps. CXVIII.) Et écoutez le langage que la religion nous tient à cet égard. Dieu, mes chers enfans, est notre fin dernière : mais nous ne pouvons arriver à lui que par la pratique de la vertu. J'entends par vertu l'accomplissement de nos devoirs. Je mets à la tête les obligations religieuses et chrétiennes envers la Divinité...... Ordre des autres devoirs..... Je ne veux entrer ici dans aucun détail : je me contente de vous proposer ces deux considérations : que la jeunesse est plus particulièrement l'âge de la religion et de la vertu ; que le salut et l'emploi du reste de nos années dépendent surtout de la conduite de notre première jeunesse.

1° Tous les âges appartiennent à Dieu. On n'existe, ou plutôt on ne doit exister dans tous les âges que pour l'aimer, le servir et le posséder : mais le Seigneur demande et agrée singulièrement le service de la jeunesse. Delà

ces exhortations tendres des livres sapientiaux : « Mon fils, cultivez la sagesse.... Engagez de bonne heure votre cou dans ses chaînes; baissez votre épaule, et portez son fardeau. » Dieu voulait en toutes choses les prémices (*Num.* xv, 19) : celles des fruits, des troupeaux, et des premiers nés entre les hommes. Dieu rejetait de son autel des offrandes flétries, usées, et des restes imparfaits. J.-C. aimait les enfans, loin de se dérober à leur importunité. (*Marc.* x, 16.) Et certes cet âge offre de grandes facilités et d'heureuses dispositions à la vertu. Eloignement des fausses maximes, des affaires qui absorbent, des orages que les passions font naître...... — Modestie, simplicité, candeur et pureté. Dans les autres âges, on s'efforce de réparer un édifice ruiné, ou qui présente tout au moins des brèches larges et ouvertes; ici c'est un temple neuf et un sanctuaire non profané. Enfans, fermez la porte au vice; et ne vous abjurez point vous-mêmes.

2° Il est d'autant plus nécessaire de vous consacrer de bonne heure à la vertu, que le salut et l'emploi du reste de vos années en dépendent... La divine Ecriture dit : Ah! qu'il est heureux à l'homme de porter le joug du Seigneur dès ses premières années (*Thren.* III, 27)! Toute la vie est alors un enchaînement de grâces et d'œuvres saintes! La voie

que l'adolescent aura suivie, il ne s'en retirera plus... (*Prov.* XXII, 6.) Et s'il se dérègle, jusque dans sa vieillesse ses os seront imprégnés de tous les vices. Saint Jérôme rempli de la lecture des auteurs profanes s'écrie : que l'on efface difficilement les premières impressions : *Lanarum conchyliaquis in pristinum candorem revocet?* Il cite là-dessus ce poëte fameux qui dit avec tant d'élégance que le vase conserve long-temps le parfum de la première liqueur qu'on lui a confiée. Il est à remarquer, Messieurs, que les plus grands personnages de l'ancienne loi, Joseph, Samuël, David et Tobie ont eu une enfance vertueuse dont les livres saints nous ont transmis les détails.

Résumé général.....

PÉRORAISON... Et nous, Messieurs, que la nature de nos fonctions met à la tête de cette intéressante jeunesse, quel que soit le grade où nous nous trouvions placés, ranimons notre zèle. Quelle tâche plus honorable que la nôtre! C'est ici la plus chère portion de l'Eglise et de l'État sur laquelle j'appelle tous vos soins. Que d'administrateurs et de magistrats, que de guerriers magnanimes, et de fonctionnaires distingués dans tous les rangs, sortiront bientôt de cette enceinte! Le printemps promet les richesses de l'automne. Coopérons à former des chrétiens, des héros,

des hommes. Professeurs, instituteurs et maîtres, nous représentons les chefs des familles. Soyons pères, soyons mères... Portons ces aimables enfans dans nos cœurs. Ne nous rebutons, ne nous attiédissons jamais. Tournons, retournons ce champ qui ouvre son sein à la culture... Déposons dans ces jeunes ames d'utiles connaissances, les précieux germes et les incontestables principes d'une morale pure et d'une religion éclairée. Méritons par notre dévouement, par une infatigable bonté et par nos exemples, que cette jeunesse nous honore, nous chérisse, qu'elle conserve de nous un tendre souvenir, et que dans un âge plus avancé elle nous comble encore de mille et mille bénédictions.

SEPTIÈME CONFÉRENCE.

SUR LES VACANCES.

Requiescite pusillùm.

Reposez-vous un peu. (*Marc.* c. VI, v. 31.)

LORSQUE les apôtres eurent consacré quelque temps à leurs missions évangéliques, Notre Seigneur les prit à part et leur dit : Venez, reposez-vous un peu : *Requiescite pusillùm.* Les forces humaines ont un terme : il faut les employer et non les épuiser : mais le repos doit aussi connaître des bornes : *Pusillùm.*

Vous touchez presque, Messieurs, à la fin d'une année classique qui n'a pas été sans utilité pour vous. Chacun déjà anticipe les vacances par la pensée..... Chacun envisage peut-être dans une sorte d'ivresse la cessation prochaine de tout travail et de tout assujettissement. Que d'idées fausses dans nos colléges! Qu'il me soit permis aujourd'hui de les combattre et de vous prémunir contre les dangers qui vous menacent.

PREMIER DANGER DES VACANCES. Celui de ne rien faire. Faux bonheur que l'oisiveté : inconvéniens de toute espèce qu'elle traîne après elle.

On ne jouit d'abord de ses facultés qu'autant qu'on en use. L'esprit a besoin de culture : si un champ reste en friche, il s'emplira bientôt d'herbes stériles et mauvaises. L'esprit s'émousse ; il se dissipe et se perd dans l'inaction : tout se désapprend. Il faut recommencer ensuite sur de nouveaux frais, et l'on n'occupe plus le rang honorable qu'on avait tenu jusqu'alors.—Oisiveté, poids énorme..... On lutte contre l'ennui : regrets involontaires qui nous poursuivent.... Comme l'appétit nous dispose à prendre de la nourriture, il faut que le repos et le travail s'assaisonnent mutuellement. Quels que puissent être vos délassemens, ne passez aucun jour sans donner quelques heures à la composition et à la lecture.....

SECOND DANGER. Celui de secouer tout joug religieux. Que nous faudrait-il penser de vous, si tous les devoirs de la piété vous étaient à charge?

Dans nos maisons d'éducation chrétienne on payait à Dieu le tribut qui lui était dû le matin et le soir ; on se rappelait de temps à autre pendant la journée à son souvenir ; on assistait

au saint Sacrifice; on recueillait des instructions saintes; on purifiait sa conscience... Les vacances sont-elles venues? On se croit quitte de tout, dégagé de tout. On se lève, on se couche comme les nations idolâtres : *Sicut gentes quæ ignorant Deum*. (1 Thess. IV, 5.) Dieu est oublié : plus de messes; plus de confessions. Hé! que deviennent donc les travaux de notre ministère? Cette plante cultivée avec tant de soin et si bien arrosée, on se flattait qu'elle se couronnerait de fleurs et de fruits... Vous abandonnez Dieu; Dieu vous abandonnera : *Noluit benedictionem, et elongabitur ab eo* (Ps. CVIII, 16); et tous vos jours seront marqués par des fautes et des malheurs. Parce que vous êtes en vacances, il n'y a plus ni religion, ni culte pour vous. Mais l'auteur de la création a ses droits : ils sont écrits sur les ouvrages de ses mains. Eteignez donc le soleil; arrachez les cieux; anéantissez toutes les marques de la grandeur de Dieu : vous cesserez ensuite de l'adorer et de l'aimer. Plus votre intelligence se développe, plus le temps de la vie avance, et plus aussi vous devez vous attacher à la religion et à ses bienfaits. Libres du travail ordinaire des classes, vous devriez dans les deux mois prochains, donner plus de temps à vos exercices spirituels.

TROISIÈME DANGER. Celui de succomber à des tentations multipliées.

Lorsque les colléges sont bien dirigés, ils deviennent l'asile des lettres et de la vertu. Des supérieurs pleins de sagesse voient tout et pensent à tout. Ils avertissent et répriment à propos : ils font un heureux mélange de la douceur et de la fermeté. Plusieurs compagnons de votre âge vous donnent ici des exemples généreux et puissans. Mais dans les fériés on est loin de toute surveillance; et on en abuse. Vous avez peut-être des parens indiscrets qui vous parleront une langue que vous n'êtes pas accoutumés à entendre, qui se railleront de la dévotion et vous entraîneront aux spectacles. Que d'impressions funestes vont se déterminer en vous! Des domestiques (Il s'en trouve dont les ames sont ignobles et mercenaires) vous nuiront peut-être... Il y a par-tout des jeunes gens perdus de mœurs : mais dans vos campagnes ils vous tendront des piéges, sans qu'il puisse y avoir aucune répression de notre part.... Cette aimable enfance est un temple de pureté et d'innocence; et c'est à qui s'empressera de le démolir. Laissez-moi jeter des larmes sur la ruine d'un si bel édifice....

Vous rentrerez au collége lâches, ignorans et paresseux; vous y rentrerez avec une ame

froide pour le bien et qui ne porte plus le joug du Seigneur ; vous y rentrerez gâtés peut-être par le vice et déchirés de remords.

Je vous en conjure par vos intérêts les plus chers : prenez en ce moment d'excellentes résolutions, et faites-vous un plan de vie pour vos vacances. Craignez l'oisiveté ; n'omettez point vos devoirs religieux ; veillez constamment et avec soin sur vous-mêmes. Puissé-je n'avoir point parlé en vain ! Puissé-je au commencement de l'année classique suivante vous féliciter de ce que le bien s'est affermi et perfectionné en vous ! Ainsi soit-il.

HUITIÈME CONFÉRENCE,

OU DERNIERS AVIS A LA FIN D'UNE ANNÉE CLASSIQUE.

(PRONONCÉ EN 1790.)

Dominus custodiat introitum tuum et exitum tuum ex hoc nunc et usque in seculum.

Que le Seigneur garde votre entrée et votre sortie maintenant et à jamais. (*Ps.* cxx, v. 8.)

Aujourd'hui, Messieurs, mon ministère finit à votre égard; mais en terminant les rapports que je conservais avec vous dans le cours de cette année, je puis vous assurer que l'attachement qu'ils ont fait naître en moi, et la satisfaction que vous m'avez donnée survivront à ces rapports eux-mêmes... Que de fois vous êtes venus de vous-mêmes me confier vos peines! Avec quel empressement n'avez-vous pas reçu la parole sainte que je vous annonce!.... *Excipientes verbum... cum gaudio Spiritûs sancti....* (1 Thess. 1, 6.)........

..... Dans les circonstances orageuses où

nous sommes, l'avenir ne s'offre à mes regards qu'enveloppé d'un voile sombre et épais : je ferais d'inutiles efforts pour le soulever. Dois-je par la suite vous guider dans la carrière des lettres, ou dans celle des sciences?.... Dois-je venir ici souvent encore pour vous encourager et vous instruire? Dépositaire de vos larmes et de vos fautes, dois-je dans le secret aider la plupart d'entre vous à conserver ou réparer l'innocence, et faire de ces importantes fonctions mon occupation la plus chère, mon soin unique? Je l'ignore. Mais une conviction me reste : mon cœur me la donne. Il me dit que si la Providence m'impose quelques devoirs à remplir envers vous, vous éprouverez toujours de ma part ce qu'un zèle soutenu et une sensibilité vive à ce qui vous touche peuvent faire attendre....

Mais c'est peut-être pour la dernière fois que je vous rassemble ; je touche peut-être à l'instant d'une séparation entière. Il est alors des souvenirs qu'on se plaît à recueillir. J'aimerais à me rappeler que pendant trois années, j'ai cherché à vous porter à Dieu, à vous exciter au bien et à la vertu ; et que, si vous n'étiez tous vertueux, vous aviez tous au moins quelque désir de l'être....

Messieurs, qu'en ce moment mes avis, peut-être les derniers de tous, soient favorablement écoutés.

Je vous conjure d'acquérir ou de conserver l'amour du travail... La perte du temps amène toutes les autres... L'inapplication et le découragement ne prouvent que faiblesse et lâcheté dans ceux qui s'y livrent. Au contraire l'amour du travail, en étendant l'esprit, affermit la conduite et vous donne une énergie utile à la société et à vous-mêmes....

L'ardeur que vous auriez à vous occuper et à cultiver vos facultés intellectuelles ne suffit point. Voulez-vous que le Seigneur vous bénisse, vous et vos études? Adressez-vous à lui par de ferventes prières. Nous n'avons point été jetés au hasard sur la surface du globe. Il existe une Divinité: nous lui devons nos hommages. Vous êtes indignes du bienfait de l'existence que vous tenez de Dieu, si vos cœurs ne brûlent pour lui. Avantages et jouissances de la piété....

L'enfance est passée pour vous, Messieurs. Étudiez présentement à fond votre caractère. Ajoutez ce qui manque; retranchez ce qui déborde; fixez-en la légèreté. Enracinez en vous les sentimens d'honneur et de délicatesse... Que le mensonge ne se rencontre jamais sur vos lèvres; que le désir de tromper n'entre jamais dans votre cœur. Soyez droits et sincères; soyez bons et bienfaisans; soyez tendres et sensibles. — Dangers de l'emportement.... Injustice de la haine et de la ven-

geance. — Vous serez toute votre vie ce que vous allez être...

La vraie sensibilité ne sert point d'instrument au désordre. Quiconque se traîne dans la fange de ces passions sourdes et impures qui pervertissent la jeunesse, il abjure la paix et le bonheur; il se dégrade; il se rend inutile à lui, aux autres, et même dangereux. Il enlève un homme à l'État, un citoyen à la patrie et un chrétien à la religion. La pureté, vertu céleste, source de santé, de vigueur morale et de joie interne....

Messieurs, le goût du travail, celui de la religion et de la prière, une vigilance exacte sur votre caractère, et l'amour des bonnes mœurs, tel a été par rapport à vous, en particulier comme en public, l'objet de mes instructions multipliées et de ma plus vive sollicitude : tels les vœux que j'exprime en finissant.

Lorsque Rébecca s'éloigne de la maison paternelle, ses parens et ses frères l'entourent et s'écrient à l'envi : Vous êtes notre sœur; croissez et prospérez en tout : *Crescas in mille millia.* (Gen. XXIV, 60). Messieurs, puisse la vertu s'étendre, se développer dans vos cœurs et y produire des fruits abondans et durables! Puissiez-vous justifier nos espérances et nos désirs! Puissiez-vous payer d'un juste retour ceux qui vous aiment et qui se

dévouent à vous être utiles! Conservez-leur des droits acquis à votre reconnaissance et à votre souvenir. Messieurs, je vous laisse avec ces paroles de l'Apôtre que nous lisons à la fin d'une de ses épîtres : Que la grâce de N. S. J.-C., que l'amour de Dieu et que la communication des dons de l'Esprit Saint soient toujours avec vous. (2 *Cor.* XIII.) Ainsi soit-il.

NEUVIÈME CONFÉRENCE.

POUR L'OUVERTURE D'UNE RETRAITE DE PREMIÈRE COMMUNION.

Neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo.

Ce n'est pas à un homme que l'on prépare une demeure; c'est à Dieu. (1 *Paralip.* c. XXIX, v. 1.)

C'EST un précepte pour tout fidèle qui a un discernement convenable, *Postquam ad discretionis annos pervenerit* (Concil. lateran. IV), de venir au moins une fois chaque année et dans le temps de Pâques au pied des saints autels pour y recevoir le Seigneur notre Dieu. L'âge de raison et de discernement

ne suffit point ; il faut encore, dit saint Paul, s'éprouver avec soin. (1 *Cor.* xi.) Si l'épreuve est nécessaire chaque fois, elle l'est surtout pour une communion première. Je veux vous entretenir aujourd'hui de cette grande action, et des exercices de retraite qui, dans le cours de cette semaine, doivent vous y préparer.

I[re] PARTIE. Importance de la première communion. C'est une consécration solennelle à Dieu ; et de cette première communion dépendent presque toutes les autres, et en particulier le salut éternel.

Vie sensuelle du premier âge... Il vient cependant un moment où l'on est plus susceptible d'instruction, où l'on se replie sur soi-même, où le cœur s'échauffe... Moment heureux ! Placé alors sur les limites de la vertu ou du vice, on se décide.... C'est la communion première qui opère cette décision et qui devient le signal indicateur de ce que l'on sera dans toute la carrière de sa vie. Alors l'esprit s'occupe de Dieu ; le cœur s'anime pour lui ; et le corps qui est le temple de la Divinité, le corps s'embellit d'une parfaite pureté. Alors tout se rapporte à Dieu ; tout lui est consacré.... On offre le sacrifice de soi-même ; et le sang de la nouvelle alliance le cimente, ce sacrifice. C'est une seconde entrée dans le

Christianisme : on renonce à toutes les bagatelles de l'enfance ; on s'élève à la hauteur de sa vocation : on traite une alliance solennelle avec Dieu : .... on le choisit, et on en est choisi.

De la première communion dépendent les autres. Si elle est bien faite, il est présumable qu'on aura faim et soif de la justice (*Matth.* v, 6) ; qu'on s'approchera souvent de la source des grâces ; qu'on trouvera sa consolation et ses délices à s'en approcher. Mais si elle est mal faite ; ou il n'y aura plus qu'indifférence, et l'on s'éloignera des choses saintes : ou il n'y aura que profanation et sacrilège ; et alors on se fera une routine de communier à Pâques sans dispositions suffisantes, c'est-à-dire de commettre un sacrilège à Pâques. Voilà deux résultats qui sont bien à craindre, et l'expérience journalière nous les montre....

Messieurs, si dans un âge où l'amour de l'or n'est point allumé, où le cœur est droit et l'esprit simple, où il y a tant de ressources, si l'on est alors de glace pour Dieu et que l'on devienne son ennemi par le sacrilège, ah ! que faut-il attendre des années suivantes, des années d'orages et de tempêtes ? Le commencement est du plus grand intérêt en toutes choses. S'il y a tant de scandales dans la jeunesse, cela vient des premières communions non faites ou mal faites. Rien de plus vrai que

cette pensée des meilleurs auteurs : que la première communion est un principal anneau dans l'ordre du salut éternel et de la réprobation éternelle.... Aussi ce qui devrait être pour nous notre consolation et notre couronne, la première communion des enfans, est souvent l'objet de nos craintes et d'une anxiété pénible. Tremblons : tremblez aussi vous-mêmes.

IIe PARTIE. La première communion étant une action si essentielle, faut-il vous étonner qu'on vous y dispose par une retraite spirituelle? Et quelle est la grande entreprise qu'on ne médite pas, qu'on ne prévoie pas, et à laquelle on ne se dispose pas ?... La retraite est une séparation du siècle et de ce qui s'y passe... Dans la retraite Dieu parle au cœur ; et l'on s'entretient plus particulièrement avec Dieu.

Voici les principaux exercices de cette retraite :

Des prières plus multipliées et mieux faites. Jusqu'ici comment avez-vous prié? Mais maintenant vous y mettrez de l'attention et de la ferveur.... Vous bannirez de plus en plus la légèreté.... Ignorez-vous donc qu'il n'y a pas de grâce pour vous sans la prière?

De bonnes lectures. Il est temps d'expier tant de lectures frivoles, de puiser de meil-

leurs principes, de les comparer, de les fixer et de donner une nourriture salutaire à notre ame...... Les lectures pieuses amortissent les feux de la concupiscence, enflamment la charité, nous ramènent à Dieu et nous font envisager toutes choses dans l'ordre du salut éternel.

L'assistance au Saint Sacrifice. Si nos augustes mystères, dit l'auteur de l'Imitation (*l.* IV, *c.* I), ne se célébraient qu'en un seul lieu, en un seul jour, et par les mains d'un seul homme, qu'ils seraient ardens, les désirs et les vœux que l'on formerait de pouvoir y assister! Hé quoi! l'inépuisable bonté de Dieu, sa profusion ôte-t-elle du prix à ses bienfaits?... Chaque jour de votre retraite, dites-vous à vous-mêmes que cette adorable Victime qui naît et s'immole sur l'autel et sous vos yeux, va naître et s'immoler en vous. Demandez-lui la *transsubstantiation* de votre cœur.

Recueillement et élévations fréquentes à Dieu. Vous savez combien Moïse était occupé du tabernacle, Noë de l'Arche, et Salomon du Temple : Le seriez-vous moins de votre communion? Quelle joie nous transporte lorsque nous devons recevoir un grand hôte! Comme l'on s'en occupe long-temps encore après son passage! Ici c'est plus qu'un prince, plus qu'un saint ou un ange; c'est un Dieu :

Neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo. (1 Paralip. XXIX, 1.) Aman se disait avec une sorte d'ivresse : C'est demain que je dois prendre mon repas avec le roi : *Cràs cum rege pransurus sum.....* (Esth. V, 12.) Un cœur enflammé de Dieu pense continuellement à Dieu..... Faut-il vous dire de penser à un père, à une mère?.... Oh! combien ces paroles de la sainte Église devraient vous être familières! Venez, Seigneur Jésus, et ne différez pas davantage : *Veni, Domine Jesu, noli tardare.*

Vous êtes, ô enfans, dans la circonstance de votre vie la plus heureuse et la plus décisive. Non, vous ne recevrez pas en vain la grâce des grâces; et que de bénédictions vont couler sur vous! Si nos désirs sont remplis, si vous communiez saintement, vous vous rappellerez toujours cette époque avec attendrissement et délices; vous ne manquerez pas chaque année d'en célébrer l'anniversaire.

EXHORTATIONS.

PREMIÈRE EXHORTATION.

POUR LA VEILLE D'UNE PREMIÈRE COMMUNION.

(PRONONCÉ EN 1790.)

Vous touchez presque, mes chers enfans, au moment heureux après lequel vous avez si long-temps soupiré. Le matin en vous levant, le soir en vous couchant, mille et mille fois dans la journée, occupez-vous tout entiers du sacrement adorable que vous allez recevoir..... Ayez continuellement en vue la plus grande, la plus consolante et la plus belle de toutes les actions de votre vie. Comptez les jours, les heures; et que vos désirs s'enflamment à mesure que vous approcherez du terme......

Je ne trouve point d'expressions propres à vous rendre mes pensées, et à peindre la félicité et les délices qui vous attendent. Ce jour même, vous recouvrerez cette innocence précieuse que vous aviez ou affaiblie, ou per-

due; vos cœurs seront soulagés du poids qui les oppresse ; vos fautes auront cessé d'être : d'aimables vertus en prendront la place.

Comblés de joie et remplis déjà d'une sainte consolation, demain vous serez admis à la table du Seigneur votre Dieu. Là vos yeux le verront (*Luc.* II, 30) ; vos oreilles entendront ses paroles saintes : là il reposera sur vos langues ; il descendra dans vos corps ; il éclairera vos esprits ; il inondera vos cœurs... Là, rougis de son sang, vous cimenterez avec lui une alliance sainte ; vous vous donnerez à lui : et il se sera donné à vous.

Permettez que j'envisage, au moment où vous recevez le Pain céleste, votre consécration auguste, et que j'exprime le respect profond qu'elle m'inspire. Vous êtes dès-lors les enfans chéris du Seigneur, les amis de Dieu, les membres vivans et les héritiers de J.C. : il vous associe à sa royauté, à son sacerdoce (1 *Petr.* II), à sa divinité même. Vous êtes dès-lors le temple et le sanctuaire de l'Esprit divin (1 *Cor.* VI) ; vous êtes plus respectables à mes yeux que ces vases sacrés où nous célébrons les redoutables mystères. J.-C. est en vous, non par une simple présence locale, mais par une union aussi ineffable et aussi entière qu'on puisse l'imaginer. Union des corps: nous ne faisons plus avec lui qu'une même chair, un même sang. Union des esprits : nous

n'avons plus d'autres pensées que celles qu'il nous donne ; et nous sommes éclairés de sa lumière. (*Ps.* XVII, 29.) Union des cœurs : nos affections sont les mêmes ; nos sentimens se confondent.

Dites-moi, mes chers enfans, ce bonheur, le perdrez-vous aussitôt après en avoir joui ? Tournerez-vous le dos au Seigneur dès que vous l'aurez reçu et qu'il vous aura en quelque sorte accablé de ses grâces ? Votre première communion sera-t-elle la dernière ? Non; vous viendrez de temps à autre, au moins dans nos solennités les plus grandes, vous viendrez aux pieds de nos saints autels vous rendre propres les mystères de J.-C., amasser de nouveaux trésors, vous fortifier contre les tentations qui vous menacent et les dangers qui vous pressent. Vous viendrez vous enivrer de ce vin précieux, source d'une incorruptible pureté et d'intarissables délices. (*Zach.* IX, 27.)

Demain, sans plus tarder, vous préparerez votre éternel bonheur ; vous ferez une profession éclatante du Christianisme ; vous recueillerez ses fruits les plus abondans en vous unissant pour la première fois à J.-C. Douce et intéressante époque de notre vie dont le souvenir fait tressaillir de joie l'âge même le plus avancé ! Puissent beaucoup de vos jours ressembler à celui de demain !

SECONDE EXHORTATION.

APRÈS LA PREMIÈRE COMMUNION.

Vous l'avez donc faite, mes chers enfans, cette action sainte à laquelle vous vous disposiez avec tant d'édification et de zèle. Vous l'avez obtenue cette grâce si touchante qui faisait l'objet de vos désirs et de vos vœux les plus empressés. Le Seigneur est en vous : il habite vos ames. Permettez-moi de contempler avec amour et respect son ouvrage. Enfans chéris du Seigneur, justes comblés de ses miséricordes et de ses dons, chrétiens qui faites l'espérance, la consolation et la joie de notre ministère, je vous félicite de votre bonheur.

Abandonnez-vous envers Dieu à votre sensibilité et à votre tendresse. Remplissez les devoirs que la Religion vous prescrit en ce moment suprême. Descendez dans vos ames où ce Dieu a fait une entrée solennelle. Là adorez ses perfections et sa grandeur ; là adorez son incompréhensible charité et sa profusion qui est sans bornes. Son corps, son sang, son

ame, sa divinité, tout est en vous. Ouvrez les yeux de la foi; soulevez les voiles sous lesquels le Seigneur s'enveloppe; et pénétrés de son bienfait, chaque jour rendez-lui de nouveaux hommages.

A l'adoration joignez la reconnaissance. Lorsque l'Ange qui avait conduit Tobie, se fut découvert à lui, Tobie et sa famille tombèrent le visage contre terre et restèrent trois heures prosternés, rendant à Dieu des actions de grâces. (*Tob.* XII, 22.)—Lorsque la Sainte Vierge eut appris qu'elle devait porter son Dieu dans ses entrailles, elle s'écria dans un saint transport : « Que mon ame loue, bé-« nisse et glorifie le Seigneur. Que mon es-« prit se réjouisse en Dieu mon sauveur. Il « a fait de grandes choses en moi; il a si-« gnalé sa puissance. Toutes les races futures « publieront mon bonheur. » (*Luc.* I.) L'application de ces vérités est facile. Dites avec l'Eglise, mais dites dans l'effusion de vos ames : « Que rendrai-je à Dieu pour toutes « les grâces qu'il m'a faites? *Quid retribuam* « *Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* « Je le prierai à jamais; j'invoquerai son saint « nom. » (*Ps.* CXV.)

De même que Dieu dans sa bonté s'est offert à vous, il faut vous offrir à lui. Comme il s'est donné tout à vous, il faut vivre entièrement pour lui. L'Apôtre disait aux fidèles:

« Mes frères ! vous ne vous appartenez point « à vous-mêmes. Vous êtes au Seigneur : il « vous a achetés d'un grand prix : *Non estis « vestri; empti enim estis pretio magno.* » (1 Cor. vi, 20.) Je vous tiens le même langage. Songez que tous vos membres sont devenus les membres de J.-C.; que pécher contre votre corps serait commettre une profanation, un sacrilège. Que vos yeux dorénavant se tournent vers le ciel votre patrie ; qu'ils lisent avec empressement la parole du Seigneur; que vos oreilles s'ouvrent aux instructions les plus saintes; que votre esprit repasse les merveilles du Tout-Puissant; que votre cœur se pénètre et s'échauffe de son amour ; que votre bouche rougie du sang de J.-C. célèbre ses miséricordes et ses louanges; que vos mains aiment à se joindre et à s'élever pour obtenir ses grâces ; que vos pieds vous conduisent avec joie dans son saint temple ; que votre corps soit un vase de pureté et d'innocence; que tout en vous reste inviolablement consacré à Dieu, et serve d'instrument à votre sanctification et à votre salut.

Adorer, remercier et vous offrir, voilà vos devoirs. J'ajoute encore qu'il vous faut demander tout ce qui vous est nécessaire. Le Seigneur, mes chers enfans, exauce les vœux de l'innocence. Que vous refusera-t-il, celui qui se donne lui-même à vous? Conjurez-le

donc de vous faire persévérer dans sa grâce et son amour. Demandez-lui le triomphe de notre religion sainte, l'accroissement de la piété dans les ames, la paix et la prospérité de l'Etat, l'union des esprits et des cœurs. Demandez-lui qu'il répande des bénédictions abondantes sur les auteurs respectables de vos jours et que vous ne composiez ensemble qu'une même famille dans le sein de la Divinité, dans le séjour de la gloire... N'oubliez point vos maîtres. Si nos soins vous ont trouvés sensibles, ah! par un tendre souvenir, par de ferventes prières, par une excellente conduite répondez à notre zèle, et payez-nous ainsi le salaire de nos travaux. Priez aussi pour vos condisciples, particulièrement pour ceux qui sont chers à votre tendresse, pour ceux qu'autrefois vous eûtes le malheur de porter au péché par vos discours et par vos exemples. Soyez présentement le modèle et l'édification de tous, afin que voyant votre vertu et le bonheur qui l'accompagne, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux (*Matth.* v, 16); afin qu'ils se portent eux-mêmes à entrer dans la carrière de leurs devoirs et qu'ils marchent fidèlement sur vos traces.

TROISIÈME EXHORTATION.

Intrà missam.

AVANT LA COMMUNION.

(PRONONCÉ EN 1800.)

Le festin est prêt. (*Matth.* XXII, 4.) Venez, heureux conviés; venez, ames fidèles : J.-C. vous appelle à sa table. O jour auguste et solennel, le meilleur et le plus beau de vos jours ! Vous avez reçu un second baptême ; vos péchés ne sont plus : un heureux état de justice et de sainteté les remplace. J.-C. aujourd'hui, J.-C. épuise pour vous ses dons et tout son amour. Il se surajoute lui-même à tous ses bienfaits. Il se donne à vous ; il s'unit à vous; il vous unit à lui; il vous incorpore en lui. Abandonnez-vous aux consolations les plus ineffables; livrez-vous aux transports de la joie la plus ravissante. Puisse-t-elle cette joie sainte, puisse-t-elle être durable !

Avant de participer au banquet sacré, met-

tez, mes chers enfans, le dernier sceau de votre réconciliation avec le Seigneur. Concevez de plus en plus une douleur filiale et tendre, un regret amer d'avoir offensé un Dieu si bon, qui ne vous avait fait que du bien et qui vous manifeste un indicible amour. Demandez une fois encore, mais au fond de vos ames, demandez pardon à vos pères, mères, maîtres, parens, amis, à tous ceux envers qui vous vous êtes rendus coupables... Et vous, mères chrétiennes, maîtres, parens, vous tous ici présens, pardonnez-leur. Combien cet âge si faible et si léger n'a-t-il pas besoin de support et d'indulgence !... Que rien donc ne diminue et n'arrête le cours des grâces abondantes qui pour la première fois de la vie vont leur être communiquées dans le très saint Sacrement de l'autel. Que ces chers enfans puissent dans une paix parfaite approcher du Seigneur, et recevoir le don que J.-C. leur fait de lui-même.

Nos cérémonies publiques et solennelles n'ont pu se rétablir encore. C'est dans des édifices particuliers, c'est dans cet humble réduit que nous déposons chaque jour les sacrés mystères. Renouvelez, mes enfans, au pied de cet autel si simple, mais environné de tant de ferveur, renouvelez l'expression des sentimens que la religion vous dicte... Ce cierge que vous avez en main vous avertit

qu'elle doit être vive et éclatante, la foi qui vous anime. Cette flamme qui s'élève vous dit que vos désirs et vos cœurs doivent être en haut; qu'il faut que l'espérance vous y place et vous y soutienne; qu'il faut aussi que le feu pur et ardent de la charité brûle, dévore vos ames et les consume. Ah! soyez un divin holocauste; c'est-à-dire que votre consécration, que votre immolation soit pleine et entière.

Et vous, divin Jésus, vous qui aimiez l'enfance, qui ne rejetâtes jamais les vœux de l'innocence, ni ceux du repentir, achevez votre ouvrage. Tombez, tombez, bénédictions célestes. Qu'il se forme entre ces jeunes ames et leur Dieu un lien indissoluble; que cette communion première et sainte soit suivie de beaucoup d'autres qui lui ressemblent et qu'accompagnent des fruits toujours renaissans; que ce soit ici le principal anneau d'une prédestination heureuse et le plus précieux gage d'une félicité éternelle. Faites, mes enfans, les actes qui conviennent à cette cérémonie auguste et touchante. Voici le moment de votre bonheur...

QUATRIÈME EXHORTATION.

APRÈS LA COMMUNION.

Que votre recueillement et votre joie, mes enfans, soient sans bornes. Que de prodiges et de merveilles!.... Vous êtes à nos yeux des justes, des chrétiens, des élus comblés de grâces et couverts de mérites. J.-C. est en vous et y habite corporellement. « O mon « ame! faut-il vous écrier, bénissez le Seigneur; « que tout ce qui est en moi bénisse son « nom qui est saint. (*Ps.* CII, 1.) Grâces im- « mortelles vous soient rendues, ô mon Dieu, « pour votre don ineffable. » (2 *Cor.* IX, 15.) « Mon bien-aimé est à moi; et je suis à « lui. J'ai trouvé le bien-aimé de mon ame: « non, je ne le laisserai point aller. » (*Cant. cantic.*) Tel est le langage que tiennent les livres saints : tel celui que vous devez tenir vous-mêmes.

Il ne suffit pas de remercier : J.-C. s'est donné tout à vous : il faut vous donner entièrement à lui. Ne vous réservez rien; que votre corps, que votre esprit et votre cœur conspirent à la gloire de Dieu et à votre salut :

que tout en vous soit digne du chef qui vous anime. Offrez à Dieu votre corps, comme une hostie pure et sans tache, une hostie vivante et qui lui soit à jamais agréable. (1 *Petr.* II, 5.) Offrez votre esprit pour qu'il l'éclaire de plus en plus de ses divines clartés; votre cœur pour l'aimer et pour haïr et détester le péché qui l'offense. Offrez votre mémoire pour vous souvenir de lui et de ses grâces, vos yeux pour lire sa sainte parole, vos oreilles pour l'entendre, votre bouche pour publier sa miséricorde et recevoir encore la chair sacrée de la victime adorable, vos mains pour faire de bonnes œuvres, et vos pieds pour vous conduire dans la voie de ses commandemens. (*Ps.* CXVIII.) Enfin, qu'il n'y ait rien en vous qui ne serve d'instrument à la justice et à l'innocence. (*Rom.* VI, 19).

Dieu est en vous: que n'en obtiendrez-vous pas? Conjurez-le de vous affermir dans son service. Priez-le pour les besoins de son Eglise journellement battue par tant d'orages et de tempêtes; priez-le pour la paix et la prospérité de l'État; priez-le pour les estimables auteurs de vos jours, pour vos parens, pour cette maison et ceux qui l'habitent, pour vos bienfaiteurs... Je ne puis m'oublier. Priez-le pour celui qui ne cesse de mettre le nom de J.-C. sur vos lèvres. Faites la consolation et la joie de son ministère.

Enfin ne vous retirez point du saint autel que vous n'ayez pris une résolution ferme et sincère de réparer votre vie passée, de combattre vos défauts et de pratiquer généreusement et constamment tous vos devoirs. Je ne suis rien, ô mon Dieu; mais je puis tout en vous (*Phil.* IV); je puis tout par la grâce que vous m'avez faite de recevoir aujourd'hui votre corps et votre sang précieux.

Qui sait, mes enfans, les desseins que dans sa miséricorde le Seigneur forme sur vous? Peut-être êtes-vous des ames privilégiées, des ames d'élite qu'il destine à répandre parmi d'autres personnes de votre sexe la connaissance et l'amour de son saint nom. Je vous le répète : ne vivez plus et ne respirez plus que pour lui et pour sa gloire. Tout ce que vous aurez fait pour votre salut, vous l'aurez fait pour votre bonheur. Ce jour, vous l'emploierez presque tout entier à converser avec Dieu; et vous ne vous permettrez aucune dissipation, aucune légèreté, aucune parole, ni aucune action qui affaiblisse en vous le fruit de si grands et de si divins mystères.

Récitez présentement les actes qui suivent la communion....

CINQUIÈME EXHORTATION.

AVANT LA PREMIÈRE COMMUNION.

Intrà missarum solemnia.

(PRONONCÉ A GENÈVE EN 1804.)

PARAPHRASE DES TEXTES DE LA SAINTE ÉCRITURE ET DES PRIÈRES DE L'ÉGLISE.

Le voici donc, chers enfans, ce moment si long-temps attendu, si long-temps désiré, auquel vous vous disposiez avec une sainte ardeur.... Bannissez le trouble; éloignez la défiance; livrez-vous à la joie. Vos fautes, mille et mille fois plus nombreuses que les cheveux de votre tête, s'étaient appesanties sur vous : *Multiplicatæ sunt super capillos capitis mei......* (Ps. XXXIX); et vous venez d'entendre ces paroles consolantes : Allez; vos péchés vous sont remis (*Luc.* VII); et n'y retombez plus. Votre innocence, vous l'aviez déjà affaiblie et peut-être perdue : aujourd'hui elle vous est rendue tout entière; votre Dieu, il était devenu votre ennemi, votre juge : il n'est plus que votre ami, votre père...

Cieux, réjouissez-vous : que l'Eglise tressaille d'alégresse. Elle est donc retrouvée, cette bague précieuse, cherchée avec tant de soin ; elle est donc revenue au bercail, cette brebis indocile et trop long-temps fugitive. (*Luc.* xv, 5-9.) Il est donc rendu aux caresses et aux vœux d'une famille désolée, ce fils ingrat et dissipateur qui s'était perdu ; on l'a retrouvé : qui était mort, tout-à-coup il est ressuscité. *Mortuus erat; et revixit: perierat; et inventus est.* Son père le serre entre ses bras : ce ne sont pas des reproches qu'il lui fait ; mais des consolations qu'il lui donne. O vous, mes parens et mes amis, partagez mon attendrissement et mes pleurs. Que toute ma maison retentisse de saints transports et de chants d'alégresse. Et vous, heureux enfant, vous refuseriez-vous seul à la joie que vous avez fait naître? Laissez mettre à votre doigt un anneau précieux qui soit désormais le gage de votre fidélité et de ma tendresse. On va vous revêtir de votre robe la plus éclatante et la plus riche, celle qui répond davantage à la dignité de votre origine. Que l'on choisisse ce qu'il y a de meilleur et de plus gras parmi mes troupeaux, et qu'on prépare un festin superbe. (*Luc.* xv, 22-24.) Ce jour-ci est par excellence un jour de fête et de solennité ; nous le consacrerons à la joie et aux délices : *Hæc dies quam fecit*

Dominus; exultemus et lætemur in eâ. (Ps. cxvii.)

Nous lisons dans l'Evangile que, tandis que J.-C. parlait au peuple, une femme inconnue fit tout-à-coup entendre sa voix, et s'écria : Heureuse celle qui vous a porté! Heureuses les entrailles qui vous ont nourri! (*Luc.* xi, 27.) Laissez-moi faire, chers enfans, l'application de ces paroles. En ce jour où J.-C. se donne à vous, où vous êtes comblés de sainteté et de grâce, puissent-elles apprendre, celles qui vous mirent au monde, que leurs enfans sont plus que jamais chers à Dieu, chers à son Eglise; qu'en ce moment le plus intéressant de votre vie s'échauffent et se développent en vous les germes précieux qui doivent assurer le bonheur, la consolation et la gloire des familles qui vous ont vu naître;.. qu'en ce moment vous levez au Ciel des mains pures (1 *Tim.* ii), vous faites descendre sur vous et vos proches de riches bénédictions! *Beatus venter qui te portavit!*

Nous lisons aussi dans le saint Évangile (*Luc.* xix) que Zachée, par son empressement à voir J.-C., mérita de le loger en sa demeure et qu'il ouït de sa bouche ces paroles consolantes : Aujourd'hui le salut est entré dans cette maison : *Hodie salus domui huic facta est.* Et comment ne vous livreriez-vous pas, chers enfans, à une si douce espérance,

puisque le Sauveur vient en vous pour y demeurer, pour vous y unir à lui et vous transformer en lui?

Mais afin de nourrir de plus en plus votre amour et d'exciter davantage votre reconnaissance, je vais réfléchir plus profondément encore avec vous sur l'action sublime que vous allez faire, ou plutôt vous exposer le langage et les réflexions de l'Eglise elle-même :

O sacrum convivium! Festin délicieux, banquet céleste que celui auquel vous allez être admis! Lorsqu'autrefois Dieu dictait ses ordonnances et ses préceptes au peuple choisi, la montagne de Sion était tout en feu ; des éclairs jaillissaient de la nue, et imprimaient à Israël la crainte et l'effroi; le tonnerre grondait; et la nature bouleversée annonçait un Dieu de majesté et de gloire, un Dieu vengeur des crimes. (*Exod.* XIX, 16.) Mais présentement sous une loi de grâce et d'amour, ce Dieu bon nous console et nous rassure. Il dresse une table dans le parvis de nos temples; il nous y appelle; il nous y invite : *O sacrum convivium !* Venez, nous dit-il, répondez à ma tendresse. Venez réparer vos forces et vous nourrir d'un pain délicieux : *Venite, comedite panem meum.* (Prov. IX.) Venez; je vous enivrerai d'un breuvage céleste : *Bibite vinum quod miscui vobis.* (Ibid. 5.) Quoi! vous n'osez approcher! Vous

fuyez ma table! Est-ce que je ne vous aime pas, ou voudriez-vous ne pas m'aimer? *O sacrum convivium!*

Mais quelle est, chers enfans, la nourriture qu'on vous y prépare? Vous allez l'entendre: *In quo Christus sumitur.* Quoi! c'est un sauveur qui se donne à nous: nous serons donc affranchis des liens de l'esclavage du péché. C'est le roi du ciel et de la terre: son empire s'établira dans nos cœurs. C'est le médecin tout-puissant des ames: nos infirmités seront donc à jamais guéries. C'est un Dieu de clémence et le père des miséricordes: fuyez, vaines inquiétudes; dissipez-vous, mes peines et mes chagrins. O mon cœur! ne vous ouvrez qu'à la consolation et à la joie: *Christus sumitur.* Quel prodige d'amour! Il se rapetisse, ce grand Dieu! Il se renferme sous des voiles sensibles: et ainsi il entre en nous; il se repose sur nos langues, dans nos corps, dans nos ames; et celui que nous possédons est J.-C. lui-même: *Christus sumitur.*

Que mon ame ici s'élève; que mes pensées s'arrêtent sur les sublimes effets de cette grande action où tout se passe dans l'obscurité de la foi. Pour moi et en moi J.-C. naît encore; il fait couler encore son sang. *Recolitur memoria passionis ejus.* Dieu, père de cette adorable victime, arrêtez votre colère et détournez vos fléaux. J.-C. est en moi: il me

marque de son sceau; il m'imprime son caractère; il m'associe à ses mérites; il m'applique le prix de ses souffrances. Son sacrifice qui s'achève au dedans de moi m'obtient miséricorde et opère d'une manière authentique et solennelle ma réconciliation avec la Divinité : (*Colos.* 1, 20.) *Recolitur memoria passionis ejus.*

Ce n'était donc point assez d'être rentré en grâce avec vous, ô mon Seigneur et mon Dieu! Fallait-il encore que je fusse accablé sous le poids de vos largesses et de vos plus ineffables bienfaits? *Mens impletur gratiâ.* Déjà une ferme espérance me soutient; une charité vive m'embrase; mon esprit s'éclaire; mon cœur s'amollit de plus en plus et se pénètre..... Il s'y forme mille mouvemens de salut et de vie : *Mens impletur gratiâ.* Mes études, vous les bénirez; vous les sanctifierez, ô mon Dieu! Mes amis, vous consacrerez les liens qui m'unissent à eux; mes proches deviendront votre famille puisque vous m'adoptez pour votre enfant. Mes maîtres, vous m'acquitterez à leur égard, et vous féconderez leurs travaux et leurs soins. O Dieu! je suis rassasié de joie, inondé de délices : *Mens impletur gratiâ.* Ah! si j'eusse connu plutôt la richesse de vos dons et la douceur de votre joug, je vous eusse toujours aimé. Mais hélas! le péché m'avait séduit et entraî-

né : de loin il me montrait la félicité; je n'ai ensuite trouvé que l'amertume, le poison et les remords. Et vous au contraire, Seigneur, me ramenant à la vertu, vous m'avez ramené à la paix et au bonheur : *Mens impletur gratiâ*.

Ce que vous faites pour moi n'est que le commencement et le gage de ce que vous me préparez : *Futuræ gloriæ nobis pignus datur*. Ah! gémirai-je long-temps sur cette terre d'exil et de captivité? Brisez, Seigneur, brisez mes liens. O solennité à jamais mémorable que je n'oublierai de ma vie, que je me rappellerai avec transport dans le déclin de mes ans! Je ne commence que d'aujourd'hui à naître et à vivre. Encore un moment, et au pied de l'autel je recevrai de nouveaux titres d'une noblesse chrétienne et d'une royauté future : *Futuræ gloriæ nobis pignus datur*. Encore un moment, et Dieu marquera d'avance ma place dans le céleste séjour; et cette communion sainte que je vais faire, la première de toutes, sera le premier anneau dans la chaîne des grâces qui doivent me conduire à la consommation de mon salut et de ma félicité. *Futuræ gloriæ nobis pignus datur*.

PLANS D'INSTRUCTIONS, D'EXHORTATIONS ET DE CONFÉRENCES

FAITES DANS DES MAISONS RELIGIEUSES.

PREMIER DISCOURS.

POUR UNE VÊTURE.

SUR LA VOCATION.

In manibus tuis sortes meæ.

Seigneur, mon sort est entre vos mains. (*Ps.* xxx, v. 16.)

Sitot que nous venons au monde, Dieu, ma très chère sœur, nous appelle par le saint Baptême au bienfait du Christianisme. Ce bienfait nous prépare à un plus grand, celui d'une gloire éternelle.... Pour arriver à ce but désiré, il nous faut fournir avec piété notre carrière mortelle ici-bas, et correspondre ainsi aux desseins de Dieu sur nous.....

Dès-lors efforçons-nous 1° de connaître notre vocation; 2° de l'embrasser par les motifs que la piété nous suggère; 3° de porter le poids de notre état et d'y persévérer avec fidélité.

Ire Réflexion. *Connaître notre vocation.* Dieu est le maître de toutes choses, l'ordonnateur suprême de l'Eglise et de la société entière. Il préside à nos destinées; il les assigne; il les règle : *In manibus tuis sortes meæ.* (Ps. xxx.) Quel malheur pour nous, si nous dérangeons les desseins de sa providence, si nous sortons du cercle qu'elle nous trace, et si nous entrons dans celui qu'elle ne nous ouvre pas!

Il est d'autant plus essentiel d'interroger les desseins de Dieu que nous ne pouvons réussir que là où il nous appelle, et que nous ne réussirons point ailleurs. Il nous avait préparé, ce grand Dieu, des qualités spéciales et des grâces toutes divines. Qualités naturelles comme la force et la santé; qualités acquises, la science et l'expérience; qualités morales, la douceur et le jugement. Dieu est la source de tous les dons; mais tous ses dons restent sans application et sans objet, si nous ne prenons point d'état, ou si nous en prenons un qui ne saurait nous convenir.

En réglant d'avance notre vocation, Dieu tenait prêtes dans ses trésors les grâces que

nous devions recueillir alors.... Il nous faut des grâces, des grâces surnaturelles, pour triompher des obstacles et pour accomplir nos devoirs. Mais si nous éludons notre vocation, nous échappons par là même aux grâces qui devaient l'accompagner et la suivre. Dans un état auquel Dieu ne nous appelle point, nous soutiendrons-nous par nos propres forces qui ne sont que faiblesse?....

Mais comment nous assurer de notre vocation? En nous adressant à Dieu par la prière: « Faites-moi connaître, Seigneur, la voie « dans laquelle je dois marcher. Enseignez-« moi, mon Dieu, à accomplir votre volonté « sainte. ».... (*Ps.* CXLII, 8, 10.) Cela ne suffit point. En étudiant notre caractère, nos inclinations et nos habitudes.... Ce n'est pas tout encore. En nous aidant des lumières et de l'expérience des personnes qui nous dirigent. Notre vocation est connue : quel parti prendrons-nous?

IIe RÉFLEXION. Un second devoir à remplir, c'est d'*embrasser tous les exercices de l'état qui est dans les vues de la Providence.* Vous le faites en ce jour solennel, ma très chère sœur. Vous avez essayé vos forces; vous vous êtes comparée à la règle; dès-lors prenez pour vous ces paroles dites à Abraham : « Sortez de votre terre, de votre parenté;

« venez ou restez dans ce séjour que je vous « ai montré. » (*Gen.* XII.) Mais prenez garde qu'aucun attrait indélibéré et purement humain, qu'aucune considération temporelle ne souille une vocation aussi auguste.

Prêtres, magistrats, religieux, vierges, épouses, personnes de tout âge et de toute condition, nous ne devons prendre un état que dans les vues pour lesquelles Dieu nous le donne. Et quelles sont-elles ces vues? Notre salut, le bien public de l'Eglise ou de la société, et le salut de ceux qui dépendent particulièrement de nous.

Notre salut. Dieu ne nous a mis au monde que pour cette fin; et il ne nous a préparé un enchaînement de grâces que pour nous y conduire : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.* (1 Thessal. IV.) Plus de salut pour nous, dès que nous ne subordonnons pas notre volonté à celle de Dieu, dès que nous nous plaçons dans des circonstances que nous déterminons nous-mêmes. Tel se sauve dans le célibat qui eût péri dans le mariage ; tel se dérègle dans le cloître qui se fût sanctifié dans une vie commune.

Mais étendons davantage nos pensées, et voyons l'Eglise ou la société tout entière. Dieu a voulu qu'il en fût de l'Eglise et de la société comme du corps humain : chaque membre a sa fonction : *Non eumdem actum*

habent. (Rom. XII, 4.) L'Eglise est comparée aussi à une armée parfaitement rangée en bataille dont chaque corps obéit au chef et contribue à la victoire... (*Cant. cant.* VI, 3, 9.) Aucun de nous ne doit être un fardeau inutile sur cette terre. Que chacun se dise : Je suis une faible partie d'un grand tout. Je paierai mon tribut ; je conspirerai au bien de l'ensemble ; oui, je ferai quelque bien à l'exemple du divin Maître.

Ce n'est pas encore assez. Il faut procurer le salut de ceux avec qui nous avons des rapports plus fréquens et plus directs, comme les malades, puis les enfans qu'on élève dans vos maisons. — On ne soigne les corps que pour guérir les ames. — On s'insinue ; on gagne la confiance de tous ; on porte chacun à Dieu : c'est un apostolat qu'on exerce ; et c'est dans toutes les fonctions, dans tous les états que ce motif d'être utile aux ames doit être agissant.

IIIe Réflexion. On connaît sa vocation ; on l'embrasse dans des vues chrétiennes que j'ai développées. Il faut enfin *en porter le poids avec courage, et y persévérer avec fidélité.* Prévenons l'inconstance ; prévenons le relâchement.

La volonté humaine est instable dans chaque état. Le commencement plaît par sa nou-

veauté : mais la vie commune contrarie bientôt notre indépendance ; mais la santé venant à s'affaiblir, on s'exagère bientôt tous ses maux ; mais les murmures des malades nous dégoûtent et nous lassent ; mais le choc des humeurs nous est pénible. On regrette le monde ; on y rentrera peut-être... Là quelle vaste et immense carrière de peines, d'ennuis, de gêne, de sollicitudes, de fautes et de perdition !

On avait trop de zèle en commençant : bientôt on aura trop de relâchement et de négligence. Les hommes se satisfont de l'extérieur : Dieu ne s'en contente pas. Des vertus imparfaites sont couvertes d'éloges : Dieu veut des œuvres pleines et entières...... Il ne couronne qu'elles ; il ne couronne que la persévérance... Vous aviez si bien commencé, écrivait l'Apôtre à une Eglise illustre. Qui vous a empêché d'achever votre course ? (*Gal.* v, 7.)

Je ne connais point d'état, ma chère sœur, où l'on ne puisse se perdre, si l'on se néglige, si on lâche la bride à son inconstance, à ses humeurs... Saül avait été appelé à la royauté : il y échoue ; et Dieu l'abandonne, parce que Saül se montre désobéissant... David était un prince admirable, un prince selon le cœur de Dieu ; et cependant il tombe dans un adultère et un homicide, parce qu'au lieu de com-

mander les armées, il languit dans une molle oisiveté au fond de son palais (1 *Paralip.* xx. — Conduite des Mages, conduite soutenue. Ni la difficulté des chemins, ni la distance des lieux ne les rebute. L'étoile vient-elle à disparaître? Ils espèrent; ils continuent encore : ils méritent que ce signe salutaire les conduise au Sauveur désiré. (*Matth.* II.)

Etudiez de plus en plus, ma chère sœur, la volonté de Dieu sur vous, pour l'embrasser de grand cœur et l'accomplir dans toute son étendue.

Ah! puissiez-vous goûter et apprécier de plus en plus les consolations de votre nouvel état!.... Servez J.-C. dans les pauvres; servez-le avec une respectueuse tendresse....... Méritez d'entendre un jour ces paroles : Vous m'avez visité; vous m'avez nourri; vous m'avez vêtu; vous m'avez consolé...... Venez; possédez le royaume qui vous a été préparé dès la naissance des siècles.

SECOND DISCOURS.

POUR UNE PROFESSION SOLENNELLE.

SUR L'UNION SPÉCIALE DES VIERGES CHRÉTIENNES AVEC JÉSUS-CHRIST.

Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo.

Je vous ai fiancés à cet unique époux qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure. (2 *Cor.* c. XI, v. 2.)

L'Eglise a de tous les temps regardé la profession que vous allez faire, ma très chère sœur, comme formant ce que l'on appelle les noces des vierges saintes avec le divin Agneau. Union plus réelle que toutes celles qui se pratiquent ici-bas et auxquelles nous devons notre naissance ! Car enfin les noces terrestres, ce sont des ombres, des figures et des symboles de l'alliance de J.-C. avec son Eglise et avec les ames qui, éprises de sa beauté, se donnent à lui et ne veulent posséder que lui. Dans cette alliance ou consécration des ames, vous trouvez, comme dans l'union hypostatique du Verbe divin avec l'humanité,

comme dans le mariage de J.-C. avec son Eglise, vous trouvez, dis-je, trois effets surnaturels et véritablement admirables : l'indissolubilité, la société et la fécondité. Je vais vous les développer.

1° *L'indissolubilité.* Lorsqu'on voilait et bénissait les vierges dans l'ancienne Liturgie, on leur mettait au doigt un anneau pour leur apprendre qu'elles étaient irrévocablement dédiées, engagées et liées à Jésus : *Annulo suo subarrhavit me Dominus Deus meus.* Aussi ne connaîtrai-je que lui : *Nullum præter eum amatorem admittam,....* disaient ces vierges illustres que l'on menaçait du martyre. Cet anneau représentait l'amour que Jésus avait promis à celle qui se vouait à lui d'une manière spéciale, amour qui devenait le lien, le nœud, le contrat par lequel le divin époux et la vierge sainte s'obligent, s'engagent et s'unissent inséparablement l'un à l'autre..... Amour plus constant que dans les autres unions : la mort, qui ruine toutes choses, ne fait au contraire qu'achever, consommer et perfectionner le mariage spirituel. C'est alors qu'on est pleinement à J.-C. ; alors que la bienheureuse Vierge sa mère présente ces épouses si célestes et si pures : *Adducentur regi virgines post eam.* (Ps. XLIV.) Qu'il ne s'attiédisse et ne finisse jamais, ce saint amour ; que rien ne rompe l'engagement que

vous formez. Sacrifiez au contraire, sacrifiez toutes choses à Jésus : votre vœu irrévocable et solennel le porte.

2° *La société*. Dans l'union qui a lieu parmi les hommes, le second effet, c'est la société : *Individuam vitæ consuetudinem retinens*. Les lois civiles venant à l'appui du droit naturel, veulent qu'il y ait entre les époux une sorte d'association dans les biens temporels et spirituels, dans les choses divines et humaines. Combien, ma chère sœur, cela est-il incomparablement plus vrai, dès qu'il s'agit de l'alliance spéciale de Jésus avec la vierge chrétienne ! Le bien-aimé est à vous, et vous êtes à lui : *Dilectus meus mihi, et ego illi.* (Cant. cant. VI.) Et comme, selon les maximes de la jurisprudence, une épouse partage avec son époux tous les titres d'honneur et toutes les prérogatives qui le rendent recommandable : *Mulieres coruscant radiis maritorum*; de même vous serez participante des dignités de Jésus; vous serez épouse d'un roi, ou pour mieux dire, du Roi des rois. De là ce respect profond que nous inspire l'état religieux; de là ce langage de saint Augustin. « Qui « que vous soyez, vous devez vous estimer « plus honorés et vous glorifier davantage de « la parenté que vous avez avec une vierge « consacrée, fût-elle pauvre, que de la plus « noble alliance que vous ayez jamais eue dans

« le monde. » *Magis studeat de pauperum suorum societate quàm de parentum divitum dignitate gloriari...* (Aug. Ep. cix.) Ne vous étonnez pas, mes chères sœurs, de la conduite de sainte Hélène. (*Theod. l.* Ier, *c.* xviii.) Engagée dans le siècle, elle visitait au moins les vierges qui habitaient les monastères. Là elle les servait à genoux et en grande humilité. Et pourquoi? Hélas! elle n'était à ses propres yeux que femme d'un empereur de la terre, d'un prince mortel et corruptible : et les vierges consacrées étaient au contraire les propres épouses de l'Empereur du ciel, empereur immortel et impassible.

Troisième et dernier avantage : *La fécondité.* Le mariage de la terre peuple la terre, et bien souvent le séjour des divines vengeances : mais un mariage saint et spirituel, il peuple le ciel et remplit les sièges que les anges déchus ont laissés vacans. (*Ep. Jud.*)

Rappelez-vous les promesses de J.-C. : « Quiconque a tout quitté pour l'amour de « Dieu, il recevra le centuple en ce monde, « et la vie éternelle en l'autre. » (*Matth.* xix, 29.) En se privant ici-bas d'une fécondité temporelle qui n'eût peut-être apporté que des soucis et des douleurs, on obtient une fécondité sainte. Que d'œuvres spirituelles et saintes on envoie devant soi! Que d'ames on enfante par ses prières! Que de vierges les

Thérèse et les Ursule ont conduites à Dieu ! Quels ordres vénérables elles ont fondés ! Ce ne sont pas, chrétiens, nos prédications et nos efforts qui convertissent les pécheurs : mais une ame d'élite, touchée de leur horrible situation, se prosterne, répand des larmes abondantes, s'offre pour victime.... Le ciel s'ouvre ; les rosées célestes tombent ; et que de grâces on attire ! Que j'aime ce langage de Mardochée : *Quis novit utrum idcirco ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris?* (Esth. IV, 14.) Je vous applique, ma chère sœur, ces mêmes paroles. Oui : Dieu a voulu que vous devinssiez l'épouse de J.-C., afin que dans ces temps malheureux vous pussiez mieux encore venir à notre secours, vous eussiez plus de crédit au ciel, plus de loisir et d'affection pour intercéder en notre faveur. O vierges ici réunies, quelle fécondité toute divine que la vôtre ! Quelle postérité plus nombreuse et plus belle que celle de vos prières, de vos œuvres et des récompenses qui vous attendent !

Mais que fais-je ? ma chère sœur. Je retarde le moment de votre union sainte et intime avec J.-C. Approchez, respectable ministre des autels ; recevez les vœux et l'engagement de cette vierge. Anges saints, invisibles témoins, portez-les aux pieds du trône de l'E-

ternel. Qu'une douce et consolante solennité se célèbre dans ce saint temple et au ciel. Ainsi soit-il.

TROISIÈME DISCOURS.

SUR LES VŒUX.

POUR UNE VÊTURE, DEUX PROFESSIONS ET LA REPRISE SOLENNELLE DE L'HABIT RELIGIEUX.

Habebitis hunc diem in monumentum; et celebrabitis eam solemnem Domino.

Ce jour vous sera un monument éternel; et vous le célébrerez comme une fête solennelle à la gloire du Seigneur. (*Exod.* c. XII, v. 14.)

Ainsi parlait Moïse à son peuple, lorsqu'il lui annonçait la fin de toute oppression; que bientôt Israël s'éloignerait d'une terre profane et étrangère, qu'il bénirait Dieu de ses merveilles, et qu'il célébrerait avec un entier abandon ses solennités les plus saintes. Jour auguste pour vous, mes chères sœurs, jour mémorable que celui où une institution qui mérite nos éloges et tous nos soins, se dégage de plus en plus, s'épure et reprend son lus-

che : *Incoinquinatorum certaminum præmium vincens.* (Sap. IV, 2.)—Consécration des sens. Usage qu'on en fait.—Yeux, oreilles, langue, mains, esprit et cœur.... Tout est à Dieu; tout, et sans partage.—Heureuse rivalité avec les anges. Notre nature n'est donc plus fangeuse! On prélude ainsi à l'éternelle incorruption, à l'éternelle immortalité.—Sublime élévation! Trésor précieux qui ne se conserve, vous le savez, que par une sévère vigilance et un empire attentif et soutenu sur soi-même...

2° Au sacrifice du corps par la continence on joint le sacrifice de l'esprit par une obéissance entière. J.-C., quoique Dieu, s'est assujetti dans Nazareth à Joseph et à Marie, parens pauvres et obscurs: *Et erat subditus illis.* (Luc. II.) J.-C., tout couvert de l'éclat de mille et mille miracles, s'est humilié et rendu obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix. C'est à tous qu'il a été dit : «Obéissez à vos chefs, et soyez-leur subordonnés; « car ils veillent, comme devant rendre « compte à Dieu de vos ames. » (*Hebr.* XIII, 17.)

L'autorité, la règle! A ces mots seuls on éprouve un frémissement respectueux; on baisse la tête; on se soumet; on se tait. L'autorité, la règle! C'est dans l'ordre religieux, dans l'ordre politique, une intervention spé-

ciale de la Divinité au sein de notre malheureuse terre ; c'est un intermédiaire qui se place entre le ciel et nous. L'autorité, quelle que soit celui qui l'exerce, celle des rois, des princes, des gouverneurs et des magistrats, des pontifes, des pasteurs et des supérieurs de tout ordre et de tout sexe, son premier anneau se rattache au trône du Seigneur ; et l'enchaînement se continue jusqu'à nous.

L'obéissance, mes sœurs, cesse de l'être, dès qu'on réfléchit et que l'on interroge sur les motifs et la justice de l'ordre reçu et donné. Voilà l'examen particulier, source des troubles et des hérésies. Obéissons avec simplicité ; obéissons avec abandon et avec joie. *Hilarem datorem diligit Deus*. (2 Cor. IX, 7.) Le murmure attaquerait Dieu lui-même, selon les livres saints. Point de paix dans les États, point de paix dans les communautés, sitôt que la multitude raisonne et commande. Otez, disait saint Bernard qui fut l'honneur de nos contrées, ôtez la volonté propre : il n'y a plus de péché, plus d'enfer.

3° Enfin, mes chères sœurs, un troisième sacrifice est celui du cœur en se consacrant à l'exercice d'une charité tendre, active et compatissante. Prenez pour vous les paroles de saint Jean (1 *Joan*. III, 17) : « Si vous « voyez votre frère dans le besoin et que vous « lui fermiez vos entrailles, avez-vous donc

« la charité de Dieu? « Et comment aimer Dieu que nous ne voyons pas, si nous n'aimons nos frères que nous voyons? J.-C. s'est substitué ici-bas les pauvres et les êtres souffrans. (*Matth.* XXVI, 11.) C'est à vous mes sœurs, qu'il les a plus spécialement confiés et légués. (*Ps.* x, 14.) Excellente part qui ne vous sera jamais ôtée! Qu'on ne me parle point en ce moment de princesses et de reines : vous êtes plus; vous êtes les servantes et les mères des pauvres.

J.-C. était venu évangéliser les petits et les pauvres : J.-C. les nourrissait dans le désert; il passait en les guérissant, les délivrant de l'oppression du Démon : il passait en faisant le bien : *pertransiit benefaciendo.* (Act. x, 38.) Mot sublime! Vous marquez de même votre existence fugitive. Oui, chères sœurs, vous appuyez à peine sur le sable de la vie; et après la courte durée d'un éclair, vous laissez derrière vous des maux adoucis, des larmes séchées, des infortunés soulagés, des fidèles satisfaits, édifiés, des souvenirs attendrissans et durables. Aimable et sainte Religion, ce sont là de tes œuvres!

Je vous le disais il y a peu de semaines. C'est J.-C. que vous visitez, que vous soignez, que vous ensevelissez..... Si vos soins étaient méconnus et presque outragés, si le pauvre se montrait ingrat et murmurateur,

ne vous découragez pas ; ne vous plaignez pas : votre récompense n'est point sur la terre.... Elle sera grande dans le ciel. Si le pauvre, si le malade est ingrat et murmurateur, il est doublement pauvre et malade : soignez le corps ; soignez l'ame.

Voilà vos obligations, mes sœurs : la virginité, l'obéissance, le soin des malades ; votre habillement vous les rappelle. C'est un continuel avertissement ; c'est une prédication muette à la fois et éloquente que ce saint habit : il vous rend respectables aux autres et à vous-mêmes.

Le voile que vous portez, c'est une indication de retenue et de modestie ; c'est une barrière mise entre le monde et vous. Vous ne devez plaire qu'aux regards de celui qui pour vous est l'unique aimé : *Sit Jesus solus dilectus specialis*. (Lib. Imit. c. VIII, nº 3.) Voilà pour la virginité.

Ce vêtement uniforme, d'une couleur éteinte, vous dit que vous êtes mortes à tout caprice de mode et de parure, à vos goûts, à vos volontés, à vous-mêmes. Voilà pour l'obéissance.

Ce bois que vous placez sur vos poitrines, près de votre cœur, cette croix, monument du sacrifice d'un Dieu, vous crie à chaque instant : *Et vous aussi, vous devez donner votre vie pour vos frères*. (1 Joan. III.)

Seigneur ! la chaîne de vos grâces et de vos miséricordes sur cette maison, sera moins interrompue que jamais... Veillez sur ceux et celles qui l'habitent, sur ceux qui l'administrent et la dirigent. Enflammez de plus en plus ces anciennes et nouvelles victimes du saint amour.... Et vous, pieux ministre des autels qui fûtes dans tous les temps d'une fidélité irréprochable, sortez aujourd'hui de votre obscurité. C'est à vous qu'il convient de bénir ces vierges, de tresser leurs liens, puis de les présenter à J.-C. que vous n'avez cessé de former en elles daus le secret : *Donec formetur Christus in vobis....* (Gal. IV, 19.) Le moment est venu, mes chères sœurs. Déjà les mystères divins ont été offerts ; les noces spirituelles et saintes, les seules que vous ambitionnez vont s'ouvrir. Votre union virginale avec celui que la sainte Écriture appelle le divin Agneau, cette douce et tendre union fera, n'en doutez point, votre consolation ici-bas, votre gloire et votre bonheur à jamais.

QUATRIÈME DISCOURS.

POUR LA RÉCEPTION ET LE CROISEMENT * DES JEUNES SŒURS.

(PRONONCÉ DANS UN HÔPITAL.)

Nous pouvons donc aujourd'hui, mes très chères sœurs, vous féliciter au pied des saints autels de votre dévouement et de votre zèle, remercier Dieu dans l'effusion de nos cœurs des grâces qu'il vous a faites, et vous encourager à de nouveaux sacrifices.

Il est venu ce moment où nous pouvons vous donner une décoration bien chère à votre piété, bien sublime aux yeux de votre foi, et dont le véritable éclat confond et dégrade toute la pompe des dignités mondaines.

Recevez la croix, mes chères sœurs : c'est le motif et le modèle d'une charité héroïque, c'est-à-dire chrétienne. Recevez la croix : elle vous apprend à faire le bien et à le faire persévéramment.

* On appelle croisement dans plusieurs hôpitaux, la cérémonie par laquelle on bénit et l'on donne une croix pectorale aux sœurs.

Faire le bien ; autrement remplir les devoirs de votre état dans toute leur étendue, auprès des malades, de vos compagnes et de vos supérieurs : première réflexion.

Auprès des malades. « Ne saviez-vous pas, dit J.-C., qu'il faut que je sois tout entier au service de mon Père? (*Luc.* II, 49.) Je suis venu pour accomplir son œuvre (*Joan.* IV, 34) ; je dois être pour sa gloire et le salut des hommes baptisé d'un baptême de douleur ; et je ressens en moi un vif empressement de le voir s'accomplir, ce baptême. » (*Luc.* XII, 50.) Et vous aussi, mes chères sœurs, c'est pour Dieu que vous agissez et que vous souffrez dans l'exercice des devoirs qui vous lient à cette maison. C'est à l'imitation de Jésus et de Jésus crucifié, que vous vous livrez à des soins pénibles à la nature, mais précieux à la grâce. C'est Jésus et Jésus souffrant que vous soignez, que vous visitez et que vous consolez dans nos infortunés malades. Celui qui nous a aimés jusqu'à la fin (*Joan.* XIII, 1), et que vous voyez attaché à la croix, vous invite à lui sacrifier dans la personne de vos frères, soit le jour, soit la nuit, votre temps, vos santés et vos vies même. Associez-vous, mes chères sœurs, à son immolation généreuse. Vous en recevrez une grande récompense.

Une ardeur toujours renaissante pour se-

conder l'activité lumineuse de ces hommes qui ont l'art de guérir et dont les talens distingués honorent cet établissement, cette ardeur n'est pas le seul de vos devoirs. Il faut entre sœurs une union exemplaire et un parfait support. Votre croix vous le dit : sur elle ont péri toutes les inimitiés (*Eph.* II); toutes les murailles de séparation ont été renversées par elle : J.-C. y a attaché toutes nos misères. Et vous aussi, déposez au pied de la croix vos humeurs, vos volontés propres, vos mécontentemens et vos ennuis. Souvenez-vous qu'un Dieu cloué sur ce bois souffrit avec patience la trahison d'un de ses disciples, le renoncement d'un autre et la désertion de tous. Vous, mes chères sœurs, ne perdez pas cette leçon : elle est sensible à vos yeux; gravez-la profondément dans votre cœur.

Au soin des malades, à la vertu de support entre vous, joignez encore une subordination parfaite à vos supérieurs. J.-C., dit saint Paul, s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. Comme en cela il s'est soumis aux ordres éternels de son Père, apprenez aussi à vous soumettre à l'autorité de ceux qui vous gouvernent, et qui est l'autorité de Dieu... Le bon ordre et la religion l'exigent. Que deviendrait un établissement où chacun donnerait la loi, ou se servirait de loi à lui-même?.... Par la désobéissance, c'est à Dieu

que l'on s'oppose : vous perdriez alors le fruit de votre sacrifice ; et vous vous mettriez en contradiction avec cette croix que nous plaçons sur vos cœurs, et qui est elle-même la plus éloquente prédication d'une humble docilité.

Telles les leçons que vous fait la Croix : elle vous les fait persévéramment. C'est ma seconde réflexion.

Le sacrifice des douleurs et des humiliations de J.-C. a commencé à la crèche et sous le couteau de la circoncision ; il a duré dans tout le cours de sa vie mortelle ; il a fini sur le Calvaire et à la croix ; ou pour mieux dire, il continue encore, quoique d'une manière tout autre et non sanglante.... J.-C. ne cesse sur nos saints autels d'offrir pour nous le même prix, la même victime, de satisfaire pour nous et de mériter pour nous. Vous, mes chères sœurs, ne rétractez point votre généreux dévouement : ne reprenez point votre don. Croissez en bonnes œuvres et en mérites. Les jeunes personnes veulent dans les premières années tout faire et tout réformer. Le zèle insensiblement s'attiédit ; et lorsqu'on perd le goût et l'amour de son état, il s'éteint.... Mais que dis-je ? nous avons plutôt ce doux espoir que vous vous soutiendrez. Il ne suffit pas de bien commencer. Celui, dit la sainte Ecriture, qui tourne la tête en ar-

rière, n'est point propre au royaume de Dieu. (*Luc.* IX, 62.) Celui-là seul sera couronné qui aura persévéré jusqu'à la fin. (*Matth.* X, 22.)

Indépendamment de la légèreté de l'esprit humain qui nous entraîne, la persévérance trouve de nouveaux obstacles dans les peines même de votre état. Les forces s'affaiblissent; on respire sans relâche une odeur de mort; les malades ne vous opposent qu'une odieuse ingratitude: ils repoussent les soins; ils se refusent aux consolations; ils ont le blasphême et l'injure à la bouche. Mes chères sœurs, cette croix que vous recevez vous présente l'image d'un Dieu dont l'inaltérable patience ne s'est point démentie. Rappelez-vous l'histoire de sa passion : après tant d'insultes endurées au Prétoire, après une flagellation horrible et sanglante, il ne se dispense pas de mourir...:. Lorsqu'on l'attache à la croix et qu'on ajoute à ses douleurs, il ne demande pas qu'on le détache. Il dit, il est vrai, dans le jardin des Olives : Mon Père, éloignez ce calice de moi (*Luc.* XXII, 42); il se reprend tout aussitôt : Mais non; que ce ne soit pas ma volonté qui s'accomplisse, mais la vôtre. Après avoir épuisé la rage des prêtres et des bourreaux, il consomme l'œuvre de la rédemption et nous aime jusqu'à mourir pour nous.

Je reprends, mes chères sœurs. En remplissant vos devoirs d'état, en vous supportant, en observant une exacte soumission, en persévérant malgré l'inconstance qui nous est naturelle à tous, en vous élevant courageusement au-dessus de toutes les peines et de tous les dégoûts, vous honorerez et justifierez ainsi le choix et la confiance des vertueux administrateurs de cette maison....... A leur exemple, faites des pauvres et des infirmes votre famille adoptive; comme eux sacrifiez vos intérêts propres aux intérêts et aux besoins pressans de l'être qui souffre; méritez comme eux les bénédictions, les vœux et les larmes d'attendrissement des misérables.

Et vous, Seigneur, agréez le sacrifice de ces jeunes vierges; soutenez leur zèle, et couronnez à jamais leurs travaux. Ainsi soit-il.

PREMIÈRE EXHORTATION

POUR UN RENOUVELLEMENT DE VOEUX.

(PRONONCÉ EN 1796.)

Portion chérie du troupeau de J.-C., les vierges saintes ont toujours fait l'admiration du ciel et l'ornement de la terre. Par le baptême, mes chères sœurs, nous sommes unis et consacrés à Dieu ; mais la vie religieuse ajoute de nouveaux liens et forme une alliance plus parfaite encore. Les chrétiens marchent dans le chemin du salut, et les vierges chrétiennes dans celui de la perfection. Les chrétiens s'assujettissent aux préceptes de l'Evangile, et les vierges chrétiennes en pratiquent jusqu'aux conseils.

Prenant les ailes de la colombe, suivant l'expression du Roi-Prophète (*Ps.* LIV, 7), elles s'éloignent de tout commerce ; elles fuient dans la solitude où Dieu parle à nos cœurs (*Osée*, II); elles y conversent en sa seule présence : c'est la clôture.

Là conformes à celui qui pour nous daigna mener ici-bas une vie indigente et pénible,

là détachées de tout et d'elles-mêmes, n'aspirant qu'aux célestes trésors, riches d'une conscience pure et vertueuse, elles vivent et meurent dans un profond mépris de la terre et de ses faux biens : c'est la pauvreté.

Là qu'il est grand, qu'il est heureux, dit le pieux auteur de l'Imitation (*liv.* I[er], *c.* IX), d'exister dans la voie de la sujétion et de ne plus appartenir à soi-même ! La volonté propre égare ; l'assujettissement sauve. Le supérieur qui instruit ou qui ordonne, c'est Dieu qui parle. La règle qui distribue et sanctifie les actions et les exercices de la journée, c'est Dieu qui commande. Toujours dépendre de Dieu, en écouter les inspirations, en suivre les mouvemens, en pratiquer les saintes ordonnances, ah ! c'est être véritablement libre. Tel est le second vœu de religion : l'*obéissance*.

Epouse de J.-C., la vierge chrétienne conserve l'inviolable pureté de l'esprit, du cœur et des sens. Ses yeux ne savent qu'envisager la céleste patrie, lire la divine parole, et s'humecter des pleurs de la componction et de la vertu. Ses lèvres publient les louanges du Seigneur ; ses oreilles ne s'ouvrent que pour les entendre. Ses mains se joignent et s'élèvent au ciel dans un saint transport. Son esprit est plein de J.-C. et ne s'occupe que de J.-C. : son cœur, tout entier à cet objet uni-

que de ses affections, est ardent et embrasé. Tout son être soupire après l'achèvement des noces de l'Agneau promis dans les divines Ecritures : telle est la continence parfaite et évangélique.

Vous m'avez prévenu, mes chères sœurs : et avant même que je vous adressasse la parole, vous pensiez à cette maison sainte qui reçut jadis vos soupirs, vos larmes et vos engagemens les plus indissolubles. Hélas ! je partage votre douleur. Comme les Israélites assis aux bords de l'Euphrate, nos vierges gémissantes ne peuvent-elles pas dire? « Ah! comment chanter nos plus doux cantiques sur « une rive étrangère? Les instrumens qui fai-« saient retentir au loin notre joie, restent « suspendus aux arbres témoins de notre deuil « et de notre captivité. Sion, chère Sion, que « ma main droite se sèche; que ma langue « s'attache à mon palais, plutôt que j'oublie « jamais vos douceurs et vos bienfaits. (*Ps.* « CXXXVI.) Sion, chère Sion, toujours je vous « rappellerai par mes vœux ; je vous redeman-« derai par mes soupirs. »

O Dieu, qui avez permis nos infortunes, Dieu, dont les volontés sont justes et adorables, c'est au pied de cet autel solitaire que se renouvelle le sacrifice. Dieu, qui aimez à exaucer nos prières, répandez sur ces ames fidèles vos bénédictions les plus abondantes.

Vierge sainte, Vierge mère, qui fûtes en ce jour présentée au temple, obtenez que ce soit ici une offrande pure, un holocauste saint, un encens d'agréable odeur..... Sainte réformatrice du Carmel, veillez sur ces vierges; veillez sur vos enfans.

Le banquet est préparé, mes chères sœurs. Je ne retarderai plus vos pieuses jouissances: il est temps que je finisse. J.-C. que vous allez recevoir vous dira le reste. Vous vous donnez à lui: à son tour il se donne à vous. Ecoutez son langage; et pénétrez-vous de plus en plus des dispositions qu'il exige. *Ecce Agnus Dei, ecce,* etc.

SECONDE EXHORTATION

POUR UN RENOUVELLEMENT DE VŒUX.

(PRONONCÉ EN 1813.)

Tollite jugum meum super vos.
Prenez mon joug sur vous. (*Matth.* c. XI, v. 29.)

Il est dit à tous les chrétiens de porter le joug de J.-C..... Les personnes liées à la vie religieuse ont un engagement plus particulier à s'en charger. Consécration parfaite! consécration intime que la leur! On est tout au divin Epoux. Pas une idée, pas une volonté, pas un mouvement dont il ne doive être le principe et l'objet. C'est une vie, c'est une mort que l'état religieux : vie à Dieu; mort à nous. Rien pour nous; et tout pour J.-C.: lui seul régit et gouverne; lui seul règne et triomphe. L'état religieux, c'est une milice sainte où l'on sert sans partage et sans relâche celui qui est le prince de nos ames, qui est notre chef bien-aimé et uniquement aimé. On lui voue le dégagement des sens et on lui

donne son corps par le vœu de chasteté. On lui voue le renoncement aux dignités et aux biens : lui seul est notre élévation et notre trésor. O riche pauvreté! On lui soumet jusqu'à notre volonté par le vœu d'obéissance. O désappropriation entière!

Faisons ici un retour sur nous-mêmes, mes très chères sœurs. Vous avez choisi Dieu; et Dieu vous a choisies. Ce choix est-il de votre part persévérant et fidèle? S'il y a des idées, des affections, des projets et des volontés dont vous n'ayez pas fait le sacrifice, vous manquez à votre consécration : vous êtes à vous; vous n'êtes point à J.-C.; vous tombez du rang de ses épouses. Si l'on voit parmi vous des liaisons particulières, des liaisons tendres où vous cherchiez une satisfaction purement humaine, vous n'avez plus *la* virginité du cœur. Si vous estimez les riches, si vous méprisez les pauvres, si vous tenez à des distinctions qui appartiennent au monde et non à l'Evangile, vous méconnaissez votre habit et vos vœux; vous vous êtes trompées d'habitation : vous êtes encore du monde...

C'est assez parler de votre engagement à J.-C. : développons-en les avantages.

L'état religieux est une servitude apparente; mais c'est une liberté réelle. C'est un joug : il est doux. C'est un fardeau : il est léger. — Accomplissement de la parole de J.-C.: *Qui-*

conque aura tout quitté... en recevra le centuple dès maintenant, et ensuite possédera la vie éternelle. (Matth. XIX, 20.)

Le centuple dès maintenant! — Paix de l'ame; joie de la bonne conscience; communications avec Dieu. Dites-nous, ames pures; dites-nous vos satisfactions et vos jouissances... Si le contentement diminue parfois, c'est qu'on se relâche... C'est que l'esprit du monde pénètre... Seriez-vous déchues de votre première ferveur? (*Apoc.* II, 4.)

Le centuple dans l'autre monde! Vous avez fait plus de sacrifices que le commun des fidèles.... Votre vertu a été plus parfaite.... La moindre souillure vous est insupportable..... Votre récompense sera grande..... *Hi sequuntur Agnum quocumque ierit... Virgines enim sunt.* (Apoc. XIV.) Là dans ce céleste séjour, quelle réunion! Là vous verrez cette sainte fondatrice, cette femme forte qui a tant édifié l'Eglise et votre ordre; là vous serez accueillies par ce bienheureux évêque de Genève dont le nom seul rappelle la charité qui l'anima et son inépuisable bonté. Là ces religieuses ferventes que vous avez connues et qui ont formé votre jeunesse, applaudiront à votre bonheur. Là vous chanterez toutes ensemble l'hymne des miséricordes éternelles.

celle de la tête... Préférez, mes chères sœurs, préférez une résignation paisible et une sublime indifférence.

2° *Ne rien demander.* Ne vous y trompez point : en toutes choses il faut une vocation directe et un ordre exprès de la Providence. Et certes nous ne devons point le prévenir cet ordre... Dans le cercle de la vocation divine est renfermé celui des grâces. Si nous nous appelons nous-mêmes à une occupation, à un emploi, donnons-nous donc à nous-mêmes les secours nécessaires pour faire le bien... Vous vous mettez en avant ! vous demandez ! Vous vous croyez donc capables ; vous vous préférez aux autres : l'humilité est en défaut. Il y a peut-être dans les demandes que vous formez une ardeur sans lumière, une inquiétude sans arrêt. Oh non ! c'est pur zèle. —Vous connaissez-vous bien ? Satan se transforme souvent en ange de lumière, et l'amour propre prend parfois un masque dévotieux. Ah ! craignez de ne pas attirer les bénédictions du Ciel sur des soins qu'il n'exige pas de vous.... Dites que des mains plus pures feraient mieux et davantage.

3° Enfin ne rien *refuser* de ce qui est dans l'ordre de la règle et de vos occupations d'état. Il peut y avoir des représentations pleines de simplicité et de modestie ; mais voici la

chaîne des principes : vous n'êtes plus à vous; *non estis vestri*. Vous appartenez à Dieu, à vos réglemens; vous êtes tout entières à l'autorité qui a le droit de disposer de tous vos instans et en la manière qui lui plaît. Cette autorité des supérieurs est celle de Dieu même. Si vous y résistez, c'est donc votre opiniâtreté qui vous tient lieu de loi; vous êtes donc votre guide à vous-mêmes ; vous avez donc la souveraineté de vos actions... Ah! c'est être opiniâtre que de contester avec importunité, comme vous faites peut-être, que de vous excuser sans cesse, que de faire lentement et de mauvaise grâce ce que vous faites. Dites plutôt : Mon cœur est préparé, Seigneur, mon cœur est préparé : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.* (Ps. CVII.) C'est une voie sûre que celle de l'obéissance ; et en me cherchant moi-même, je ne ferais que me perdre.

Il faut, mes chères sœurs, qu'il n'y ait parmi vous aucun empressement, aucun enthousiasme, aucune résistance, mais une exactitude entière à ce qu'on vous ordonne, à ce qui est voulu par la règle, et au moment même de la règle.

On demandait dans une sainte communauté ce que l'on ferait si, avant une demi-heure ou une heure, la communauté devait être jugée et entrer dans son éternité. Une ancienne de s'écrier : On ferait venir tout aussitôt

le confesseur de la maison. Une autre : Nous nous prosternerions toutes devant le Saint Sacrement, et nous attendrions là que la volonté de Dieu s'accomplît. Une troisième reprit : Fidèle au réglement, fidèle à l'heure, je tâcherais de faire en paix l'exercice corporel ou spirituel que Dieu m'aurait marqué pour ce moment même.

Elle ne serait pas la moins couronnée, celle de vous, mes chères sœurs, que le dernier des momens surprendrait ainsi dans la pratique des œuvres d'état, enseignant une jeune personne, retournant le lit d'une malade, ou lui portant une boisson rafraîchissante.

Je vous invite, mes chères sœurs, à méditer ces paroles de l'Apôtre : Je vis; non, je ne vis plus: c'est J.-C. qui vit en moi. *Vivo, jam non ego; vivit verò in me Christus.* (Gal. II.) Heureuse mort, heureuse vie en J.-C.! Saint anéantissement et admirable extinction de soi-même! *Vivo, jam non ego.* Recevez, mes sœurs, recevez à chaque instant votre animation, votre mouvement, votre vie, le mot d'ordre, l'être intérieur et spirituel, de Jésus votre bien-aimé, *vivit verò in me Christus* (Ibid.), de Jésus votre principe, votre centre et votre tout dans le temps et l'éternité. Ainsi soit-il.

PLANS DE DISCOURS,

D'INSTRUCTIONS ET D'EXHORTATIONS

POUR DIFFÉRENTES CIRCONSTANCES.

INSTRUCTION

POUR L'OUVERTURE DU JUBILÉ.

SUR LES INDULGENCES.

(PRONONCÉ A GENÈVE EN 1804.)

Rupti sunt fontes abyssi magnæ, et cataractæ cœli apertæ sunt.

Les sources du grand abyme furent rompues, et les cataractes du ciel vinrent à s'ouvrir. (*Genèse*, c. VII.)

Le Seigneur dans sa colère ouvre les cieux : un affreux déluge submerge la terre. Le Seigneur dans sa bonté ouvre les cieux : un déluge de grâces et de miséricordes se répand sur nous. Temps heureux que celui où nous sommes, et où je viens au nom de J.-C. vous annoncer l'indulgence et le Jubilé!

Cinq questions à établir.... Qu'est-ce que le Jubilé? Qu'est-ce que l'indulgence? L'Église

peut-elle donner des indulgences? En a-t-elle accordé? Et à quelles conditions?

1° *Qu'est-ce que le Jubilé?* Ce mot dans son origine première vient de l'instrument avec lequel on annonçait chez les Juifs la grande année dite de la rémission, ou de la réconciliation. Ce mot signifie retentissement ou cri de joie. A chaque cinquantième année les Juifs rompaient les chaînes de leurs esclaves, les rendaient à la liberté, abolissaient les dettes; et ceux qui avaient vendu ou engagé leurs héritages pouvaient y rentrer. Dieu avait dicté ces différentes lois à son peuple, pour qu'il se souvînt qu'il avait été délivré par pure grâce de la servitude des Egyptiens, et qu'il en témoignât de la reconnaissance. (*Levit.* xxv.) Voilà quel était le Jubilé chez les Juifs : il offrait de vives images de ce qui devait être opéré en notre faveur mais d'une manière plus relevée. Aussi lisons-nous dans Isaïe (*c.* LXI, 1, 2) la prophétie suivante dont J.-C. lui-même s'est fait l'application. «L'es-« prit du Seigneur s'est reposé sur moi... Il « m'a envoyé..... pour prêcher la grâce aux « captifs et la liberté à ceux qui sont dans les « chaînes, pour publier l'année de la réconci-« liation du Seigneur. »

2° *Qu'est-ce que l'indulgence?* On entend

par là une diminution ou rélaxation des peines dues pour le péché. Établissons la suite des principes : Le sacrement de pénitence remet la faute, puis la peine éternelle. Il reste une peine temporelle à subir, parce que, selon les règles de la justice divine, le péché doit être puni. *Ad vindictam et castigationem*, dit le concile de Trente. (*Sess.* xxv.) Les mérites de J.-C. couvrent nos innombrables péchés, je le sais; mais ils ne sont appliqués, ces divins mérites, qu'à ceux qui satisfont. Delà les pénitences canoniques... Delà le purgatoire... L'indulgence supplée à notre impuissance : il y a si loin de nos réparations à ce qu'exige la justice de Dieu! L'indulgence jubilaire, l'indulgence plénière, remplace, si nous mourons, toutes les peines afflictives, sans que nous soyons dispensés pendant notre vie des travaux pénitentiels : travaux nécessaires non seulement dans l'ordre de l'équité, mais encore dans celui de la préservation du péché et de l'amendement de nos mœurs. Ce qu'est la charité parfaite, ce qu'est la contrition parfaite, ce qu'est le purgatoire, l'indulgence plénière l'est aussi : pour cette raison on la dit plénière. Il y a des indulgences partielles qui ont une limitation de jours, de mois et d'années.

III[e] QUESTION. *L'Église peut-elle donner*

des indulgences? Elle peut, mes frères, tout ce qu'elle fait : elle connaît mieux ses droits que personne. Elle a tous les pouvoirs nécessaires et utiles à notre salut. Selon la tradition de tous les siècles, lorsque J.-C. a dit à ses apôtres : « Tout ce que vous lierez sera « lié, tout ce que vous délierez sera délié : » (*Matth.* XVI et XVIII.) « Je vous donnerai les « clefs des cieux ; » par là même l'Église a été rendue maîtresse et des épreuves qu'elle prescrit, et des pénitences qu'elle impose, et des remises qu'elle fait dans l'esprit de sa sagesse. Abstenons-nous de toute critique vaine, et méritons ses bontés.

4° *L'Église a-t-elle accordé des indulgences?* Mes frères, consultons ses annales. C'était une véritable indulgence que le pardon que saint Paul accorde à l'incestueux de Corinthe : il l'avait excommunié et livré à Satan ; mais touché de son repentir, il le rend à l'assemblée des fidèles et lui remet le reste de la peine imposée que ce coupable devait souffrir. (2 *Cor.* II, 10.) Tertullien et saint Cyprien nous apprennent qu'à la prière des martyrs enfermés dans les prisons, on remettait parfois aux pénitens une partie de leurs expiations canoniques. Les conciles des troisième et quatrième siècle veulent qu'on en agisse ainsi dans le temps des persécutions,

afin de fortifier davantage les fidèles et par l'absolution et par la réception de la divine Eucharistie. Pareille indulgence était accordée dans d'autres occasions encore, comme lorsqu'on dédiait solennellement de grandes églises... Saint Ambroise abrégea la pénitence de Théodose.

Je suis la trace des différens siècles, et je vois l'Église puiser de temps à autre dans des circonstances importantes et pour des causes raisonnables, dans les trésors surabondans des mérites de J.-C. et des satisfactions des Saints, pour nous en faire une application extraordinaire et nous enrichir de grâces spéciales.

Vous me direz qu'on a quelquefois multiplié les indulgences à l'excès.... On a pu, il est vrai, surprendre de temps à autre la bonté des premiers pasteurs; mais l'Église, toujours conduite par le Saint-Esprit, n'approuve, ni autorise aucun abus : aussi a-t-elle souvent déclaré, et en dernier lieu par l'organe du concile de Trente, qu'il ne fallait accorder les indulgences qu'avec beaucoup de modération, conformément à l'ancien usage, de crainte que, par une trop grande facilité, la discipline ecclésiastique ne fût énervée. *In his tamen concedendis moderationem juxta veterem et probatam in Ecclesiâ consuetudinem adhiberi cupit.* (Sess. xxv., decr. de indulg.)

Vous ajouterez que l'indulgence qui revient à des époques déterminées, et dite pour cette raison jubilaire, n'est que du quatorzième siècle... Je l'avoue : mais le pouvoir d'accorder des indulgences et la concession qui s'en est faite, tout est aussi ancien que le Christianisme. Brebis docile et soumise, je me laisse conduire par l'Église ; j'en respecte tous les décrets, et je ne puis pour ce jubilé universel qui commence à s'ouvrir, lui témoigner d'autres sentimens que ceux de mon amour et de ma reconnaissance.

5° *Quelles sont les conditions?* .... 1° Être pénitent et contrit de cœur. Sans repentir et sans conversion, quelle réconciliation, quel salut pouvons-nous attendre? tout est jeu; tout est illusion et chimère. C'est du cœur et non des lèvres qu'il faut honorer Dieu. (*Marc.* VII, 6.) C'est le cœur qui offense Dieu; c'est le cœur qui le fléchit et l'apaise.

2° Conditions extérieures prescrites par les bulles : Visites d'églises accompagnées de prières. Comment il les faut réciter, ces prières; et à quelles intentions... Confession et communion.....

Reprenons.....

Voici donc, mes chers frères, les jours favorables, les jours de salut. (2 *Cor.* VI, 2.) Il est temps de sortir de cet assoupissement

qui nous accable... Il est temps de réveiller notre foi, d'animer notre charité. L'Église va nous ouvrir ses trésors : refuserions-nous d'y puiser? L'Église va répandre sur nous une profusion de grâces : ne les recevons pas en vain. *Ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.* (2 Cor. VI.) Triomphons enfin de nos vices; renouvelons-nous enfin, et marchons d'un pas ferme et persévérant dans les voies de la justice.

NOTA. Dans le cours du Jubilé on peut faire les douze instructions ou discours qui se rapportent au sacrement de pénitence. Le douzième, celui de la *stabilité de la justice*, a été prononcé pour une clôture de jubilé. Voyez le second volume, quatrième partie, page 75.

DISCOURS

POUR L'INSTALLATION D'UNE ASSOCIATION CHRÉTIENNE.

(PRONONCÉ EN 1806.)

Dum tempus habemus, operemur bonum....

Pendant que nous avons le temps, faisons le bien. (*Gal.* c. VI.)

DOCTRINE de J.-C. : Le jour est court; la nuit vient après : mettons le jour à profit... (*Joan.* IX.) Doctrine de saint Paul : Pendant que notre pélerinage dure, faisons le bien...

Il ne s'agit pas seulement ici de notre salut propre et de l'irréprochabilité de notre conduite particulière : il s'agit plus encore de notre conduite extérieure et publique; il s'agit de la part que nous devons prendre au salut de nos frères. Et comment? Par l'exemple qu'il faut leur donner d'une piété véritable et éclairée: Première partie. Par un dévouement incomparable à l'humanité souffrante : *Operemur bonum*. Seconde partie. Bien de l'exemple; bien de la charité : Heureuses les

associations qui atteignent ce double but! Développons...

Ire PARTIE. *Exemple d'une piété véritable et éclairée.* L'état de société voulu par la Providence. Mettre en commun ses sentimens et ses actions: lever les mains ensemble. Prier d'une même bouche, d'un même esprit et d'un même cœur. Surmonter le respect humain. Ne point rougir de J.-C. pour qu'il ne rougisse pas de nous. (*Luc.* IX, 26.) Être ouvertement chrétien. C'est aux chefs de famille sur-tout à donner l'exemple. C'est le moyen le plus efficace pour instruire..... Nous sommes imitateurs.

Il fut un temps où l'esprit public était religieux. C'était l'âge de l'éloquence, des lettres et d'une moralité éminente..... Il plaît à quelques insensés d'appeler cet âge celui des superstitions et des préjugés........ Un grand changement s'est opéré. Il n'y a parmi nous presque plus de vigueur dans l'esprit, plus de nerf dans le raisonnement, plus de chaleur dans l'ame, ni presque plus d'élévation dans la conduite. Nous n'avons pas assez d'étoffe pour être chrétiens...... Et en rejetant la religion et ses bienfaits, nous proclamons le rétréci et le travers de nos esprits, puis la corruption intime de nos cœurs...

Vous ferez, Messieurs, une exception ho-

norable..... Mais la religion n'est pas une opinion, un système. Ce Jésus qui vous tend les bras, qui meurt sur cette croix dont nous solennisons aujourd'hui le triomphe, il vous donne la religion tout entière, sa foi, sa discipline et sa morale : il la faut donc recevoir tout entière. Qui êtes-vous pour contester avec Dieu? Regrettez-vous de n'être pas entrés dans ses conseils? *Tu quis es, qui respondeas Deo?* (Rom. IX, 20.)

Que votre foi soit pure et soumise. Il y aura des mystères tant que l'Esprit divin sera infini, et celui de l'homme borné. Un mystère démontré révélé est par là même démontré vrai. Un mystère expliqué est par là même un mystère anéanti. La nature elle-même a ses profondeurs impénétrables. Dieu veut que nous marchions par la voie obscurément lumineuse de la foi. Il exige le sacrifice de nos faibles intelligences; mais en même temps il nous donne son Église pour nous enseigner et nous conduire, l'Église, tribunal suprême et juge infaillible de toutes les controverses. Une religion éclairée est donc une religion soumise.

Que la discipline de l'Église vous soit chère. L'Église est une société constituée, organisée, qui a ses lois, ses peines, sa police.... Tout est fondé en raison et en motifs : et là où vous croiriez voir des petitesses, il n'y aurait

de petit que vous-même. Parcourez les nations et les siècles. Trouverez-vous un culte qui n'ait sa liturgie, ses privations et ses austérités? Quelle confusion dans nos familles, si chacun y était administrateur, puis juge de ce qu'il fera ou ne fera pas! L'exemple que nous attendons de vous doit s'étendre à tout : soyez fidèles aux pratiques, aux abstinences et aux jeûnes. Dieu le veut, puisque l'Église vous l'ordonne. Vous ne circonscrirez pas dans cette enceinte vos jouissances spirituelles. Il vous est utile d'ajouter ici des consolations à des consolations : mais ne rompez jamais les liens qui vous attachent à vos paroisses. Il faut que vos pasteurs connaissent toujours leurs brebis, qu'ils les instruisent, qu'ils les portent, qu'ils les ramènent et qu'ils les sauvent.

Religion véritable et éclairée, elle n'aurait point pour vous ces deux caractères, si vos mœurs publiques aussi bien que votre conduite particulière, ne se réglaient sur sa morale. Luisez, disait un apôtre, et resplendissez comme des astres au milieu d'un monde corrompu. (Philip. II, 15.) Que votre vie soit ostensiblement chrétienne; que votre esprit de prière et de foi éclate; faites en sorte que votre tempérance évangélique nous édifie, que l'on admire votre pureté, votre amour et votre fréquentation des sacremens.

Voilà les différens caractères d'une association chrétienne ; et c'est ainsi que vous adorerez Dieu en esprit et en vérité.

Premier but : le bien de l'exemple. Second but que vous vous êtes proposé, le bien de la charité en vous dévouant au soulagement de l'humanité souffrante.

IIe PARTIE. On égaliserait aujourd'hui les rangs, on nivelerait les fortunes que l'inégalité reparaîtrait demain. Desseins de la Providence... Réciprocité de besoins : dépendance inévitable dans l'ordre social.

Mais quelle carrière immense s'ouvre devant vous! Que d'infortunés et de larmes!...

Il y a des hommes qui font un usage sinistre de leur liberté, qui se rendent volontairement malheureux : il y a des *coupables*. Le bien que vous pouvez faire à leur égard, c'est de pénétrer dans leurs cachots, de les y respecter encore et les consoler.......... Les plus grands criminels peuvent devenir des élus. Si le glaive de la justice est levé sur eux, dites-vous à vous-mêmes qu'ils appartiennent tout entiers au malheur, et que leur supplice est une plaie, une meurtrissure pour nous, puisque nous ne pouvons être étrangers à ce qui touche de près nos semblables. *Homo sum; humani nihil a me alienum puto.* (Ter.) Oh! s'il nous était donné d'encou-

tager leurs derniers instans, et d'adoucir par des secours religieux l'amertume de leur sort!

Il y a des réceptacles de douleurs, habités par les maladies et la mort... Si l'on invoque votre sollicitude, administrez nos hôpitaux avec sagesse; défendez-en les intérêts; améliorez-en le régime : témoignez une entière confiance, une juste vénération aux victimes du saint amour qui sous vos yeux prodiguent tant de soins aux pauvres et aux malades...

Il y a des ignorans; Messieurs, il faut les instruire; des faibles, il faut les affermir; un sexe jeune, exposé au besoin et au vice : oh! la belle œuvre de le conserver dans l'innocence, de lui procurer par vos mères, vos sœurs et vos épouses, des ressources pour entrer en apprentissage, pour des conditions honnêtes, pour des établissemens sortables!

Il y a des personnes que la honte et des intérêts pressans forcent à ne point trahir le secret de leur indigence. Il faut découvrir leur état, ménager leur pudeur, et surajouter à vos bienfaits une grâce, une délicatesse qui en double le prix.

Nous avions autrefois pour tous les genres de biens des établissemens que nous ne regretterons jamais assez. S'ils pouvaient renaître par votre influence! Le sanctuaire s'afflige d'être une solitude : il y aurait dans nos cités et nos campagnes une moisson abondante à

lever. Mais les ouvriers manquent. (*Luc.* x.) Prenez en considération les élèves du sacerdoce et les grands et petits séminaires où nous voudrions les former aux sciences ecclésiastiques et à la vertu.

Retenez-le, Messieurs : faire le bien, c'est, comme je l'ai dit tant de fois dans les chaires évangéliques, c'est rivaliser en quelque sorte avec Dieu, se montrer bon et miséricordieux comme lui ; faire le bien, c'est servir et honorer J.-C. dans ses membres : *Mihi fecistis.* (Matth. xxv.) Un de nos plus illustres guerriers s'écriait sur son lit de mort : « Je donne« rais toutes mes victoires pour un verre d'eau « que j'aurais offert à un pauvre en vue de « J.-C. » Faire le bien, c'est expier ses fautes. Les prières et les mortifications nous sont utiles : une voie plus excellente encore, c'est la charité. (1 *Cor.* xii.) Faire le bien, c'est s'enrichir de trésors que l'on amasse dans le ciel... Eh! pourquoi ne semerions-nous pas de quelques fleurs le triste voyage de la vie? Si vous saviez combien elles sont ineffables les délices qu'on trouve à faire le bien!

Je me reproche, Messieurs, de n'avoir point encore fini..... Que les bénédictions les plus abondantes se répandent sur votre société, société religieuse et chrétienne qui ne vous permet plus d'en former d'autres qui aient

pour objet le divertissement et le plaisir, qui s'occupent de pompeuses chimères...

Messieurs, que la charité (puissiez-vous bien connaître toute l'étendue et tout le sublime de cette vertu), que la charité vous soutienne, vous anime, vous enflamme, multiplie vos œuvres et vos récompenses. Ainsi soit-il.

PREMIÈRE EXHORTATION

POUR UNE BÉNÉDICTION NUPTIALE.

...Vous venez au pied de nos autels contracter des engagemens aussi doux qu'ils sont sacrés et inviolables. La religion applaudit à votre mutuelle félicité : elle anoblit, elle relève l'indissoluble alliance dont ce temple auguste est dépositaire et témoin; et dans le sacrement que vous allez recevoir, elle vous offre ses consolations et ses grâces.

Voici le langage qu'elle vous adresse : Votre union, dit-elle, est le symbole et la figure de l'union de J.-C. avec son Église. L'Époux est le chef : mais il commande plus par sa tendresse et sa prudence que par son autorité. L'épouse toujours docile et soumise ne

suit que son penchant en se conformant à son devoir. Société sainte où l'on unit ses prières et ses vertus; où l'on s'édifie, on se console, on s'anime au bien; où par une noble et délicieuse émulation on s'efforce de se vaincre l'un l'autre par les attentions les plus prévenantes, les soins les plus délicats, la plus entière confiance, l'attachement le plus soutenu et la plus inviolable fidélité! Une heureuse fécondité est-elle le fruit et le gage des bénédictions du Seigneur? Par une excellente éducation on donne de vrais citoyens à la patrie, de fidèles enfans à l'Église et des rois à cette cité céleste que nous devons habiter au jour éternel.

Telles les obligations du mariage; telles aussi les espérances que vous nous faites concevoir. Elevez en ce moment avec plus de ferveur que jamais vos esprits et vos cœurs à Dieu : c'est un grand acte de religion qui va se célébrer.

SECONDE EXHORTATION

POUR UNE BÉNÉDICTION NUPTIALE.

Il appartient à la religion d'ennoblir et de sanctifier les engagemens et les actions de ses fidèles disciples. Oh! combien elle rend auguste et vénérable le nouvel état dans lequel vous entrez! Dieu lui-même en est l'auteur et l'instituteur. Après avoir formé le premier homme, il ne veut point le laisser seul : il lui présente une aide, une compagne semblable à lui. A cette vue Adam s'écrie : Voici l'os de mes os, la chair de ma chair.... Et dès-lors cet oracle fut prononcé : « L'homme abandonnera son père, sa mère, et s'attachera « à son épouse. » (Gen. II.)

Le mariage est encore le symbole de l'union de J.-C. avec son Église : union d'où naissent tous les chrétiens. Des grâces sacramentelles et des bénédictions abondantes dont je vais être le ministre sont attachées parmi nous à l'alliance des cœurs et aux promesses les plus sacrées qui se font à la face des autels.

De grands bienfaits imposent de grandes obligations : j'aime à croire qu'il vous sera

toujours doux et facile de les remplir. Vous vous devez l'un à l'autre un amour tendre et soutenu, une complaisance attentive, une édification mutuelle, une fidélité parfaite et inviolable. La mort, la cruelle mort peut seule séparer ce que Dieu a joint. (*Marc*. x, 9.)

Dans l'ordre des idées religieuses et sociales l'époux est le chef de la famille; mais son autorité consiste sur-tout dans la douceur et la prudence. L'épouse doit particulièrement embellir la chaîne que l'un et l'autre ont formée. Un esprit de paix et de soumission, une vigilance qui s'étende à tous les détails de la vie domestique, une bonté toujours renaissante, voilà les attributs de son sexe.

Le bonheur absolu et la perfection ne sont point faits pour cette terre où nous sommes. Tout paraît admirable et divin quand on se marie; et quelquefois tout est ordinaire et commun quand on s'est marié. Qui est-ce qui est ici-bas exempt de torts et de défauts? L'ame comme le ciel a ses nuages. Les plus heureux caractères sont de temps à autre sujets eux-mêmes à un peu d'humeur et de tristesse, à des inégalités, des caprices..... J'ose dire qu'au sein des autres contrariétés et des embarras de toute espèce inséparables de l'état de mariage, la vertu la plus nécessaire et la plus relevée, c'est le support.

Si le Ciel donne à votre union les gages les

plus consolans et les plus doux, si vous mettez des enfans au monde, vous n'oublierez pas qu'ils appartiennent à Dieu plus encore qu'à vous-mêmes. Vous les formerez à tous les sentimens qui vous animent ; à l'amour de la religion et du prince, à celui du travail et de leurs différens devoirs. Puissent-ils un jour être des citoyens vertueux et des chrétiens dignes de leur vocation et de toute là sublimité de nos espérances!...

Commençons présentement la cérémonie religieuse qui nous rassemble, et donnez votre consentement mutuel.

DISCOURS D'ENTRÉE

DANS L'ADMINISTRATION D'UNE PAROISSE.

Sic nos existimet homo ut ministros Christi, dispensatores mysteriorum Dei.

Que chacun nous considère comme étant les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu. (1 *Cor.* c. IV.)

Ce n'est pas de nous-mêmes que nous venons à vous, mes très chers frères : nous eussions préféré le repos. Le père de famille nous ayant trouvés, nous a dit : Et vous aussi, allez

consolation. Ce même langage : priez pour nous ; aidez-nous ou consolez-nous, je vous le fais entendre ; et je le développe.

Ire Réflexion. Priez pour nous.

Tout don excellent, tout don parfait, tout succès vient d'en haut, du Père des miséricordes et des lumières. (*Jac.* I, 17.) L'homme, il est vrai, plante et arrose ; mais si les rosées célestes ne découlent, si une chaleur vivifiante ne ranime, tout se dessèche et périt. L'accroissement et la vie dépendent de Dieu seul. (I *Cor.* III.) Cet accroissement et cette vie, il faut les demander : Dieu les accorde. Il faut frapper à la porte : elle s'ouvre. (*Matth.* VII, 7.) Il faut par nos prières chercher Dieu : il se présente, il se trouve. Son oreille écoute, exauce le cri du pauvre et le simple gémissement de ceux qui l'invoquent. (*Ps.* IX.) Mais là où deux ou trois sont assemblés en son nom, il résiste moins encore. (*Matth.* XVIII, 20.) L'ensemble de nos prières comme par une douce violence lui ravit ses grâces et le ciel.

C'est un spectacle agréable à Dieu, selon saint Cyprien, c'est une grande force auprès de Dieu que celle du troupeau uni à son pasteur et ne formant avec lui qu'une même voix, un même esprit, un même cœur, un même Christ, un même holocauste.

Voulez-vous mieux connaître ce que peut une religieuse assemblée de fidèles pour l'avancement de la religion et la réussite des travaux apostoliques? Écoutez les livres saints:

Pierre est en prison; il va périr. L'Église de Jérusalem tout en pleurs sollicite sa délivrance auprès de Dieu par les instances les plus vives. Aussitôt un Ange pénètre dans la sombre obscurité des cachots. A sa voix les chaînes de Pierre tombent; les portes donnent un libre passage. Le chef de l'apostolat est rendu aux premiers fidèles qui font éclater leurs actions de grâces et les transports d'une sainte alégresse. (*Act.* XII.)

Écoutez saint Paul. Pas une épître où il ne se recommande aux pieuses oraisons de ceux qu'il venait d'enfanter à la Foi. « Je vous « conjure, écrivait-il aux Romains (*c.* XV, « 30), de m'aider dans toutes vos prières et « de les faire parvenir pour moi sans aucun « relâche au pied du trône des miséricordes; « afin que j'échappe aux infidèles; afin que « le sacrifice de mon zèle ne soit point inutile « à ceux que Dieu appelle à la sainteté. De- « mandez encore que je puisse vous revoir et « me réjouir avec vous. »

Comme il était dans les chaînes, il veut que les Éphésiens (VI, 18), par leurs prières, par leurs supplications accompagnées d'un esprit intérieur, et si cela pouvait se dire,

par une sorte *d'épuisement* de désirs et de ferveur, obtiennent que la parole divine ne soit point enchaînée avec lui, mais que la bouche apostolique s'ouvre avec confiance et avec hardiesse pour dévoiler tant et de si augustes mystères. (19, 20.)

Ce n'est pas assez de frayer le chemin à nos travaux par vos pieuses demandes : prier est l'affaire de toute la vie. Continuez-nous toujours ce secours efficace, parce qu'il nous est toujours nécessaire. Aussi l'Apôtre, dans les divines Ecritures que je me plais à vous citer, conjure-t-il les Thessaloniciens (2 *Thes.* III, 1) de ne rien oublier auprès de Dieu pour que la parole de Dieu coure et se répande de jour en jour, pour qu'elle soit glorifiée de plus en plus, comme elle l'a été parmi eux. *Orate pro nobis ut sermo Dei currat et clarificetur sicut et apud vos.* Et vous aussi intéressez-vous aux progrès du royaume de Dieu en nous tous. En intercédant avec force et persévérance pour que mes soins fructifient envers le pécheur, vous le ramenerez des égaremens de sa vie, vous sauverez son ame, et vous couvrirez la multitude de vos propres péchés. C'est l'apôtre saint Jacques qui vous l'assure. (*Jac.* V.)

Vous, ô vous qui m'entendez, priez donc pour tous les besoins spirituels et temporels de cette paroisse. Priez en particulier pour

son nouveau pasteur, pour que ses travaux évangéliques commencent, prospèrent et se consomment saintement. Priez pour lui : il vous le demande, parce qu'il a été choisi d'entre des hommes (*Hebr.* v), et qu'il est pauvre et indigent lui-même. Il vous le demande, parce qu'il y va de votre utilité présente et publique, de vos intérêts les plus chers, de vos intérêts éternels. Ce pasteur est à vous ; il n'existe plus que pour vous.... Nous sommes dans une communication et une dépendance réciproque de services et d'amour.

IIe Réflexion. A vos prières, mes très chers frères, joignez un peu d'aide et de consolation.

Si vous saviez combien est pesant le poids pastoral qu'il nous faut porter ; si vous connaissiez combien de traverses nous éprouvent et combien de traits de douleur nous transpercent : *Foris pugnæ, intus timores!*...... ah ! vous ne vous refuseriez point à nous faire trouver quelque dédommagement dans l'exactitude et la ferveur de votre conduite. La tranquillité publique est affermie, je le sais ; on ne périt plus sur les échafauds : mais il faut toujours combattre. Car enfin, dites-le-moi : le démon est-il devenu chrétien? S'il ne force plus à renoncer à J.-C., il

apprend à ne point le craindre et à ne pas l'aimer. S'il ne tourmente pas, il endort ; s'il n'attaque pas directement la foi, il la rend ou inutile, ou ridicule. (*Aug. in Psalm.* LIV, LIX.) Nous prêtres, sommes et serons toujours en guerre avec les mondains et leurs vices : *Foris pugnæ.* (2 Cor. VII.)

Que dirai-je de cette sollicitude vive qui ne peut nous quitter un instant? *Qui est faible sans que je le sois avec lui? Qui est scandalisé sans que je brûle?* (2 Cor. XI, 29.) Se commet-il une seule faute dont nous n'ayons peut-être à répondre? Se perd-il une ame dont on ne nous redemande le sang? *Intùs timores.* « Est-ce moi, disait à Dieu le législateur de l'ancienne alliance, qui ai conçu « et enfanté cette immense multitude, pour « que vous la mettiez sur mes bras et que je « l'aie à ma charge? » (*Num.* XI, 12.) *Intùs timores.*

Vous me demanderez, mes frères, ce que vous pouvez pour adoucir nos peines et nous procurer quelque sorte de bonheur : vous pouvez tout!

Ah! pour vous répéter les paroles du grand Apôtre; ah! si J.-C. se forme en vous; si vous êtes de plus en plus fondés, sur-édifiés et enracinés en J.-C. (*Col.* II, 7); si nous vous faisons acheminer à de nouvelles victoires, que vous croissiez, que vous persévériez

dans le bien ; si vous arrivez à la mesure de l'homme parfait (*Eph.* IV, 13), que nous gagnions à Dieu, que nous lui conquérions vos ames, vous devenez alors notre gloire et notre couronne. Toutes nos douleurs sont oubliées ; nos peines passées font nos délices.... Nous n'aurons donc pas été un fardeau inutile dans cette vallée fugitive de larmes !

Entrons avec saint Paul dans de plus amples détails. Voici quels étaient ses vœux ; et ce sont les nôtres : (*Eph.* IV, *Philipp.* II.) « Mes frères, qu'il n'y ait plus parmi vous « aucun germe de dissention et d'aigreur. « Vous avez un même pain, une même table « céleste ; ne formez aussi qu'un même corps « et n'ayez qu'un même esprit : alors ma joie « sera pleine et entière : *Implete gaudium* « *meum ut idem sapiatis.* Que personne ne « se préfère aux autres ; que chacun les mette « au-dessus de soi....... Maris, chérissez vos « épouses comme J.-C. a aimé son Eglise. « Epouses, soyez soumises à vos maris comme « à Dieu. (*Eph.* v, 6.) Enfans, obéissez à « vos parens dans le Seigneur. Parens, que « la colère ne vous emporte point. Elevez « vos naissantes familles dans la crainte et « l'amour de celui qui en est le premier Père. « Serviteurs, vous êtes toujours sous les yeux « de Dieu : pour lui, par religion et par cons- « cience contentez et servez vos maîtres. O

« maîtres ! vos serviteurs et vous, fûtes rache-
« tés et rougis d'un même sang. Nous avons
« tous un souverain maître ; et si nous ne re-
« mettons rien aux autres, il nous traitera
« sans miséricorde. Affligés et infortunés de
« toute espèce, Dieu châtie ceux qu'il aime ;
« souffrez tout avec patience et offrez tout.
« Riches, faites part de vos biens aux pauvres
« (1 *Tim.* VI) ; que les pauvres ne murmu-
« rent point contre les riches, et qu'ils en-
« trent en communication avec eux de biens
« plus précieux que ceux de ce monde. Que
« tous les devoirs se remplissent ; alors ma
« joie sera pleine et entière : *Implete gau-*
« *dium meum.* » (Philip. II, 2.)

Je ne finirais pas si je voulais encore transcrire ou commenter la divine Écriture. « Du
« reste, fortifiez-vous en Dieu, mes frères ;
« revêtez-vous des armes spirituelles. Que tout
« ce qui est vrai, tout ce qui est honnête, ce
« qui est juste, ce qui est saint, ce qui est aima-
« ble, ce qui est de l'édification, ce qui se rap-
« porte à la vertu et au réglement des mœurs,
« soit l'entretien de vos pensées et l'objet de
« vos actions : *Hæc cogitate ; hæc agite.* »

Mes frères, la bonne vie des fidèles, voilà la récompense la plus douce et la plus honorable que puissent avoir les pasteurs. Que chacun, je le répète, satisfasse aux obligations de son état ; que les écueils s'évitent ; que les

vertus se pratiquent : remerciant alors Dieu, l'auteur de tout bien, nous aurons peine à suffire aux transports de notre joie et à ceux de notre reconnaissance.

C'était là ce qui soutenait les apôtres dans les chaînes et les tortures. Avec quelles effusions d'une vive tendresse saint Paul remercie-t-il les premiers fidèles de la félicité qu'ils lui avaient procurée et de ce qu'il appelle un rafraîchissement : *Ut refrigerer vobiscum.* (Rom. xv.) *Viscera sanctorum per te requieverunt, frater.* (Philem. 7.)

Saint Jean ne peut résister au désir de féliciter tous les âges qui avaient si bien profité de la grâce de son apostolat. « Je vous écris « à vous, ô anciens, parce que depuis long- « temps vous appartenez par la connaissance « et l'amour à celui qui est de toute éternité. « Je vous écris à vous, ô enfans, parce que « vous êtes attachés à votre premier et véri- « table Père. Je vous écris et m'adresse à « vous, ô jeunes gens (1 *Joan.* II, 13, 14), « parce que vous avez triomphé de l'ennemi « du salut et de ses ruses. Et vous hommes, « vous plus affermis par les années, je vous « écris parce que vous êtes forts et que la « parole de Dieu demeure en vous. »

Mes frères, de tout temps il y a eu dans cette paroisse des prêtres vénérables, des chrétiens zélés, des mères de famille que

n'eussent point désavouées les plus beaux jours du Christianisme, des filles retenues et modestes... J'aurai en eux, j'aurai en elles des coopérateurs et un ample sujet d'actions de grâces envers J.-C. dont j'honore et respecte ici les vivantes images. Cette espérance repose dans mon sein.

Unissons-nous en Dieu ; confondons-nous en Dieu; coopérons au bien, chrétiens mes frères. Et vous, Père bon et puissant, bénissez ce peuple et son pasteur ; bénissez les prémices de mon ministère dans cette cité ; attachez quelque efficace à mes faibles paroles; couronnez, quand il en sera temps, les travaux que je vais entreprendre; couronnez votre ouvrage. Nous vous demandons ces grâces par le sang et les mérites de ce Fils adorable qui va s'offrir entre mes mains, *et* dont l'auguste sacrifice est une source abondante de bénédictions pour le temps et l'éternité.

AMENDE HONORABLE

AU JOUR DE LA RÉCONCILIATION SOLENNELLE D'UNE GRANDE PAROISSE.

PROSTERNÉ à vos pieds, je révère, ô mon Dieu, dans le très-saint Sacrement de l'autel votre corps, votre sang, votre ame, et votre divinité. Je vous y crois réellement présent sous les espèces et apparences du pain et du vin.

Vos délices, ô mon Dieu, sont d'habiter avec les enfans des hommes. (*Prov.* VIII, 31.) Tel a été votre amour pour nous qu'en quittant la terre vous avez su rester au milieu de nous, vous avez institué ces augustes symboles pour y continuer jusqu'à la fin des siècles l'oblation mystique et non sanglante de votre adorable personne, pour nous y donner un avant goût des consolations célestes et le gage de la félicité future. Vous avez, Seigneur, épuisé votre tendresse ; et nous, le dirai-je, nous avons épuisé l'ingratitude.

Qui donnera des eaux à ma tête et des fontaines de larmes à mes yeux (*Jerem.* IX, 1)? Et je pleurerai jour et nuit les effroyables sacriléges qui ont été commis contre mon

Sauveur dans le très-saint Sacrement de l'autel. Ah! que mon cœur se brise de regret; que mes entrailles se déchirent de douleur; que ma bouche pousse des cris et des sons lugubres; que tout retentisse de mes soupirs et de mes sanglots au seul souvenir des attentats qui vous ont outragé, ô mon Dieu, ô mon Créateur, ô mon Père!

Pardon, je vous conjure, pardon pour tout ce que la malice des Juifs, la fureur des infidèles et la rage des hérétiques ont jamais osé contre nos plus saints mystères. Pardon pour tous les excès incroyables qui ces années dernières ont ravagé votre Église et l'ont rassassiée de fiel et d'amertume. Hélas! nous avons réuni dans un court espace de temps plus de forfaits et d'horreurs qu'on n'en trouve dans toute la suite des siècles qui nous ont précédés.

Des hommes marqués du sceau de l'adoption, des hommes qui si long-temps avaient été comblés de vos grâces et de vos bienfaits,.. ils ont osé porter des mains impures et sacrilèges sur l'arche sainte, s'efforçant de la renverser et de la détruire; ils ont dans ce lieu saint, ce lieu même, préconisé l'impiété et la démence, égaré la multitude, raillé les mystères les plus révérés et vomi d'horribles blasphêmes contre votre saint nom; ils ont persécuté les prêtres fidèles et introduit à

leur place, dans le bercail épouvanté, des ministres prévaricateurs et rebelles dont les sacrifices furent autant de déicides. Poussés par un exécrable vertige, ils n'ont rien épargné de ce qui servait à l'appareil et à la majesté de notre saint culte. Cieux! vous frémîtes d'horreur! ils ont arraché les pierres saintes et les autels, brisé les fonts de baptême et les tribunaux de repentir, enlevé les ornemens et les linges sacerdotaux, déchiré les images des Saints, écrasé et mis en pièces les douces et consolantes représentations de la glorieuse mère de J.-C. Ils ont, ô honte! ô crime pour lequel il n'y a pas de nom! ils ont enlevé les vaisseaux sacrés où vous reposiez, pour les faire servir à leurs débauches et à des profanations publiques. L'enfer, ô mon Dieu, s'est lui-même étonné de son propre ouvrage; vos anges en pleurs, et poussant un long gémissement, s'éloignèrent d'un parvis et d'un sanctuaire où jadis ils recueillaient nos prières et nos vœux pour les porter aux pieds de votre grandeur ineffable.

Voilà donc, Seigneur, où ont abouti tant d'irrévérences et d'immodesties, tant de scandales que nous avions multipliés jusques dans nos saints temples et pour lesquels je viens aussi témoigner mon repentir et vous faire une réparation authentique et solennelle. Voilà donc les suites affreuses du mépris que

nous faisions ici de l'autorité des pasteurs et de la parole de Dieu. Voilà les suites de tant de froideurs et de négligences que nous apportions à vous recevoir à la table sainte; de tant de confessions nulles, de communions sacrilèges, de tant de résistances à la grâce et à vos inspirations les plus salutaires. C'est ici qu'a commencé la trame de nos fautes; c'est ici que nous les avons consommées.

Les yeux pleins de larmes, le cœur pénétré de douleur et le visage couvert de confusion, que chaque pécheur s'accuse en ce moment et s'écrie :

Oui, mille et mille fois plus criminel que le disciple qui vous a renoncé, que celui qui vous a trahi, que ceux qui vous abandonnèrent, que les Juifs qui demandaient que leur sang retombât sur eux et sur leurs enfans; plus criminel, ô mon Sauveur adorable, que les bourreaux qui prolongeaient l'horreur de vos souffrances, que le voleur qui blasphémait à vos côtés, oui, je me reproche toutes les douleurs et les ignominies de votre immolation. C'est moi qui, vous ayant attaqué sur le trône de votre amour et précipité par des communions indignes dans une demeure où le démon était le maître, c'est moi qui par là même ai couvert votre face adorable de crachats, meurtri votre sacré corps par une flagellation cruelle, déchiré votre divin chef par

des épines sanglantes, irrité votre soif par le fiel et le vinaigre, enfoncé les cloux qui vous attachent, dressé l'instrument de votre supplice et crucifié de nouveau l'auteur de la vie.

Non, Seigneur, non, le ciel n'a pas assez de foudres, ni l'enfer assez de supplices pour punir dignement mes excès. Mais désespérerai-je? Ce serait, ô mon Dieu, une nouvelle injure à vos bontés et le pire des outrages. Pour être coupable, ai-je donc cessé d'être votre enfant? (*S. Ansel.*) Et cesseriez-vous jamais d'être mon Père? Mes iniquités se sont élevées et ont crû jusqu'au ciel : votre clémence infinie les surpasse. Plein de confiance en vous, j'arrose vos pieds de mes pleurs; je les baise avec respect; je vous demande grâce et miséricorde. Le flambeau à la main, je veux manifester mes hommages et mon repentir; je veux confesser, reconnaître et détester publiquement mes crimes.

Je parais en ce moment devant votre redoutable sanctuaire comme victime; je viens recevoir le châtiment qui m'est dû. Frappez dans le temps, ô mon Dieu; frappez, coupez, tranchez, taillez; épargnez moi dans l'éternité. (*S. Aug.*)

Seigneur! la voix de mes iniquités crie vengeance; mais celle du nouvel Abel, celle de votre divin Fils crie pardon et miséricorde. Espérant en ses mérites, rougi de son sang,

vous invoquant en son nom, ce nom auguste auquel rien ne peut être refusé, je me tiens assuré que vous exaucerez ma prière, que vous remettrez nos crimes et que vous nous rendrez les consolations et les bienfaits que nous avons mérité de perdre à jamais.

Redressez-vous, saints autels; rouvrez-vous; sources et canaux des grâces. Pasteurs vénérables, faites entendre la parole sainte; rompez le pain aux petits qui en demandent. Et nous tous, promettons de n'entrer dorénavant dans ce saint temple qu'avec un tremblement religieux, d'y assister avec un recueillement profond et d'employer le reste de nos jours à pleurer amèrement nos fautes et à les réparer par nos respects et nos adorations.

Je vous rends dès ce moment au pied de cet autel, ô mon Dieu, tout l'honneur et toute la gloire qu'une créature est capable de vous rendre; et je conjure tous les anges, les bienheureux du ciel et tous les fidèles de la terre de vous honorer et glorifier avec moi pour compenser tant d'anciens outrages et sacrilèges. Je vous offre à vous-même, mon divin Rédempteur, comme hostie et victime. Je souhaite dans l'ardeur de mon ame et avec les plus vifs transports que vous soyez éternellement loué, adoré et glorifié d'une manière proportionnée à votre divine grandeur dans le très-saint Sacrement de l'autel. Ainsi-soit-il.

PETIT DISCOURS

POUR UNE BÉNÉDICTION DE CLOCHES.

Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentiâ.

La voix du Seigneur éclate avec force; la voix du Seigneur est pleine de magnificence et de grandeur. (*Ps.* XXVIII, v. 4.)

La Religion, mes frères, anoblit tout et sanctifie tout. Il y a des instrumens retentissans et comme des trompettes qu'elle suspend au faîte de nos temples, qu'elle emploie au culte et qu'elle consacre. Lorsque les sons de nos cloches frappent les airs et se répandent dans toute une commune ou une cité, il faut y envisager la voix de Dieu qui devient pour nous un avertissement et un signal; *vox Domini in virtute;* un avertissement qu'un enfant a reçu le sceau de l'adoption sainte; que l'hostie expiatoire désarme dans le moment même le courroux céleste et que notre réconciliation s'opère; un avertissement qu'un fidèle chéri de Dieu est en danger, *ecce quem amas infirmatur* (Joan. XI); qu'il vient de

franchir le seuil de son éternité et qu'il est debout devant son juge ; un signal solennel et pressant qui au nom du Seigneur nous appelle au service divin et au chant sacré des hymnes de Sion, *vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentiâ ;* un signal qui nous invite trois fois le jour à invoquer Marie et à la bénir de l'incarnation de son divin Fils ; un signal qui prélude aux cérémonies funèbres et aux prières que nous allons offrir pour les défunts. Ai-je tout dit ? Les cloches détournent les orages et les tempêtes et nous font souvenir alors de celui qui commande aux nuées, aux flots (*Matth.* VIII, 26), et qui ferme les portes des abymes.

Ces différens usages des cloches sont indiqués dans les prières de l'Église. « Seigneur, « dit-elle, qu'à ce son vos fidèles accourent « avec joie dans votre saint temple, et qu'ils « s'animent à toutes les bonnes œuvres : *Ad « illius sonitum fideles tui lætè in Eccle- « siam accurrant, et ad omne opus bonum « accingantur.* (Rit. Divion.) Seigneur, « poursuit-elle, faites qu'à ce son les puis- « sances aériennes et leurs dangereux efforts « s'éloignent de nos contrées. *Cunctæque ae- « reæ potestates dexteræ tuæ virtute à fini- « bus nostris procul pellantur.* (Ibid.) »

Avant d'appliquer les cloches à une destination religieuse, on les bénit, et l'on usite

plusieurs cérémonies dont je vais vous rendre un compte succinct. Il ne s'agit pas ici de baptême : le terme est impropre; il ne peut convenir qu'à des êtres vivans et régénérés. Il s'agit uniquement d'un rit extérieur, tel à-peu-près qu'on l'emploie pour les autels, les temples et pour certains vases qui par eux-mêmes n'opèrent aucune grâce, et qui ne laissent pas d'avoir une sorte de dignité et de sainteté.

Voici le rit de la bénédiction des cloches : on les lave au-dedans et au-dehors, et l'on chante en même temps des psaumes qui doivent être pour nous de ferventes prières. On fait, selon les lieux, ou quatre, ou sept onctions au-dehors et au-dedans de la cloche avec l'huile des catéchumènes ; bientôt après on en pratique quatre ou sept autres au-dehors et au-dedans avec le saint chrême : *Sanctificetur* † *et consecretur* †, *Domine, signum istud in nomine* † *Patris, et Filii,* † *et Spiritûs Sancti.* † On fait brûler les parfums sous la cloche après les onctions, pour nous avertir que nos vœux doivent s'élever à Dieu comme un encens de bonne odeur. On finit par chanter cet Évangile où il est dit que Marie écoutait la parole de Dieu aux pieds de J.-C. Cette parole, Chrétiens, s'annonce fréquemment dans nos églises ; et le signal que nous venons de bénir nous convoquera

pour entendre les saintes instructions de nos pasteurs. Dans le cours de la cérémonie on nomme de temps à autre un Saint pour placer la cloche bénie sous son invocation, et pour distinguer ainsi chaque cloche par le nom du Saint qui lui est donné. On en fait autant pour les autels et les temples.

Que se propose l'Église, mes frères, dans la bénédiction des cloches et dans toute autre bénédiction, sinon de tirer les créatures de l'usage profane afin de les faire servir à des usages religieux? Le péché ayant souillé l'œuvre de la création, et chaque créature inanimée pouvant être tournée au mal, l'Église emploie, pour tout ce qu'elle bénit, des exorcismes contre le Démon, et des signes de croix répétés qui attirent la grâce et les mérites de J.-C.; elle emploie la purification de l'eau et d'autres signes symboliques, tels que l'huile sainte, la lumière et l'encens.

A la vue de nos cérémonies augustes et imposantes, ayez soin, mes chers frères, que toutes les considérations religieuses se présentent à vous et vous pénètrent : animez-vous de l'esprit de foi; unissez vos esprits et vos cœurs aux paroles si touchantes que l'Église met sur les lèvres de ses ministres.

Voilà ce que j'avais à vous dire de la destination des cloches et des cérémonies adoptées dans l'Église, depuis dix à douze siècles,

pour leur bénédiction. Le rit extérieur va commencer. Je vous invite plus que jamais au recueillement, à l'attention et à la ferveur.

CONFÉRENCES ECCLÉSIASTIQUES.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

SUR L'EXCELLENCE DU SACERDOCE.

Quis, putas, puer iste erit?

Qui croyez-vous que sera un jour cet enfant? (*Luc*, c. 1, v. 66.)

Lorsque saint Jean vint au monde, toute la Judée fut dans l'attente. Zacharie, père du précurseur, en prédit ainsi les hautes destinées : « Et vous, enfant, vous serez appelé « prophète du Très-Haut; vous en prépare« rez les voies; vous êtes choisi pour donner « la science du salut à son peuple et pour le « disposer à la rémission des péchés. » Je vous fais, Messieurs, l'application de ce texte..... Votre naissance fut un bienfait : Dieu dans sa miséricorde vous a donnés à son Église. Que

j'aime à reposer mes yeux sur l'avenir de la plupart d'entre vous ! De ce cénacle sortiront bientôt des ministres du Seigneur embrasés du feu de la charité, qui, selon la sainte Écriture, seront établis *pour la résurrection de plusieurs en Israël.* (Luc. II, 34.)

Voulant dans le cours de cette retraite vous pénétrer du respect le plus profond pour notre saint état, voulant animer de plus en plus votre zèle, je vous entretiendrai aujourd'hui de notre propre grandeur, c'est-à-dire de la sublimité du sacerdoce évangélique dont nous sommes ou serons revêtus.......

Ire EXCELLENCE du sacerdoce chrétien. C'est un sacerdoce de médiation. Ne le comparez point à celui de la première alliance. — Sacerdoce ancien, faible et imparfait; victimes grossières et figuratives. — Ici la médiation est pleine et entière. Le médiateur ménage les intérêts de Dieu et opère la réconciliation du peuple. Le prêtre prie par la bouche et le cœur de J.-C. — Le prêtre parmi nous ne l'est point par la voie de la chair et du sang : il a un sacerdoce d'élection et de prédestination : *Ostende quem elegeris* (Act. I, 24); ce qui lui donne plus de force. — Le prêtre ne demande pas et ne déclare pas seulement. Il opère : il ouvre, il ferme, il ab-

doce saint Bernard assistant au concile de Reims? Saint François d'Assise que son humilité profonde tint éloigné du ministère des saints autels, déclarait hautement que s'il trouvait sur son chemin un prêtre et un ange, il saluerait le prêtre avant l'ange, comme ayant des pouvoirs bien supérieurs.

Messieurs, un prêtre qui envisage ainsi son état, et qui s'efforce de s'y rendre fidèle, quel fruit il fait! Quelle influence il exerce! Que de récompenses il obtient un jour pour les travaux de son apostolat! Je veux vous citer ici un magnifique texte de saint Grégoire le Grand, que nous récitons chaque année aux leçons du troisième nocturne pour sa fête (3 septembre). Voici le texte :

« Qui avons-nous ramené, s'écrie le saint « Docteur? Qui avons-nous arraché à l'em- « pire des vices? Il vient, il vient le Juge su- « prême, le Roi de gloire : il demande le gain « que nous avons fait avec le talent qu'il nous « avait confié. C'est le jour du compte gé- « néral et d'un examen sévère : *Ponamus ante* « *oculos illum tantæ districtionis diem*. Tous « y sont. Pierre, chef des apôtres, se pré- « sente avec la Judée qu'il a convertie; André « avec l'Achaïe; Jean le disciple bien-aimé « avec l'Asie; Thomas avec les Indes; saint « Paul traîne à la suite de son char de triom- « phe le monde presqu'entier, si je puis par-

« ler ainsi. Là viennent et s'avancent tous « les chefs du troupeau avec ceux que leurs « prédications ont sauvés. Eh quoi! nous som-« mes vides et nous restons seuls! N'aurions-« nous eu qu'un vain nom? On nous appelait « pasteurs! et nous n'avons pas là de trou-« peaux!»

Il n'en sera pas ainsi de vous, mes chers Messieurs. Médiateurs, coopérateurs, ambassadeurs zélés et fidèles, vous serez accompagnés..... Que vois-je et qu'entends-je? Ce sont des acclamations universelles et des transports de reconnaissance. Seigneur, s'écrie ce jeune enfant, il a sauvé mon innocence. Seigneur, reprennent une foule de vierges chrétiennes, après votre grâce nous lui sommes redevables d'avoir connu les douceurs de votre loi et d'avoir vécu dans les délices de votre saint amour. — Je périssais, Seigneur (c'est un pécheur qui parle); je périssais; il s'est baissé jusqu'à moi : nouveau Samaritain, il a répandu l'huile et le vin sur mes plaies; il m'a généreusement porté... Un vieillard s'avance : Triste et désespéré, je touchais, ô mon Dieu, aux portes du tombeau; cet homme de bien a reposé sa tête sur le chevet de mes douleurs; il m'a adouci le passage de la vie à la mort; il m'a lui-même introduit dans votre sein. — Les hommes m'avaient tous abandonnée, dit une veuve jadis affligée : lui seul

ne m'a point délaissée. Ses bienfaits coulaient dans ma chaumière, et ses paroles dans mon ame...

Ici-bas, Messieurs, tout est peines. Laissez, laissez venir le jour futur. Ce sera l'accomplissement de ce beau texte des livres saints : « Maintenant ils cheminaient avec tristesse, « jetant çà et là une semence qui tombe sur « un sol d'abord infertile. » Au jour de la rétribution, chacun vient avec joie portant entre ses mains les gerbes qu'il a cueillies. *Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos.* (Ps. CXXV.)

J'achève. O vous médiateurs futurs entre Dieu et les hommes, vous, coopérateurs des desseins célestes, vous, envoyés et ambassadeurs du Ciel, que Dieu conduise un jour vos travaux ; qu'il en soit le principe, l'objet, la fin et la récompense.

SECONDE CONFÉRENCE.

VERTUS DES ECCLÉSIASTIQUES.

Talis enim decebat ut nobis esset pontifex sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus.

Il était raisonnable que nous eussions un pontife comme celui-ci, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs. (*Hebr.* c. VII, v. 26.)

Je ne prononce ces paroles qu'avec frayeur. Participans du sacerdoce de J.-C., nous devons en reproduire les vertus. De grands titres imposent de grandes obligations. C'est aux prêtres plus encore qu'aux lévites, qu'il a été dit : Soyez saints, parce que je suis saint. Soyez purs, vous qui portez les vases du Seigneur. (*Isaï.* LII, 11.) Et dans leurs épîtres, les Apôtres ne nous recommandent-ils pas d'être les modèles du troupeau, *forma facti gregis* (1 Pet. v, 3), et de lui donner l'exemple de la chasteté, de la foi, de la sagesse dans les discours et dans toute la conduite de la vie ? (1 *Tim.* IV.)

Sujet immense, si j'entreprenais de le développer. Voici seulement trois réflexions sommaires que je vous soumets : Un ecclésias-

tique doit être éminent en ferveur, en pureté de mœurs et en désintéressement : *Exemplum esto fidelium.*

1° *La ferveur.* Feu sacré qui doit toujours brûler sur l'autel (*Levit.* VI, 12) : cet autel, c'est le cœur du prêtre : *Quid volo, nisi ut accendatur?* (Luc. XII, 49.) Dieu est un feu consumant (*Hebr.* XII, 23) : de même son ministre. Voici les traits caractéristiques de cette ferveur : prenons la journée entière : Le réveil : *Ad te de luce vigilo.* (Ps. LXII.) Acte d'offrande. — La méditation : *In meditatione meâ exardescet ignis.* (Ps. XXXVIII, 4.) — Préparation au redoutable Sacrifice. Recueillement profond dans le lieu qu'on nomme Sacristie... Là point de conversations oiseuses : on se dispose à entrer dans la nuée sainte et à s'ensevelir dans la Majesté divine. — Le saint autel. Un cœur froid, dit saint Bernard, serait là un prodige. — L'administration des sacremens : idées qui nous transportent dans une région supérieure : sentimens vifs des grâces et des miséricordes du Seigneur. — Tous les événemens, tous nos semblables, justes ou pécheurs, ramènent à Dieu un cœur plein de ferveur et de foi : *Providebam Dominum in conspectu meo semper.* (Ps. XV, 9.) — Dangers quand on vieillit dans le sacerdoce : on se familiarise; on s'attiédit. Quel malheur de n'être que décens!

2° *Pureté de mœurs. Si quis sine crimine est*, disait l'Apôtre. (*Tit.* 1, 6.) Il fallait même que la famille du prêtre fût irréprochable tout entière....... Discipline ancienne de l'Église : sanctuaire fermé aux pénitens. *Ex pœnitentibus, quamvis sit bonus, Clericus non ordinetur.* (Concil. Carth. quartum.) Déposition prononcée contre les ecclésiastiques qui tombent dans quelqu'une de ces fautes qui flétrissent également le ministère et le ministre. (*Ep. Leonis ad Rustic.*) Lisez le sixième chapitre des Devoirs ecclésiastiques de Sévoy, tom. Ier.

Mais vous avez eu le bonheur d'échapper à l'ennemi; et vous l'avez vaincu : *Anima mea sicut passer erepta est.* (Ps. CXXIII, 7.) Voici ce que l'aimable vertu de pureté exige encore de vous. Vigilance sur les regards : *Pepigi fœdus cum oculis meis.* (Job. XXXI, 1.) Vigilance sur les paroles : le monde les interpréterait avec malignité ; et des bagatelles dans la bouche des laïcs deviennent comme des blasphêmes dans la bouche des prêtres. Réserve jusque dans les amitiés les plus innocentes : si vous connaissiez ce que l'apôtre saint Jean appelle les profondeurs de Satan ! (*Apoc.* II. 24.) Fuite du sexe : *Mirabantur quia cum muliere loquebatur.* (Joan. IV.) Vigilance sur les pensées : *Perversæ cogitationes separant à Deo* (Sap. 1, 3); sur l'es-

prit et le cœur : *Omni custodiâ serva cor tuum*. (Prov. IV.) Défiez-vous de vous-mêmes : défiez-vous toujours. *Ne in præteritâ castitate confidas*. Beaux passages de saint Jérome et de saint Augustin qui avaient vu les cèdres du Liban se renverser, et des vieillards avancés en dignité se traîner dans des infamies. Qui de nous est plus fort que Samson, plus saint que David et plus sage que Salomon? (*S. Jér.*) — Précautions excessives à prendre là où les malheurs sont presque irréparables.

3° Triple *désintéressement* des places, de l'argent et de la vaine gloire.

Quant aux places, point d'autre volonté que celle des supérieurs ecclésiastiques : Dieu leur a donné mission et autorité pour nous conduire. Soyons fidèles au poste qu'ils nous ont confié : *Mane in loco*, disent les *livres* sapientiaux. (*Eccli.* XI.) N'y entrons pas de nous-mêmes et ne nous en tirons pas de nous-mêmes. — Difficulté d'administrer les paroisses et les diocèses, quand chacun choisit ce qui lui convient humainement, ou refuse de le quitter. Promesses faites à l'ordination. — Combien ils sont coupables les ecclésiastiques ambitieux et intrigans. Malédictions qu'ils attirent. Nous, soyons enfans de la Providence et abandonnons-nous à sa conduite.

Quant aux avantages pécuniaires, craignons

d'entendre ces terribles paroles de saint Pierre à Simon : « Que votre argent périsse avec « vous. *Pecunia tua tecum sit in perditio- « nem.* » (Act. VIII, 20.) Dociles à la voix des livres saints, jetons dans le sein de Dieu toutes nos prévisions et nos inquiétudes. (*Ps.* LIV.) *Jacta in Domino curam tuam, et ipse enutriet te.* Ayant le toit, le vivre et le vêtement, que nous faut-il davantage? Quelle humiliation quand un prêtre ne s'occupe que d'honoraires, de casuel et de quêtes! Le sacerdoce serait-il un métier? Ferions-nous de la piété un lucre? *Existimantium quæstum esse pietatem* (1 Tim. VI, 5.) Affligeons-nous de tant de bassesse.

Ayons enfin le désintéressement de la vaine gloire. Vous connaissez, Messieurs, les reproches que J.-C. faisait aux Pharisiens ; hommes ostentateurs, qui voulaient les premières places dans les synagogues et les festins....... Que de prêtres se rassurent parce qu'ils ne sont point intempérans, et se font orgueilleux! Combien le poison de l'envie n'est-il pas subtil et actif parmi nous? Tout ce qu'on accorde d'estime aux autres, nous croyons qu'on l'enlève à nous-mêmes. On veut paraître ; et nos familles ne cessent de nous dire : *Manifesta teipsum mundo.* Faites-vous connaître au monde. (*Joan.* VII, 4.) Chacun désire tirer à soi toute la considération et toute

l'influence. Que de boue dans nos ames! Mais, Messieurs, le sacerdoce est né et a été enfanté dans la crèche et sur la croix; le sacerdoce est un engagement à l'humilité....... Hommes vains, ils ont eu une récompense vaine, *Vani vanam*....... dit saint Augustin en parlant des anciens sages et païens. Point de fruit à attendre, si nous nous confions en nos talens et que nous nous cherchions nous-mêmes. Je ne dis pas assez : sacrilège, si nous prenons pour nous le saint encens! Sacrilège, si nous nous étalons dans nos temples augustes pour y avoir des hommages! Tout à Dieu, et rien à nous.

Pesons avec tout le soin possible sous les yeux de Dieu et dans notre conscience ces trois réflexions : Il nous faut être fervens; il nous faut être purs; il nous faut être *désintéressés*. Montrons-nous dignes de notre ministère. Ah! que l'Église ne nous nomme jamais dans ses pleurs, l'Église, mère affligée, qui a aujourd'hui peu de ministres; et sur ce peu, combien sont infidèles à leur vocation!

Ne vous conduisez point par exemples, Messieurs. Je m'explique : souvent vous serez mal entourés; ne jugez pas, ne condamnez pas : mais tenez-vous fermes dans l'exactitude des principes. « Faisant cela, vous vous sau-« verez, dit l'Apôtre; et vous sauverez aussi « ceux qui vous entendent.» (1 *Tim*. IV, 16.)

TROISIÈME CONFÉRENCE.

SUR LES ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES.

Labia enim sacerdotis custodient scientiam.

Les lèvres du prêtre seront dépositaires de la science. (*Mal.* c. II, v. 7.)

Il ne suffit pas à un prêtre d'être édifiant dans sa conduite. Il doit encore être instruit dans la loi du Seigneur. C'est à lui qu'on en demande l'explication : *Legem de ore ejus requirent.* (Mal. II.) Selon les Écritures, selon les Pères, le prêtre est la lumière du monde et le conducteur des ames. Le prêtre est le maître des enfans, et celui qui doit amener les orgueilleux et les insensés à la vraie sagesse : *Eruditorem insipientium, magistrum infantium.* (Rom. II, 20.) Le concile de Trente demande d'une part que nous ayons une vertu éprouvée qui nous tienne lieu de vieillesse, et de l'autre, qu'on trouve en nous une capacité suffisante pour instruire les peuples et pour administrer convenablement les sacremens.

Cela posé, cherchons à connaître l'objet

de la science ecclésiastique et les moyens d'y arriver.

Pour nous, Messieurs, la science ecclésiastique, c'est la sainte Écriture; ce sont nos traités de théologie auxquels il faut joindre ce qui concerne la liturgie et l'histoire de l'Église.

Je ne m'arrête aujourd'hui qu'à la sainte Écriture et aux traités théologiques.

1° *La sainte Écriture.* Par elle la bouche du Seigneur s'ouvre pour nous instruire : *Os Domini locutum est....* (Isaï. 1, 20.) C'est une lettre écrite par le Créateur à la créature..... C'est une parole, dit le Psalmiste, mille fois plus douce que le miel, mille fois plus pure que le métal le plus précieux...... C'est le testament des volontés dernières de notre Dieu....

Selon saint Paul (2 *Tim.* III, 16, 17), *la* sainte Écriture divinement inspirée... Combien ne nous est-elle pas utile pour enseigner, pour reprendre, pour former à la justice! C'est elle qui rend parfait le prêtre, l'homme de Dieu : *Ut perfectus sit homo Dei;* c'est elle qui l'anime à toutes les œuvres de son ministère. Selon saint Ambroise, on y trouve tout : l'histoire, la morale et la plus haute poésie. Saint Chrysostôme ne peut contenir son admiration pour les épîtres de saint Paul.... Il voudrait que les simples fidèles les sussent par cœur..... Il s'étonne qu'il y en ait parmi

eux qui n'en connaissent pas le nombre. Que jamais, écrivait saint Jérôme à Népotien, que jamais les livres saints ne sortent de vos mains : *Nunquam de manibus tuis sacra lectio deponatur.* Mettez donc, Messieurs, le plus grand intérêt à l'étude des saintes Écritures. Faites-en le fond de vos instructions. Une grâce, une bénédiction particulière est attachée aux textes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

2° *La théologie.* Formons-nous-en, Messieurs, une idée juste et véritable. C'est ici la première des sciences (le nom le dit assez); c'est la plus certaine et la plus invariable. Il s'agit de ce qu'il y a de plus haut et de plus important : l'unité de Dieu, la trinité des personnes, les secrets admirables de la création, de la rédemption et de la justification; le dogme, la morale, la discipline...... On y a l'Esprit Saint pour maître.

La théologie, à la considérer plus spécialement encore, comprend la divine Écriture dont je vous ai parlé, puis la tradition. La tradition écrite, c'est la chaîne non interrompue des vérités saintes, exposées et prouvées par les saints Pères, par les canons des conciles, par les oracles des souverains Pontifes, par les livres de piété ; et souvent même le raisonnement humain vient à l'appui et présente de lumineuses inductions.

Je conviens qu'il faut ici distinguer le fond de la forme qui parfois est sévère et aride... Mais n'est-ce pas un avantage que de préciser et d'abréger le langage, que de lier les idées et de nous assujettir aux règles du raisonnement? ... Je conviens qu'il y a parfois des investigations qui appartiennent à la curiosité humaine, des opinions hasardées, téméraires ou fausses... Mais vous saurez vous en préserver en vous attachant aux meilleurs auteurs, en prenant d'utiles conseils, et par une humble soumission à la voix de l'Église.

Passons aux moyens d'acquérir la science ecclésiastique : la prière et l'application.

1° *La prière*. Dieu éclaire tout homme venant au monde. (*Joan*. I.) Dieu est par essence le père des lumières. Delà l'usage de commencer son travail et chaque classe par l'invocation de l'Esprit divin. Delà ces aspirations fréquentes des ames justes et ferventes : *Domine, ut videam*. Dissipez, Seigneur, mes ténèbres.... *Deus meus, illumina tenebras meas*. (Ps. XVII.) «Otez le voile qui est sur mes yeux ; et je considérerai à fond ce qu'il y a d'admirable et de divin dans votre loi. » (*Ps*. CXVIII.) Delà ce que disait saint Thomas qu'il en avait plus appris aux pieds de son crucifix que dans tous les livres. C'était dans des méditations religieuses et profondes, sous les chênes des sombres forêts de Clair-

vaux, que saint Bernard composait ses magnifiques homélies sur l'envoi de l'Ange, son explication du Cantique des cantiques, et ses livres presqu'inimitables de la *Considération.*

2me Moyen d'acquérir la science ecclésiastique : *Un esprit de suite et d'application.* L'application, Messieurs, est nécessaire pour toutes les sciences : demandez-le aux jurisconsultes, aux géomètres... Mais est-il donc une science plus étendue et plus difficile que la nôtre, et où les cas de pratique soient plus multipliés et plus perplexes? C'est l'art des arts que de savoir instruire, diriger et gouverner les ames, disait saint Grégoire le Grand. Et quoique Timothée eût eu l'éducation la plus soignée, et fût profondément versé dans les saintes Écritures, saint Paul ne lui fait-il pas les recommandations suivantes? « Appliquez-vous à la lecture, à l'exhortation et à « la science. » *Attende lectioni, exhortationi, doctrinæ.* (1 Tim. IV.) Parcourez les conciles; parcourez les instructions faites sur nos différens rituels; et vous verrez avec quelle force on nous invite à consacrer tous les jours quelque temps à l'étude.

Ne vous y trompez point, Messieurs; c'est pour nous une obligation aussi indispensable, aussi sacrée d'étudier avec soin que de prier avec ferveur et de nous bien conduire. Certes

ne croyez pas qu'en deux ou trois ans vous ayez tout appris. A peine avez-vous la clef; à peine êtes-vous dans le vestibule. Dans notre état sur-tout on vieillit en apprenant; et les plus consommés tremblent encore quand il faut qu'ils décident.

— Désordres étranges à cet égard dans le clergé de nos villes et de nos campagnes. Agitation du saint ministère, et dans laquelle on se plaît. Fausses excuses que l'on met en avant. — Plusieurs prêtres sans livres, où n'ouvrant point de livres.

Messieurs, nous n'aurons point de semblables reproches à vous faire : *Confidimus de vobis meliora*. (2 Thess. III.) Vous lirez; vous méditerez sur vos lectures; vous écrirez les explications du Catéchisme et vos prônes; vous ferez des extraits utiles; vous approfondirez les difficultés qui peuvent se rencontrer dans l'exercice du saint ministère; vous prendrez goût à cultiver votre esprit et votre cœur.... Vous consolerez ainsi l'Église et par vos lumières et par vos vertus; vous sécherez ses larmes, et vous fermerez les plaies que lui font de toutes parts l'ignorance et le vice.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

SUR LA CÉLÉBRATION DU SAINT SACRIFICE.

Hoc facite in meam commemorationem.

Faites ceci en mémoire de moi. (*Luc*, c. XIX, v. 20.)

DANS nos cours de théologie, on considère avec raison l'Eucharistie comme sacrement et comme sacrifice. Comme sacrement : le pain, le vin, voilà la matière. Les paroles dont J.-C. s'est servi : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang :* telle est la forme. Sitôt que ces paroles sont déterminées au pain et au vin, les espèces disparaissent ; J.-C. est tout entier sous les voiles qui le cachent : il y a transsubstantiation. Dès-lors un culte de latrie est dû à la très sainte Eucharistie et sur l'autel, et dans le tabernacle, et lorsqu'on la porte dans les processions. Dès-lors le fidèle qui en approche, mange et boit la chair et le sang de J.-C. Ah ! qu'il s'y dispose et qu'il s'éprouve : *Probet seipsum homo.* (1 Cor. XI, 28.) La grâce qu'il reçoit dans ce sacrement, c'est une nourriture cé-

leste ; c'est un accroissement de pureté dans le corps ; c'est un germe d'immortalité et de gloire. Ces notions vous sont trop présentes pour que j'insiste davantage.

Je passe au sacrifice, et c'est au sacrifice que je m'arrête.

De tout temps il y a eu des sacrifices, et dans l'état d'innocence, et dans la loi de nature, et sous la législation de Moïse, et au sein du paganisme, et parmi les chrétiens. Le sacrifice est dans l'essence de la religion : il proclame le souverain domaine de *Dieu*, la culpabilité de l'homme et le besoin de détourner le châtiment de dessus nos têtes. Aussi, lorsque les protestans ont voulu une religion sans sacrifice, ils ont donné le démenti à tous les lieux, à tous les âges et à tous les hommes.

Vénérables prêtres ici rassemblés, quel est notre sacrifice ? Celui de la messe, celui de l'autel. Je succombe sous la grandeur du sujet que je vais traiter. Excellence du sacrifice de nos autels ; dispositions avec lesquelles il faut l'offrir : voilà les deux points de cette conférence.

Ire PARTIE. *Excellence de ce Sacrifice.* Je le répète : ce sujet m'accable. *De quo ininterpretabilis sermo ad dicendum.* (Hebr. v, 11.) Est-il donc croyable qu'un Dieu ha-

bite sur la terre ? (2 *Paralip.* VI, 18.) Ce qui est plus incroyable encore : Est-il vrai que l'homme commande à Dieu, qu'un Dieu obéisse à l'homme (*Jos.* X), et qu'à sa voix il se renferme sous des alimens vils pour être mystiquement immolé ? — On définit le sacrifice : *L'offrande qui est faite à Dieu, par un ministre légitime, d'une chose extérieure et sensible, avec quelque destruction ou changement de la chose offerte.* La sainte Messe justifie toutes les parties de cette définition : la sainte Messe est le Sacrifice des Chrétiens.

Sacrifice qui est le même que celui de la Croix, quoique non sanglant, et qui en tire toute sa force et sa vertu.

Sacrifice unique et qui n'a pas besoin d'être réitéré, parce qu'il est d'un prix infini. Je m'explique : toujours le même Sacrificateur, toujours la même Victime : *Unâ enim oblatione consummavit in æternum sanctificatos.* (Hebr. X, 14.)............

Sacrifice seul nécessaire, puisqu'aucune autre hostie ne peut effacer les péchés.

Sacrifice si efficace, qu'il a fait disparaître toutes les cérémonies de l'ancienne loi, comme faibles et inutiles. (*Gal.* IV, 9.)

Sacrifice si excellent, qu'il expierait les péchés de mille mondes. Sacrifice perpétuel, puisque nous le continuerons dans le ciel où

des prophéties et épîtres ; c'est le saint Évangile ; ce sont des versets que l'on appelle traits et graduels, d'une admirable beauté. Comme on écoute alors la divine parole que l'on doit annoncer soi-même ! comme on s'en pénètre ! comme on la savoure ! Ce sont là les oracles de la vie éternelle. *Verba vitæ æternæ habes.* (Joan. VI.) — un esprit de docilité nous anime.

L'offrande. C'est pour l'Eglise tout entière qu'elle se fait, pour nos fautes en particulier, pour les vivans, pour les morts : *Pro innumerabilibus peccatis,..... pro omnibus fidelibus christianis vivis atque defunctis.* Le prêtre alors se présente et se dévoue à Dieu comme victime : il ne fait plus qu'une même oblation avec celle qu'il a entre les mains. Consécration de tout nous-mêmes.

L'action du Sacrifice. Quelle stupeur religieuse ! *Fit Deus hostia.* Quelle adoration profonde ! Les Anges, les bergers et les rois qui vinrent à la crèche, n'étaient pas plus saisis et absorbés....... On entre dans la nue sainte ; le Ciel est prosterné. On ne peut, comme les Chérubins et les Séraphins, supporter la présence ni l'absence de l'objet aimé. Tremblement de respect.

Les demandes que l'on forme. Hé ! dans quel moment ? Lorsqu'on tient J.-C. ; lorsqu'on ne le laissera pas aller ; lorsqu'il a trop

fait pour ne pas faire encore davantage. On le prie de toute son ame pour ceux qui sont le tendre objet de nos affections ou de nos regrets; on récite l'Oraison dominicale, qui est la prière par excellence; on se flatte avec un généreux espoir d'être délivré des maux passés, présens, futurs, et par-dessus tout, du trouble de la mauvaise conscience : *Ab omni perturbatione securi.* — Confiance entière.

Suit *la Communion,* partie intégrante du Sacrifice. Prêtre du Seigneur, vous avez un même corps, un même sang, un même esprit, un même cœur avec votre Dieu ! Vous participez à sa divinité : ah ! l'aimerez-vous assez? Je meurs de ne pas mourir, s'écriait sainte Thérèse ! — Saint et divin amour.

Action de grâces. Tout respire dans les derniers versets, dans les dernières oraisons de la Messe, la plus vive reconnaissance...... Maintenant laissez aller votre serviteur en paix, faut-il dire avec Siméon (*Luc.* II) : Mes yeux ont vu mon Sauveur...... Il a fait en moi de grandes choses, celui qui est puissant. (*Luc.* I.) Je bénirai le Seigneur en tout temps. (*Ps.* XXXIII.)

Reprenons. Humilité dans la préparation; docilité dans la lecture des livres divins; consécration à Dieu dans l'offrande; adoration et anéantissement religieux dans l'action du

saint Sacrifice ; amour dans la Communion ; reconnaissance après la Communion.

Examinons-nous, Messieurs, examinons-nous. Avons-nous passé par toutes ces dispositions ? Si nous étions indévots au saint autel, précipités dans la célébration du saint Sacrifice, si nos consciences étaient impures, si nos intentions étaient pécuniaires et basses, n'aurions-nous pas à craindre, ou dans ce monde, ou dans l'autre, le sort affreux de Nadab et d'Abiu qui bravèrent Dieu, qui portèrent à son autel un feu profane et étranger ? Que Dieu, Messieurs, nous préserve de l'horrible sacrilège et de son châtiment : mais examinons-nous et tremblons.

NOTA. La table des plans de discours prononcés dans différentes circonstances, qui *forment* la dernière partie de ce volume, se trouve comprise dans la table générale.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE GÉNÉRALE

DES DISCOURS,

INSTRUCTIONS ET CONFÉRENCES.

PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

DISCOURS SUR LA PRIÈRE ET L'ORAISON DOMINICALE.

Ce qu'il faut demander.

SECONDE PARTIE.

INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE DES APOTRES.

Ce qu'il faut croire.

TROISIÈME PARTIE.

DISCOURS SUR LES COMMANDEMENS DE DIEU.

Ce qu'il faut pratiquer.

COMMANDEMENS DE L'ÉGLISE.

SECOND VOLUME.

QUATRIÈME PARTIE.

DISCOURS SUR LES SACREMENS.

DISCOURS SUR LA PÉNITENCE.

DISCOURS SUR L'EUCHARISTIE.

CINQUIÈME PARTIE.

DISCOURS POUR LES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE,

ET POUR CELLES DE PLUSIEURS SAINTS.

pag.

CONFÉRENCES OU INSTRUCTIONS POUR LE CARÊME.

PANÉGYRIQUES DE SAINTS.

TROISIÈME VOLUME.

SIXIÈME PARTIE.

DOMINICALES.

CONFÉRENCES ECCLÉSIASTIQUES.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

DE L'IMPRIMERIE DE FRANTIN, IMPRIMEUR DU ROI.





